

o. gall. 283 mc

Boucher

LES MAUSSADES:

CORRESPONDANCE

CHRONIQUE DE L'AN 1789

LES MAUSSADES:

COMPLAINTE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

NOUVELLES, 1 vol. in-12.

ROMANCES, LÉGENDES ET BALLADES, 1 vol. in-12.

CHANTS ARMORICAINS OU SOUVENIRS DE BASSE-BRETAGNE, 1 vol. in-12.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 1^{re} partie. Sur la liberté du commerce.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 2^e partie, suivie de son Voyage commercial et philosophique.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 3^e partie. M. Cristophe à la préfecture.

OPINION DE M. CRISTOPHE, 4^e et dernière partie. Le dernier jour d'un homme.

Ces quatre parties forment ensemble 1 fort vol. in-12.

SATIRES, CONTES ET CHANSONNETTES, 1 vol. in-12.

PETIT GLOSSAIRE, ESQUISSES DE MOEURS ADMINISTRATIVES, 2 vol. in-12.

DE LA CRÉATION, ESSAI SUR L'ORIGINE ET LA PROGRESSION DES ÊTRES, 5 vol. in-12.

PETITES SOLUTIONS DE GRANDS MOTS, 1 vol. in-12.

ANTIQUITÉS CELTIQUES ET ANTÉDILUVIENNES, avec 106 planches représentant 2000 figures, 2 forts vol. in-8°.

HOMMES ET CHOSES, 4 vol. in-12.

SUJETS DRAMATIQUES, 2 vol. in-12.

EMMA OU QUELQUES LETTRES DE FEMME, 1 vol. in-12.

VOYAGE A CONSTANTINOPLE, 2 vol. in-12.

VOYAGE EN DANEMARCK, EN SUÈDE, ETC., 1 vol. in-12.

VOYAGE EN ESPAGNE ET EN ALGÉRIE, 1 vol. in-12.

VOYAGE EN RUSSIE, EN LITHUANIE, EN POLOGNE, 1 vol. in-12.

DE LA FEMME DANS L'ÉTAT SOCIAL.

DE L'HOMME ANTÉDILUVIEN.

LES MASQUES, BIOGRAPHIE SANS NOM, 2 vol. in-12.

Ces divers Ouvrages se trouvent :

A PARIS, chez JUNG-TREUTTEL, libraire, rue de Lille, 19.

— chez DERACHE, libraire, rue du Bouloi, 7, au 1^{er}.

— chez DUMOULIN, quai des Augustins, 13.

— chez V. DIDRON, rue St-Dominique-St-Germain, 23.

A ABBEVILLE, chez P. BRIEZ, imprimeur, et chez tous les libraires.

LES
MAUSSADES:
COMPLAINTES,

PAR

M. BOUCHER DE PERTHES.



PARIS,

JUNG-TREUTTEL, Libraire, rue de

Lille, 19.

DERACHE, rue du Bouloi, 7, au 1^{er}.

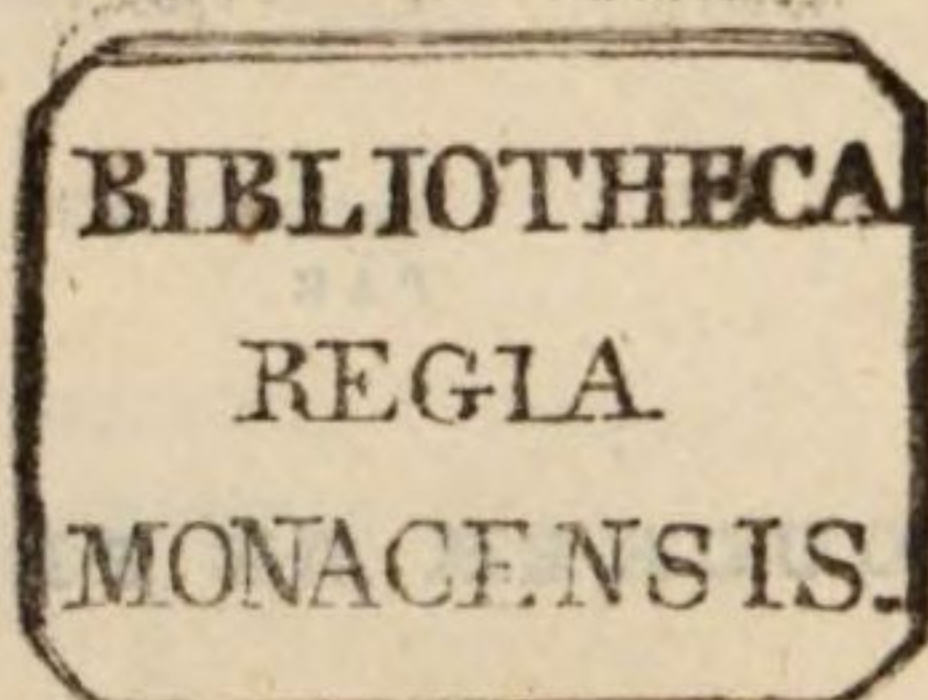
DUMOULIN, quai des Augustins, 13.

V^{or} DIDRON, rue St-Dominique-

St-Germain, 23.

1862.

148^e - Gg.



LES MAUSSADES :

COMPLAINTES.

AVANT-PROPOS.

LA CHANSON TUE. — Ce début indique pourquoi l'auteur s'est borné à la complainte qui, à l'usage presque exclusif de l'aveugle et de la veillée villageoise, n'a ni la portée ni les inconvénients de la chanson. Sans conséquence et toute roturière, elle n'exige pas cette richesse d'images et de rimes, cette élégance de style auxquelles nos poètes modernes nous ont accoutumés. Qu'on ne s'attende donc pas à rencontrer ici des odes, ni les puissants couplets de Béranger. D'ailleurs, à quoi bon ? la réputation d'un recueil de vers ne s'étend guère aujourd'hui au-delà des limites de la cité où l'auteur est né, ou de l'arrondissement dans lequel l'œuvre a été imprimée. La poésie est à la baisse à notre époque, et c'est peut-être la seule

de notre histoire où la chanson de circonstance, politique si vous voulez, ait à peu près disparu.

Celles-ci ou ces *complaintes*, car elles ne méritent pas d'autre nom, ne tendent pas à faire des révolutions, tant s'en faut; si elles voulaient quelque chose, ce serait de les empêcher. Mais elles n'ont ni ce pouvoir ni cet orgueil : si elles frondent les ridicules en ébauchant quelques portraits, si elles risquent quelques conseils, c'est sans arrière-pensée et dans l'espoir qu'on ne les prendra pas en mauvaise part. Qu'on n'y cherche pas surtout de personnalités : il n'y en a pas, et l'auteur ne peut que répéter ici ce qu'il disait ailleurs : *guerre aux choses, paix aux hommes.*



LES MAUSSADES.

LA CHANSON TUE.

Bien longtemps la chanson en France
Fut le complément du festin ;
Sans le refrain, sans la cadence,
Pas de bon plat, pas de bon vin.
Mais méchante elle est devenue ;

Oui, mes amis,

Je vous le dis :

La chanson tue.

A son début, elle caresse,
C'est la chatte qui fait le mort ;
Puis, montrant sa griffe traîtresse,
Qui vous égratigne et vous mord,
Car méchante elle est devenue,

Mes bons amis,

Je vous le dis :

La chanson tue.

Couplets joyeux, chanson à boire,
Elle dira : le vin est bon ;
Mais son verre est une écritoire
Et son encre, c'est du poison.
Oui ! méchante, etc.

Sous les ormeaux, c'est la bergère
Qu'entourent les ris et les jeux.
Approchez, c'est une mégère
Prête à vous arracher les yeux.
Oui ! méchante, etc.

Flatteuse, la voit-on sourire,
Craignez le baiser de Judas :
C'est Carybde qui vous attire
Pour vous étouffer dans ses bras.
Oui ! méchante, etc.

C'est aussi la nymphe bavarde,
Dévergondée et pis encor :
Sournoise et se faisant moucharde,
Elle assassine pour de l'or.
Oui ! méchante, etc.

Quelquefois muse politique,
A l'ombre on l'entend fredonner.

Chante-t-elle la République,
C'est que le trône est à donner.

Oui ! méchante, etc.

N'allez pas croire que son règne
Tienne au caprice des puissants !
Pas de gendarme qu'elle craigne,
Point de remparts contre ses dents.

Oui ! méchante, etc.

Elle a, non moins que l'Angleterre,
Que ses vaisseaux, que ses canons,
Fait tomber mourant de son aire
L'aigle étourdi de ses *flonflons*.

Oui ! méchante, etc.

Pour étouffer la voix maudite,
Le bon roi Charles prie en vain ;
Il part aspergé d'eau bénite
Et le bâton blanc à la main.

Oui ! méchante, etc.

Lorsqu'au peuple il a fallu rendre
Son franc penser et son caquet,
Ne sachant plus à qui s'en prendre,
C'est ce peuple qu'elle mordait.

Oui ! méchante, etc.

La voilà, le front sous la pique,
Aux prises avec le censeur ;
Mais qui s'y frotte, ici se pique :
Gare aux ciseaux ! gare au tondeur !
Oui ! méchante, etc.

Souvenez-vous qu'un jour, hideuse,
Suivant le sanglant tombereau,
Compagne de la tricoteuse,
Elle a servi d'aide au bourreau.
Oui ! méchante, etc.

Du bémol passant au dièze,
Tandis qu'on nous saignait à blanc,
Elle devint la *Marseillaise*
Qu'on dansait les pieds dans le sang.
Oui ! méchante, etc.

Puis *Ça ira*, puis *Carmagnole*,
Ces cantiques de la Terreur
Qu'au cri du prêtre qu'il immole
Entonnait le septembriseur.
Oui ! méchante, etc.

Aujourd'hui, brandon de discorde,
Vient-elle encor souffler le feu ?
Non, elle touche une autre corde,

Grognant beaucoup et mordant peu.

C'est que vieille elle est devenue :

Pourtant amis

Je vous le dis :

La chanson tue.

Laissez-lui fredonner l'histoire,

Sire, puisque le temps est doux ;

Le peuple aux chants de la victoire

S'est endormi sur vos genoux.

Moins méchante elle est devenue :

Pourtant amis

Je vous le dis :

La chanson tue.



L'HOMME.

Le Seigneur à son image
A fait l'aîné des humains ;
Il le créa bon et sage,
Plus beau que les chérubins.
Je me suis demandé comme
Nous sommes si différents ?
Si Dieu fit le premier homme,
Le diable a fait ses enfants.

Si l'homme, élu de naissance,
Était descendu d'en haut,
Le verrait-on dès l'enfance
Laid, boiteux, bossu, manchot ?
Du diable aurait-il la mine
Aussi noir qu'un marmouset ?
Non ! tout blanc comme une hermine,
Il serait Dieu trait pour trait.

L'HOMME.

Irait-il, de fièvre en fièvres
Et de la fièvre en chaud mal,
Et partout la mort aux lèvres
D'hôpital en hôpital?
Pris des pieds à la cervelle
De maux de toutes couleurs,
Sa personne serait-elle
Une machine à douleurs?

Est-il un être, une chose,
Ou de poussière est-ce un grain?
Est-ce un effet ou sa cause,
Est-ce Marphore ou Pasquin?
Il s'élève dans la nue,
Frappant l'aigle du talon;
Et le moucheron le tue
D'un coup de son aiguillon.

Jouet de ce vent qui passe,
C'est la bulle de savon
Disparaissant dans l'espace
Devant le premier rayon.
Comme l'éclat de l'aurore
Qui retombe en goutte d'eau,
C'est le vague météore
Auréole du tombeau.

C'est la trombe qui tournoie
Et qui, dans son tourbillon,
Vous asphyxie ou vous noie
Et ne laisse qu'un sillon.
C'est la pierre qui s'échappe
De ce volcan mal éteint ;
C'est l'automate qui frappe
Sans savoir ce qu'il atteint.

L'homme est donc l'œuvre du diable,
Triste ouvrier s'il en fut.
Dieu ne l'eut pas fait de sable
Ni de limon de rebut :
Ainsi qu'un sculpteur habile
Le modelant de sa main,
Il l'eut fait de pur argile
Ou du plâtre le plus fin.

Adam était gentilhomme
Quoiqu'il ne fût pas ancien,
Et tout en mangeant la pomme
Il ne dérogeait en rien ;
Car sa faute, bien que grande,
Ne prouve autre chose ici
Que sa femme était gourmande
Et qu'il était bon mari.

Ses fils, c'est une autre affaire.
D'Abel, j'ai pleuré la fin,
Il fut bon époux, bon frère.
Mais que dire de Caïn?
Nous, issus de son lignage,
Satan fut notre parrain,
S'il ne nous fut davantage
Par contrat de l'autre main.

L'homme à peine sur la terre
Qu'y vit-on naître avec lui?
La discorde, puis la guerre
Et l'amour du bien d'autrui.
L'on s'y pille, l'on s'y mange,
L'on se brûle à petit feu.
Après on dit : Je suis l'ange
Chargé des décrets de Dieu.

Pour se guider sans lisière
Adam avait eu deux yeux ;
Ses fils, soufflant la lumière,
Dirent : Sans yeux l'on voit mieux.
Le bon sens restait. Défense
D'en faire usage, et sera
Mis d'office à la potence
Quiconque raisonnera.

Ce qui prouve mieux encore
Que le diable est notre auteur,
C'est qu'en maints lieux on l'adore,
Qu'il est roi, czar, empereur.
Plus il mord, il tue, il mange
Ces adorateurs plaisants,
Plus dans leur amour étrange
Ils lui donneront d'encens.

Aimer l'homme n'est pas gloire,
Son sang nourrit les héros :
Quand on écrit leur histoire,
C'est sur la peau de son dos.
Ce bon père de famille
Sera le roi fainéant,
Et ce drôle qui nous pille
C'est Alexandre-le-Grand.

Ces maux, c'est Dieu qui les donne ?
Non, car le Seigneur est bon ;
C'est Satan qui vente et tonne
Et qui durcit le grêlon.
Lorsque de sa main divine
Dieu fait la fleur et le fruit,
L'autre y met à la sourdine
L'insecte qui les détruit.

Quand je le vois ainsi faire
Par instant, je me surprends
Pensant qu'il a fait la terre
Comme il fit ses habitants.
Puis étudiant la cause,
L'effet, l'avoir et le doit,
Je me dis : Dieu fit la chose,
Mais le diable y mit le doigt.



LA VIE.

—

Chacun pense qu'il a dû naître
A peu près comme un champignon,
Mettant la tête à la fenêtre
En se disant : Je vis ; c'est bon !
Eh bien ! cette erreur est profonde,
C'est autrement qu'il faut compter :
Que de mal pour venir au monde !
Que de peine pour y rester !

D'abord il est désagréable
Quand on arrive et qu'on a faim,
Au lieu d'aller se mettre à table,
D'être épongé, puis mis au bain ;
Et, si l'on aime la parure,
Dans un maillot d'être enfermé,
Ainsi que dans sa sépulture
Quelque Pharaon embaumé.

Après, voilà que l'on vous berce,
On dit que cela fait dormir ;
Mais la chose tourne à l'inverse,
C'est l'estomac qui va gémir.
Est-ce là tout ? — Non ! la nourrice
Viendra chanter sous les rideaux :
Hélas ! et pour votre supplice
La malheureuse chante faux.

Voici le grand jour du baptême,
Il faut bien que vous soyez beau :
De peur qu'on ne vous trouve blême,
On vous frotte à rompre la peau.
La marraine, gentille vierge,
Par sa douceur vous plaît assez ;
Mais le parrain, qui tient le cierge,
Vous le fait couler sur le nez.

Pour la famille que l'on traite
Un bon déjeuner sera prêt.
Quant à vous, votre part est faite :
Un ruban à votre bonnet.
Sous votre toilette élégante,
Ficelé comme un saucisson,
Pour tout régal on vous présente
Le petit bout d'un biberon.

Enfin, quand libre de vos langes,
Échappé de votre prison,
Vous vous croyez parmi les anges
Tant gambader vous paraît bon,
En culotte alors on vous lâche
Pour vous ébattre bien ou mal,
Heureux comme un âne à l'attache
Ou le poisson dans un bocal.

Quand l'âge de l'école arrive,
Un maître armé d'un martinet
Par la méthode expéditive
Vous initie à l'alphabet.
De pénitence en pénitence
Au Pinde vous devez monter :
L'on vous instruit à la science
Ainsi qu'un chien à rapporter.

D'épeler devenu capable,
Vous allez jusqu'à *ba, be, bi,*
Et récitez fort bien la fable
De *la Cigale et la Fourmi*.
Le latin suit : autre misère,
Ne faut-il pas, comme Dacier,
Savoir Virgile, Horace, Homère
Pour être garçon épicier ?

A dix-huit ans, quitte des maîtres,
Vous filez sans vous retourner ;
Vous êtes bachelier ès-lettres
Et tout prêt à nous gouverner ;
Mais votre respectable père
Vous met d'abord l'aune à la main,
Et vous aunez de la sommière
Avant d'auner le genre humain.

Bientôt vous arrivez à l'âge
Où l'on peut être député :
Chacun vous promet son suffrage,
Vous aurez la majorité ;
Mais puissant est votre adversaire :
S'il n'est pas docteur à brevet,
Il est le beau-frère du maire
Et le cousin du sous-préfet.

La plèbe un matin se révolte :
On ne veut plus payer l'impôt.
Vous dites : Bon ! faisons la volte
Et nous aurons la poule au pot.
Liberté ! vive la canaille !
Le peuple est roi : le trône à bas !
Mais ce roi couche sur la paille
Et la poule au pot ne vient pas.

La faim, qui souvent vous harcèle,
Vous fait réfléchir un matin :
De la boutique paternelle
Vous regrettez l'aune et le pain.
Mais, hélas ! l'enseigne est par terre :
Pour la relever que de temps !
Par jour un élu peut se faire,
Pour le crédit il faut dix ans.

Vous voyez bien qu'ici pour vivre
Vous n'avez pas de temps de trop ;
Quand chacun court, on ne peut suivre
Qu'en mettant sa bête au galop.
Et si votre cheval s'enferme,
On va vous passer sur le corps :
Les faibles toujours sur la terre
Furent les marche-pieds des forts.

Quant à moi, j'ai fait mon affaire ;
Je suis mort, mes maux sont finis ;
Sans la crainte qu'on me déterre,
Je me croirais en paradis.
Par bonheur ma fosse est profonde,
Veuille le bon Dieu m'y laisser,
Car j'ai fait mon temps en ce monde
Et ne veux pas recommencer.

LA VILLE.

Pourquoi donc tant de volumes ?

Disait un jour mon voisin ;

Ce sont vos hommes de plumes

Qui font renchérir le pain.

Que faut-il pour les gens sages

De qui le temps est compté ?

Une douzaine d'ouvrages

Choisis par l'autorité.

Tous ces faiseurs de grimoire,

Je le demande : à quoi bon ?

Si je veux lire après boire,

N'ai-je pas le feuilleton ?

Assez de livres !! J'espère

Que bientôt un bon arrêt

A tous défendra d'en faire

Et sous peine du boulet.

La science, quoi qu'on dise,
Est d'un exemple fâcheux :
C'est de la fainéantise
Et métier de paresseux.
On prétend que l'ignorance
Peut amener des abus :
Alors que chacun en France
Sache lire et rien de plus.

Pourquoi souffrir qu'on caquette
Des faits du gouvernement,
Quand remonté sur sa bête
Il trotte si gentiment ?
Quand mon commerce prospère
Et grossit mon capital,
Je trouve le ministère
Toujours assez libéral.

C'est ainsi que dans la lune
On entend la liberté :
La route de la fortune
Est la médiocrité.
Si, par hasard, le mérite
S'avise de s'y montrer,
D'un coup sur le front, bien vite
En terre on le fait rentrer.

Donnant l'éloge ou le blâme
Par un procédé nouveau.
Est-ce bien ? — Chacun réclame.
Est-ce mal ? — On dit : *Bravo !*
On se pousse, on se renverse,
Non pour aller plus grand train,
Mais se mettre à la traverse
Et se barrer le chemin.

Tel est l'esprit de nos villes :
Le faible étouffe le fort.
La couronne aux imbécilles !
Au mérite, guerre à mort !
C'étaient la cour et le prince
Qui se nourrissaient d'encens ;
Aujourd'hui, c'est la province :
Tout maire a ses courtisans.

Une étrange maladie
Tient à l'esprit de clocher :
Cette peste, c'est l'envie.
Mais bien que ce soit pécher,
Passons-nous-en la folie,
Car est-il rien de plus doux
Que de voir qu'on humilie
Celui qui vaut mieux que nous ?

Pour reine, prendre une grue
Peut coûter cher aux sujets ;
Mais cette bête incongrue
Selon eux, les rend mieux faits.
On sait, de tous les proverbes,
Que le plus cher aux bourgeois :
C'est qu'on a des yeux superbes
Quand les aveugles sont rois.



LE VILLAGE.

Victime des méchants,
Fatigué de la ville,
Vous venez à nos champs
Demander un asile :
Soyez le bienvenu.
Là seulement, en France,
On trouve la vertu
Et des jours d'innocence.

Que nous soyons parfaits,
Ce serait beaucoup dire ;
Si l'on s'y fait des traits,
Ce n'est que pour en rire.
Tous les cœurs y sont droits,
Dépouillés d'artifice ;
On s'y mord quelquefois,
Mais toujours sans malice.

Si l'épicier distrait
Sur la balance appuie,
Si le porteur de lait
Y laisse entrer la pluie,
Si le marchand de vin
En tire à la fontaine,
C'est pour qu'il soit plus sain
Et la bouteille pleine.

On y trouve, à prix faits,
Des chefs-d'œuvre d'aiguille,
Fichus, chapeaux, bonnets,
Mantelets et mantille,
Crinoline à volant :
Pour qu'elle s'y déploie,
Le cantonnier galant
Vient d'élargir la voie.

Drogues pour tous les goûts,
Et très-bonne officine,
Emplâtres à deux sous,
A trois la médecine.
Et contre tous nos maux
Un docteur ès-science,
Pour guérir les chevaux
Le premier de la France.

Notre tailleur est bon,
Mais il faut qu'on lui prenne
De son cuir de coton
Qu'il nomme cuir de laine.
Et le cordonnier fait
Chaussure si légère,
Que celui qui la met
Croit qu'il marche par terre.

Chaque premier du mois
S'ouvre la foire aux bêtes :
Bestiaux et bourgeois
Sont en habits de fêtes.
Et quand vient le patron,
Saint de cette campagne,
Nous avons un sermon
Et le mât de cocagne.

Si vous aimez le soir
A faire la partie,
L'adjoint va recevoir
Et sa femme est jolie.
Jadis Parisien
Faisant la commandite,
Il doit avoir du bien,
Car il a fait faillite.

Voulez-vous de l'argent?
Nous n'en savons que faire :
Suffit pour répondant
D'avoir maison ou terre.
Vous allez chez Vincent,
Un parfait honnête homme,
A quarante pour cent
Il vous prête la somme.

La paix régna dix ans
Chez nos fonctionnaires ;
Le changement de temps
A gâté les affaires.
Le maire et le curé
Qui le dit hérétique,
Sont à couteau tiré
Pour cause arithmétique.

Avec son maître clerc,
L'avoué se chamaille ;
Tandis qu'au magister
Le sonneur cherche maille.
Jean, notre vielleur,
Ne rêve que vengeance
Depuis que monseigneur
A défendu la danse.

D'écrire et parler d'or
Notre greffier se pique,
Mais il veut faire encor
L'opinion publique ;
Car au dernier scrutin,
Quand on ouvrit la salle,
On l'a trouvé la main
Dans l'urne électorale.

L'huissier est curieux,
Il écoute à la porte ;
Il a partout les yeux,
Il babille, il rapporte.
Ce qu'on fait le lundi,
Mardi ce qu'on doit faire,
Il va le mercredi
Le dire au commissaire.

Des papas, les enfants
Embrassent les querelles ;
On se montre les dents
Entre nos demoiselles :
Victorine à Babet
A fait une insolence,
Et Berthe d'un soufflet
A menacé Constance.

La fille du bedeau,
D'humeur un peu taquine,
Vient de jeter à l'eau
Le chat de sa voisine.
Celle du sacristain,
Qui peut tout se permettre,
Osa lever la main
Sur le garde-champêtre.

Mais toutes ne sont pas
D'humeur aussi sauvage :
La fille de Thomas,
Claudine, a plus d'usage.
Vingt amoureux sont fous
De sa mine chiffonne :
Oui ! répond-t-elle à tous
Pour n'affliger personne.

Il court bien quelques bruits
D'accident, d'aventure,
Et d'un galant surpris...
C'est méchanceté pure.
Comment vouloir aussi,
Quand une femme est belle,
Que tout seul son mari
Puisse la trouver telle.

La femme de Simon
Écoute le notaire :
Qu'en conclure, sinon
Qu'il lui parle d'affaire ?
Quant au saint bocager
Qu'honore la mairesse,
On croit que le berger
Peut en donner l'adresse.

Françoise a des écus,
Belle est la boulangère ;
Pourtant on ne dit plus
Qu'ils ne lui coûtent guère.
Son époux est jaloux
Et la main lui démange,
Mais on sait de ses coups
Comment elle se venge.

Vous direz que chez nous
On aime trop à rire :
Mais ailleurs croyez-vous
Que toujours on soupire ?
Y fait-on son paquet
Pour quelque peccadille ?
— Non ! tout le monde est fait
Comme notre famille.

A MON CHIEN.

Tu vois bien cette muselière,
 Elle est pòur toi, mon bon Toutou ;
 Par ordre de monsieur le maire,
 Je vais te l'attacher au cou.
 Est-ce le fait de gens honnêtes,
 De gens qui se disent chrétiens,
 S'en prenant à de pauvres bêtes,
 De décorer aussi les chiens ?

Mais voici bien une autre affaire !
 Et le bruit court en ce moment
 Qu'on va, comme un fonctionnaire,
 Te faire aussi prêter serment !
 Ah ! c'est pour t'en donner la rage,
 Et moi pour en devenir fou !
 Tu peux aboyer, c'est l'usage ;
 Mais jurer !! bon pour un matou.

Il le faut : la force publique,
Pour te faire obéir, est là,
Ou bien, pour crime politique,
Te déporter à Lambessa.
Déjà le commissaire approche,
Prends garde ! défends-toi mon chien :
Montre-lui tes crocs, s'il t'accroche.
Mords-le, mon fils, et mords-le bien !

Un coup plus fâcheux te menace,
Hélas ! et c'est le coup mortel :
On parle d'impôt sur ta race,
Ou somptuaire ou personnel.
Mais cet impôt, sur quoi le mettre ?
Ta paille est tout ton mobilier,
Ta niche n'a pas de fenêtre,
Et tu n'uses point de papier.

Le mettra-t-on sur la finesse
De ton poil ou sa qualité ?
Est-ce ton nez ou ton adresse
Qui fixera le comité ?
Ou bien le métier de ton père
Dirigeant le répartiteur,
Paieras-tu moins qu'un chien de maire
Ou plus qu'un chien de sénateur ?

D'après le poids, la taille et l'âge,
Prendra-t-on le terme moyen ?
Donnera-t-on, selon l'usage,
La grosse part au plus gros chien ?
A tes dépens ils vont s'entendre
Et s'adjuger, sans chicaner,
La plus grosse, s'ils ont à prendre,
La petite, s'il faut donner.

Mais la perception commence,
Et je vois nos chiens suant l'or ;
Le Pactole inonde la France,
Lingots partout : apporte Azor !
Cependant, comme la finance
Fond aux mains de nos Carabas,
Ne pourrait-on point, par prudence,
Mettre aussi l'impôt sur les chats ?

Voilà qu'une fièvre maligne
S'empare de ces animaux :
Le chien mord, le chat égratigne,
Et les gens disent : Plus d'impôts !
Mais le patron fait maisons nettes
De ces animaux indiscrets :
Aux chiens on donne des boulettes,
Et l'on met les chats en civets.

Mon bon Toutou, c'est la morale
De ceci qu'il nous faut tirer.
Pour éviter si grand scandale,
Lève la patte et viens jurer;
Mais fais bien les choses, ma bête,
Ne va pas, en mauvais payeur,
La lever, comme un malhonnête,
Sur les genoux du percepteur.



BON A RIEN.

Mon cousin est gentilhomme
Et le plus beau que Dieu fit ;
En Grèce, il eut eu la pomme,
Pour l'ange à Rome on le prit.
Il a l'esprit de Voltaire,
Le savoir de Galien ;
Mais dès qu'il s'agit de faire,
Propre à tout, et bon à rien.

Qu'il écrive en vers, en prose,
Le début est toujours bon ;
Quant à finir quelque chose,
L'avez-vous jamais vu ? Non.
S'embourbant à chaque ornière,
Il a trouvé le moyen
D'agir beaucoup sans rien faire.
Bon à tout, et propre à rien.

Lorsqu'il devint militaire,
Ce fut un beau grenadier ;
Mais, bien que brave à la guerre,
Il ne put être officier.
A la salle de police,
Toujours il était doyen ;
En repos comme en service,
Bon à tout, et propre à rien.

Secrétaire d'un ministre,
Il y resta dix-huit mois,
Sans ouvrir même un registre,
Dormant ou comptant ses doigts.
C'est là que, gagnant d'un somme
La croix de bon citoyen,
Il fut déclaré grand homme.
Propre à tout, et bon à rien.

Le livre qu'il a dû faire
Doit paraître après décès ;
Mais qu'importe ! ce mystère
Lui valut plus d'un succès.
Nommé docteur ès-science,
Puis académicien,
C'est un des savants de France,
Bon à tout, et propre à rien.

DÉCOUVERTE A FAIRE.

On a découvert la vapeur
Et le télégraphe électrique,
Des mers sondé la profondeur,
Levé le voile astronomique.
De l'or qu'un filon doit fournir,
A six francs près, on sait la somme;
Mais il nous reste à découvrir
Le secret de nourrir un homme.

Voilà donc ce don si vanté,
Qui, de tous les maux, nous délivre !
A quoi me sert la liberté,
Quand je n'ai pas celle de vivre ?
L'homme est libre, l'estomac plein ;
Mais celui que la faim talonne,
Esclave d'un morceau de pain,
Est au premier qui le lui donne.

Sans pain, sans or pour le payer,
Quand manger est illégitime,
Que ne suis-je âne au râtelier !
Là, pour lui, la faim n'est pas crime.
Être bête me plut toujours :
Car en tout pays sur la terre,
La bête mange tous les jours
Sans l'attache du commissaire.

Roi, j'afficherais de ma main :
Cent mille écus de récompense
A qui nous dira si la faim
Est un mal endémique en France.
Ou si le travail en guérit,
Par quel incroyable mystère
Peut-on trouver moins de profit
A travailler qu'à ne rien faire.

Monarchique ou républicain,
Chaque système a son mérite.
Pour l'un faut-il lever la main,
Choisissez ; mais je dis bien vite :
Le meilleur pays est celui
Où financier, commis, manœuvre,
Aidé de Dieu, libre d'autrui,
Chacun peut vivre de son œuvre.

Surtout vivons en gens de bien :
Sans probité, nul ne prospère ;
On croit avoir tout, on n'a rien
En n'amassant que pour la terre.
Là-haut, je vois quelqu'un qui sait
A qui revient part la plus forte :
Le bien qu'ici nous avons fait,
Voilà celui qui nous rapporte.



A L'EMPEREUR DU JAPON.

Sur l'Anglais à la main agile,
Quand vous avez mis le *veto*,
Quand, à notre amiral Cécille,
Vous avez dit : *Vade retro* ;
Sire, en agissant de la sorte,
Vous fûtes grand logicien.
Oui ! majesté, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On nous dit que, roi des barbares,
Vous n'êtes pas très-avancé ;
Que tous vos lettrés, gens ignares,
En sont encore à l'*a b c*.
C'est de l'esprit qu'on vous apporte,
Mais cet esprit ne vous vaut rien.
Vite ! grand roi, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On vous répètera qu'en France,
Aujourd'hui le peuple est heureux ;
Que partout règne l'abondance,
Que chacun mange comme deux ;
Et l'on vous prêtera main-forte
Pour vous faire roi-citoyen.
Sage prince, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On va vous porter un programme
Pour mettre aux voix, dans vos pays,
Si chaque époux aura sa femme,
Et chaque femme deux maris .
Ensuite, viendra la cohorte
Qui ne veut plus ni tien, ni mien.
Vite ! grand roi, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On vous montrera la tribune
Où du peuple on défend les droits,
Et, crainte de quelque lacune,
Où l'on parle quatre à la fois.
Mais autant le vent en emporte :
Ce bon peuple n'y gagne rien.
Sage prince, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On vous conduira dans la cage
Où sautent des singes vivants ;
On vous dira : Voici l'image
Des politiques de ce temps.
Leur protocole, on vous l'apporte :
Véritable nœud gordien.
Oui ! majesté, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

On vous fournira des registres
Au lieu d'argent, de chiffres pleins ;
On vous donnera des ministres
Se nourrissant de pots-de-vins.
Vous aurez un champ qui rapporte,
Et l'impôt n'y laissera rien.
Sage prince, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

Vous aurez des hommes de lettres
Écrivant blanc et disant noir,
De savants faiseurs d'hexamètres
Qui vivent de leur encensoir.
Mais craignez la dose trop forte :
La tête part, et puis plus rien.
Ah ! majesté, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

Voulez-vous un jour prendre femme?
Un sénat va vous la donner.
Sur quittance on livre la dame,
Ou bien sur mandat d'amener.
Vieille ou laide, peu nous importe :
A vous la charge et l'entretien.
Sage prince, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

Avez-vous un fils ? sa nourrice
N'est pas même de votre choix :
Est-ce une chèvre, une génisse
Qui nourrira le fils des rois ?
Et le pot au lait qu'on vous porte,
N'est-il pas du lait de païen ?
Ah ! majesté, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

De votre existence royale,
Dans un lit verrez-vous la fin ?
Non, quelque machine infernale
Vous casse la tête un matin.
Sur le velours on vous emporte
En disant : Ça ne pèse rien.
Vite ! grand roi, fermez la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !

Ainsi mort, vous vous croyez quitte
Des bavardages d'ici-bas.

Non ; l'histoire est là qui débite
Des *si*, des *mais*, et peu d'*hélas* !
Que votre tombe soit bien forte,
Ou craignez-y la dent du chien !
Majesté, fermez-en la porte,
Oui ! fermez-la, fermez-la bien !



LE VIEUX RÉPUBLICAIN

EN 1848.

Que tous les cœurs à l'espérance,
Amis, s'ouvrent dans ce beau jour ;
La République sur la France
S'étend comme un baiser d'amour.
Nous avons, grâce à la victoire,
Après dix-huit ans de douleur,
Un gouvernement provisoire,
Gage d'un éternel bonheur.

Le républicain de la veille,
Pour s'être levé plus matin,
Nomme son voisin qui s'éveille
Républicain du lendemain.
Que l'un ou l'autre se prélasse,
Je dirai : Je suis leur aîné,
Puisque républicain de race,
Je l'étais avant d'être né.

Mon front blanchi le voit renaître
Cet arbre de la liberté,
Qui, tout fleuri, vient d'apparaître
Au soleil de l'égalité.
Sous son ombrage tutélaire
Reposez-vous, grands et petits ;
Ouvrez la bouche et laissez faire,
Il y pleut des poulets rôtis.

Amis, vous en aurez l'étrenne,
Quoiqu'il soit vert, il n'est pas neuf :
Moi-même en ai cueilli la graine
A celui de quatre-vingt-neuf.
Et c'était un arbre flexible,
Bien fait pour résister au temps :
Dans sa souplesse, indestructible,
Il a ployé sous tous les vents.

Tel que ce coq de girouette,
Je fus doucement balancé.
Aussi, de courbette en courbette,
Par tous les vents ainsi poussé,
Je fus chambellan sous l'Empire,
Pair sous la Restauration,
Préfet sous Philippe, et j'aspire
A présider la nation.

Mais mon but est toujours le même :
Grandir pour faire des heureux.
Tout ce qui vous plaît, moi je l'aime :
Votre bien est ce que je veux.
Et c'est peu que les biens du monde,
Ces biens dont on peut mésuser ;
Dans une source plus féconde,
Imitez-moi, venez puiser.

Pour repousser la main maudite
Agitant le rouge étendard,
Vous m'avez vu, dans l'eau bénite,
Nager, plonger comme un canard.
Ainsi courant à la victoire,
Le succès me fut assuré,
Et si je parvins à la gloire,
C'est sur le dos de mon curé.

A Paris mon mandat m'appelle,
Je vais y travailler pour vous :
La constitution nouvelle
M'attend pour vous enrichir tous.
La meilleure des Républiques,
Vous donnant trésor sur trésor,
Pour travailler dans vos fabriques,
Vous n'aurez que des outils d'or.

Mais je crains plus d'une algarade
De ces maudits Parisiens,
De ces faiseurs de barricade,
Grognant, mordant comme des chiens.
Il se pourrait, entr'autres choses,
Que notre État républicain,
Vivant ce que vivent les roses,
Ne vécut pas plus d'un matin.

La République qu'on déflore
N'a pas des enfants toujours sains :
C'est la poule qui fait éclore
Une grue après les poussins.
Si quelque César nous menace,
N'allons pas imiter Brutus :
La volonté de Dieu se fasse,
Et ce n'est qu'un serment de plus.

Mais rien n'arrête mon courage :
En vain avides de mon sang,
J'entends ces monstres, dans leur rage,
Dire : On va lui percer le flanc.
Adieu ! je pars, versez des larmes,
Versez-en, mes amis, versez ;
Si vous partagez mes alarmes,
Vous n'en pouvez verser assez.

Amour sacré de la patrie,
Éternel effroi des tyrans,
C'est à toi que je sacrifie
Mon repos et mes dix serments.
Me donnant toujours au plus juste,
Appui du trône sous Tarquin
Et, plus tard, l'affranchi d'Auguste,
Mon cœur n'en est pas moins romain.

Si je meurs, amis, qu'on m'enterre
Dans quelque bon canonicat,
Ou ce que l'on nommait naguère
La dotation du sénat.
Octave ainsi faisait à Rome,
En invoquant l'égalité :
Le peuple est la bête de somme
Qui nous porte à la royauté.



L'ARGENT.

De l'argent ! de l'argent !
 Effets, billets ou rente !
 Chez nous, petit et grand,
 C'est ce que chacun chante.
 De l'argent ! de l'argent !
 Honneur à la finance !
 Qui n'en a pas, en prend
 Au bon pays de France.

Par de beaux yeux charmé,
 Vous aimez une belle
 Et vous êtes aimé.
 Mais avant tout, dit-elle,
 De l'argent ! de l'argent !
 Ou levons la séance ;
 Nous n'aimons qu'au comptant,
 Nous, Lucrèces de France.

Mon voisin veut au ciel
Aller, coûte que coûte,
Et l'ange Gabriel
Va l'y porter, sans doute.
Mais avant, de l'argent,
Pas de saint sans finance :
Chacun paie en entrant
Au paradis de France.

Pasquin est glorieux,
Il prétend au Parnasse,
A la table des dieux,
Obtenir une place.
Mais avant, de l'argent !
Versez dans la balance :
La gloire, en ce moment,
Est à la hausse en France.

Robin veut être époux
De sa cousine Adèle,
Mais le contrat, chez nous,
Coûte autant que la belle.
De l'argent ! de l'argent !
C'est cas de conscience,
Et ce n'est qu'en payant
Qu'on se marie en France.

Neuf mois. Vient un poupon :
Qu'on le porte à l'église !
Qu'on sonne en carillon !
Que le parrain se frise !
Mais a-t-il de l'argent ?
On doit payer d'avance,
Ou cloche ni battant
Ne sonneront en France.

Il grandit. Grand débat :
Quel état va-t-il prendre ?
Sans argent, un état !!
Par qui ? comment l'apprendre ?
Qu'il cherche un répondant
Ou qu'il trouve une avance,
Car il faut de l'argent
Pour en gagner en France.

Il hérite, en bon air,
D'une maison champêtre,
Et pour y voir plus clair,
Il ouvre une fenêtre.
De l'argent ! de l'argent !
Vient crier la finance ;
Le jour aussi se vend
Au bon peuple de France.

L'affaire tourne à mal,
En prison on le mène ;
Amende et capital,
Plus, le prix de la chaîne.
De l'argent ! de l'argent !
Pour l'écrou, la pitance
Et la paille, c'est tant :
Elle enchérit en France.

Il veut être soldat :
A peine est-il en place,
Au coffre de l'État
Qu'il faut verser sa masse.
De l'argent ! de l'argent !
Pour tes lauriers finance :
Un héros coûte tant
A la bourse de France.

Bref ! de fièvre en chaud mal,
De misère en misère,
Il veut, de l'hôpital,
Aller au cimetière.
Halte-là ! de l'argent !
Dit l'homme qui le panse ;
Donnez ! c'est en payant
Qu'on peut mourir en France.

Il meurt et bravement,
Sans demander quittance.
Quant à l'enterrement,
Ne faut pas qu'il y pense.
On eût dû l'avertir
Qu'on ne peut, sans finance,
Ni vivre ni mourir
Au bon pays de France.



PROTESTATION.

Gais, dispos et l'air si leste,
En voyant les animaux,
L'homme un jour dit : Je proteste,
Pourquoi donc sont-ils si beaux ?
La tortue a son écaille,
L'oiseau de sa plume est fier,
L'huître a sa cotte-de-maille :
Moi je suis nu comme un ver.

Si c'était le plan du maître
De varier les saisons,
Avant l'hiver, pour m'y mettre,
Il eut construit des maisons.
Sans fourrure, habit, ni veste,
Pouvait-il donner aux gens,
Pour toit la voûte céleste,
Et pour lit l'herbe des champs ?

S'il m'avait, comme au reptile,
A la langue mis un dard,
Ou du venin de Zoïle
Donné ma petite part !
Enfin si, pour me défendre,
J'avais, comme eux, bec et dents !
Mais voyez, j'ai la peau tendre,
Chacun peut mordre dedans.

J'ai, dira-t-on, pour partage,
La raison : le beau présent !
C'est par elle que j'enrage.
Un sot est toujours content.
Oui ! malheur à l'homme habile !
Si je reviens ici-bas,
Que Dieu me fasse imbécille,
Hélas ! je n'y perdrai pas.

Je crois qu'en plus d'une affaire,
L'instinct vaut mieux que l'esprit ;
Lorsque l'ânier désespère,
L'âne trotte, arrive et dit :
Prenez par ici, mon maître,
L'orgueil n'est plus de saison ;
Si vous êtes géomètre,
J'ai le pied sûr et l'œil bon.

Passant sur l'intelligence,
De chacun pesons le cœur,
Et placés dans la balance,
Voyons quel est le meilleur.
Ce tigre, avec sa tigresse,
Mordant de compte à demi,
Fera-t-il de son espèce
Une Saint-Barthélemi?

Jamais un loup sur la paille
A-t-il laissé ses petits,
Pour aller faire ripaille
Avec les loups ses amis?
Et la louve acariâtre,
Haïssant ses louveteaux,
Comme l'horrible marâtre
Les mettra-t-elle en lambeaux?

Voit-on un cheval ivrogne
Chanceler, perdu de vin,
Ou la jument sans vergogne
Se vendre au premier roussin?
Est-il un renard faussaire?
De justice un chat repris,
Demandant la prime au maire
Pour un rat qu'il n'a pas pris?

Est-il des serpents chimistes,
 Sophistiquant jusqu'au pain ?
 Des singes économistes,
 Faisant du vin sans raisin ?
 Vit-on jamais tourterelle
 Lasse de son tourtereau,
 En empoisonner l'écuelle
 Pour prendre un mari nouveau ?

Est-il un coq assez bête
 Pour aller au tribunal
 Dire qu'il sent à sa crête
 Un fleuron peu conjugal ?
 Et d'une poule volage,
 Faisant entourer le nid,
 Pour montrer au voisinage
 Un cas de flagrant délit ?

Ou bien ce porc à l'étable,
 Dans son détestable vœu,
 Pour y brûler son semblable
 Ira-t-il mettre le feu ?
 Enfin verra-t-on la fouine,
 Cherchant de nouveaux effets,
 Par le jeu d'une machine
 D'un coup tuer vingt poulets ?

Comptant tout, être pour être,
Du lion à la souris,
Envieux, voleur et traître,
Oui, l'être humain est le pis.
Et nous répétons en somme,
En voyant semblables gens :
Si Dieu fit le premier homme,
Le diable a fait ses enfants.



LA RÉCLAME.

On a prétendu que la presse
Avait perdu sa liberté,
Que la pensée était en laisse
Conduite par l'autorité.
C'est une calomnie infâme,
Et tout journal vous le dira :
Affiches, annonces, réclame,
La liberté vraie, elle est là.

Avec ces trois portes ouvertes,
Qui ne peut arriver à tout ?
Gloire, fortune sont offertes
A qui peut en payer le coût.
Il n'est pas jusqu'à la science
Qu'ainsi l'on acquiert en rêvant :
L'âne est élu docteur en France
Quand l'annonce le dit savant.

A certain jeu le voisin triche,
Mais cela lui rapporte peu ;
Il dit : Recourons à l'affiche.
Et l'afficheur a son enjeu.
Pour lui soudain la chance tourne,
Les morceaux tombent tout parés :
Des rois, des as à la retourne,
Et toujours des brelans carrés.

Autrefois, la critique honnête
Jugeait un livre et nous disait :
Le livre est bon, le livre est bête ;
Le public confirmait l'arrêt.
Mais aujourd'hui, qui le proclame ?
Quel est le juge officiel ?
C'est l'annonce, c'est la réclame,
Et leurs décrets sont ceux du ciel.

Si vous voulez faire fortune,
Vite, offrez-nous par actions
Un chemin de fer dans la lune :
Capital de cent millions.
Mettez en tête de l'affaire
Un sénateur pris à forfait,
Un duc, un comte, un militaire,
Puis servez chaud : le tour est fait.

Un voisin mieux que vous travaille ;
Ses produits, plus beaux, sont meilleurs.
Criez vite : A moi la muraille !
A moi ! paraissez afficheurs !
Que cent pancartes colossales
Disent à tous les amateurs,
Qu'ils ne confondent pas vos châles
Avec ceux des imitateurs.

Une ci-devant demoiselle
Vous pèse-t-elle sur les bras :
L'annonce en fait la tourterelle
Riche d'innocence et d'appas.
Je l'épouse sur la réclame,
La réclame a toujours raison :
Pour un ange on offrait la dame,
Et l'hymen me donne un démon.

Habitez-vous une fabrique
Prête à vous tomber sur le dos :
Faites-en un castel antique,
Palais des Welches et des Goths.
Quelqu'archéologue en boutique
Et l'afficheur poussant au but,
Vous vendez le tout brique à brique
Et vous entrez à l'Institut.

Serait-ce un tableau qui vous gêne,
Chef-d'œuvre de quelque croûton ?
Vite au journal, et la main pleine,
Courez : le placement est bon.
Teniers, Rubens, Rembrandt, Carrache,
Choisissez parmi ces auteurs ;
Grâce à l'article, on se l'arrache,
Et la croûte a cent amateurs.

Est-ce une pièce d'éloquence
Dont vous voulez avoir les gants ?
D'esprit ne faites pas dépense :
De l'or, c'est là l'esprit du temps.
Oui, par la vertu du pécune,
Mis au rang des grands orateurs,
Il ne vous faut qu'une tribune,
Un sujet et des auditeurs.

Roi couronné de l'hémistiche,
Poète, il faut te vénérer ;
Mais nous, les fermiers de l'affiche,
On doit aussi nous honorer.
De la richesse et de la gloire,
Nous sommes les dispensateurs :
Sans annonce, pas d'auditoire ;
Sans auditoire, point d'auteurs.

Dans nos campagnes, dans nos villes,
Pour nous la fortune est debout :
Un journal et des imbécilles,
La Californie est partout.
La sottise, terre féconde
Dont Dieu nous permet d'hériter,
Et la presse, reine du monde,
Qu'il nous donna pour l'exploiter.

On nous appellera peut-être
Des charlatans : qui ne l'est pas ?
Est-ce le valet ou son maître,
Est-ce Agamemnon ou Chalcas ?
A la vérité toujours belle,
Aider un peu n'est pas mentir :
C'est lui donner grâce nouvelle,
Ce n'est que l'art de l'embellir.



L'ÉLOGE DU CHAT.

—

On traite le chat d'hypocrite,
L'hypocrisie est-elle un mal ?
Chez nous, on la nomme conduite
Tenant au pacte social.
Sans quelque peu de cafardise,
Comment vivre en ces temps bénis ?
La vérité n'est plus de mise
De nos jours, entre gens polis.

Le chat, notre aîné sur la terre,
Apprit avant nous à mentir ;
Il étudia l'art de plaire,
Nous trompant pour notre plaisir.
Ainsi fait, habile interprète,
Le romancier, le voyageur,
Le journaliste, le poète,
Le savant, le peintre et l'acteur.

Du chat réformant la nature,
Du chat si poli, si mignon,
Échangerez-vous la fourrure
Contre la peau du hérisson ?
Il est tel homme de mérite
Dont chacun vante la vertu,
Et que pourtant le monde évite
Parce qu'il s'est ainsi vêtu.

Pour le confort et le bien-être,
On peut s'en rapporter aux chats ;
En bons coussins pour se connaître,
Un tapissier ne les vaut pas.
Si le vôtre a son somme à faire
Et le veut bon, là, pas d'erreur :
Chaise, fauteuil, divan, bergère,
Il va toujours droit au meilleur.

Non moins connaisseur en cuisine,
Laissez-lui choisir son morceau ;
Prenez celui qu'il se destine,
C'est le meilleur et le plus beau.
Un champignon, à grand dommage,
N'eut pas tué Claude, empereur,
S'il avait pris son chat pour page
Et l'eut fait son dégustateur.

Toujours soigneux de sa toilette,
Employant à ces soins coquets
Sa patte en brosse, en savonnette,
Il semble un gentilhomme anglais.
Il ne souffre pas une tache
Sur sa pelisse de brocart,
Et frise gaîment sa moustache
Comme un officier de hussard.

On vous dira que des sorcières
Il fut toujours le compagnon,
Qu'il se plaît à leurs noirs mystères :
De cela, que conclura-t-on ?
N'a-t-il pas d'autre connaissance :
A Rome, il n'est pas un prélat,
Pas un évêque, une éminence,
Ni pape enfin qui n'ait son chat.

De nature peu mélodique
Et très-lamentable chanteur,
il se croit très-fort en musique :
C'est le faible de l'amateur.
Mais pourquoi se montrer sévère ?
Dans les arts ne dédaignons rien,
Car tel peut, si c'est sa manière,
Chanter mal et miauler bien.

Franc coureur, il est mauvais père;

Ici prenez-vous-en au rat :

Songez qu'il est fonctionnaire

Et qu'il se doit à son état.

Dans ses amours, il est volage,

Dit-on encor. C'est une erreur ;

La chatte seule n'est pas sage :

Il est trompé, mais non trompeur.

On prétend aussi qu'il s'attache

Moins au maître qu'à la maison,

Et, selon vous, c'est une tache.

Je réponds : c'est de la raison.

Dans son choix, il n'est rien d'étrange,

Il est fidèle à ses amours ;

Il sait bien que le maître change,

Mais la maison reste toujours.

Dieu n'a pas mis dans la nature

D'animaux fourbes et méchants ;

Il n'a, pour notre tablature,

Créé que d'assez sottes gens.

N'accusons donc jamais les bêtes,

Et du chat réhabilite

Imitons les façons honnêtes,

La grâce et la civilité.

LE PEUPLE.1849.

Peuple français, peuple de frères,
Disait un jour le chansonnier.
Le bonhomme n'y voyait guères
De sa mansarde ou son grenier.
Quand de la paix universelle,
Il rendait ainsi grâce aux dieux,
Caïn, d'une main fraternelle,
A son frère arrachait les yeux.

Français, il faut que je te gronde,
C'est le métier d'un vieux tribun ;
On te croit tout l'esprit du monde,
Et tu n'as pas le sens commun.
Si Gall te passait sous sa règle,
Il verrait un étrange oiseau :
Il trouverait le cœur d'un aigle
Et la tête d'un étourneau.

Il m'importe peu que tu dises
Que je ne suis qu'un mal appris.
Aux preuves : comptons tes sottises
Et tes péchés gros et petits.
Pour en citer un entre mille,
Quand tu conquis la liberté,
Quand tu fus roi, peuple imbécille,
Qu'as-tu fait de ta royauté ?

Après dix siècles d'esclavage,
Libre enfin tu te réveillas ;
Un trône, debout sous l'orage,
Résistait : tu le balayas.
Puis, comme une bête de somme,
Traité par un maître nouveau,
Tu nous chantais les droits de l'homme
Dans la charrette du bourreau.

Lorsque la bande anthropophage
Fit son dernier repas de sang,
L'ogre tombé, tu pris courage
Et tu passas du rouge au blanc.
Armé du gourdin terroriste
Dont tu frappais le muscadin,
On te vit, nouveau royaliste,
Courir sus au républicain.

D'une combinaison nouvelle,
Un matin naquirent cinq rois :
C'était beaucoup pour une selle
Mise sur un cheval de bois.
Oui ! mon ami, tel fut ton rôle,
Laïs alors dictait la loi,
Et durant ce règne assez drôle,
Nul n'entendit parler de toi.

Autre changement de figure :
De cinq ôte deux, reste trois.
La charge te parut moins dure,
On dit que tu hennis trois fois.
Tu dormais debout sur la place,
Quand un cavalier, fouet en main,
S'élançant, des jambes t'enlace,
Te fait bondir comme un poulain.

Te voilà prise, pauvre bête !
Allons, mon cheval, au galop !
Vole de conquête en conquête,
Le monde pour toi n'est pas trop.
Cours, mon fils, sans reprendre haleine,
De l'est à l'ouest, du sud au nord ;
Cours, de ton sang rougis la plaine,
Cours, cours, ami ! l'éperon mord.

Le cavalier était un homme,
Tu n'en étais que le hochet ;
Au nom du saint père de Rome,
Il te déclara son sujet.
Courant courbé sous sa cravache
Ou sautant au coup d'aiguillon,
Tu répétais sous ta moustache :
Je suis la grande nation.

Je ne vois de grande que celle
S'unissant pour sauver ses droits,
Lorsque la liberté chancelle
Qui dit : Les citoyens sont rois.
Empereur, roi, czarine ou reine,
Ici, qu'est-ce qu'un titre fait,
Quand la loi seule est souveraine
Et que le maître est son sujet ?

De lois, tu n'en avais plus qu'une :
La volonté de ton seigneur.
Il étouffa presse, tribune,
Jusqu'au battement de ton cœur.
Expirant, brisé sous ta chaîne,
Tu râlais ton dernier soupir,
Quand l'Europe, ainsi qu'une hyène,
Accourait pour te voir mourir.

Que devient le renom du brave
Quand, brisé par ses ennemis,
On le voit, à son tour, esclave
Des peuples qu'il avait soumis ?
De tant de héros sur la terre,
Si le nom n'a pas survécu,
Sache-le bien, c'est que la guerre
Engloutit vainqueur et vaincu.

Heureusement la vie est dure
Chez le vieil héritier du Franc :
L'on cicatrisa ta blessure,
Un matin tu t'éveillais blanc.
Le pavillon fut mis en berne,
Et tu crias : L'aigle a sauté,
Napoléon à la lanterne !
Vive la légitimité !

Ah ! si tu n'avais fait que braire !
Mais à Marseille, Nîmes, Avignon,
Oui, je t'ai vu, chien sanguinaire,
Lécher les doigts de Trestaillon ;
Et dans ta rage furibonde,
Pilant Brune sous ton sabot,
Plus lâche que la louve immonde,
Te vautrer dans son sang tout chaud.

Une année à peine s'écoule,
La girouette au vent tourne encor.
Vivat ! et qu'un autre sang coule,
De blanc, te voici tricolor.
Ceux que tu caressais la veille,
Tu les pends ou les jette à l'eau ;
Puis ton cœur pour eux se réveille
Le lendemain de Waterloo.

Un dicton de la Normandie
Dit que déménager trois fois,
Coûte aussi cher qu'un incendie :
Or, à ce dicton, moi je crois.
Chaque lustre, brisant un trône,
Qu'as-tu gagné ? gloire ou vertus ?
Non ! un fleuron pour la couronne,
A tes fers un chaînon de plus.

Fatigué, tu fis un long somme.
Puis, de la congrégation
Te voilà redevenu l'homme,
Et tu fais la procession.
Ah ! que ta figure était drôle
Lorsque tu tenais le cordon,
Sainte Nitouche en auréole,
Avec les cornes du démon !

Bientôt dégoûté du capuce
Et courant comme un fou lâché,
Jetant le froc après l'aumusse,
Tu mets à sac l'archevêché;
Et, de sottise en pasquinade,
Émeutier, voleur, assassin,
Du pavé de la barricade
Tu tombes, demandant du pain.

Le maître, pourtant, semblait sage,
Et la chose tournait à bien ;
Mais il faut, pour vivre en ménage,
Que chacun mette un peu du sien.
Et qu'aurais-tu fait à sa place ?
Paralysé de ses deux bras,
A *hu* tiré par saint Ignace,
A *dia* par les avocats ?

Toi, badaud, assis au parterre,
Nez au vent, tu jugeais les coups,
Sifflant Paul, applaudissant Pierre,
Et leur criant courage ! à tous.
Tel est ce gamin dans la rue :
Quand il voit deux chiens s'étrangler,
Tapant, non sur celui qui tue,
Mais celui qu'il entend râler.

Fut-il jamais une bataille
Où tu ne voulus prendre part,
Ferraillant d'estoc et de taille
Mamelouck, cent-suisse ou hussard ?
D'un ministère qui te pique
Tu veux déblayer le terrain ;
Il en sort une république,
Comme Minerve de Jupin.

Vas-tu dire à la noble fille :
Sois la reine des nations ?
Non, la parant de ta guenille,
Tu vas criant : Des lampions !
Et pour que la France s'empresse
De l'acclamer par son vivat,
Tu veux affubler la déesse
De la défroque de Marat.

Que vient faire ici Robespierre ?
A bas ces stupides bourreaux !
Laisse-les, sanglante poussière,
Pourrir au fond de leurs tombeaux.
Et cette égalité, mensonge
Inventé pour tromper les sots,
La vis-tu jamais, même en songe ?
Et tu vends ton sang pour des mots !

Pour embrasser une ombre vaine,
Oubliant la réalité,
Qu'as-tu fait? — Secoué ta chaîne
Sans retrouver ta liberté.
A vaguer, tel qu'un misérable,
Tu dépensas ces jours si beaux,
Vivant, comme un porc à l'étable,
Des ateliers nationaux.

Dans un État démocratique,
Le peuple est, dit-on, souverain.
Oui ! souverain épileptique
Se vautrant dans le sang humain.
Quand tout est roi, je le demande :
Qui devient le maître ici-bas ?
Sera-ce celui qui commande
Ou celui qui n'obéit pas ?

La paix ! la paix ! plus de discorde !
Tel est mon mot de ralliement.
Cette paix, si Dieu nous l'accorde,
Gardons-la comme un diamant.
Dans la paix, plus de tyrannie :
L'esclavage est né du laurier.
On n'asservit pas la patrie
Avec la branche d'olivier.

A courir après l'utopie
Ou le phénix, oiseau perdu,
Ne va plus dépenser ta vie
Pour te noyer dans l'inconnu.
Et s'il n'est pas de maladie
Qui ne trouve sa guérison,
Prouve que chez toi la folie
Fut le chemin de la raison.



UNE PROFESSION DE FOI

DU BON VIEUX TEMPS.

Pour représenter notre ville,
A vous, messieurs, je m'offre ici ;
En affaire on me dit habile,
J'ai fait mes preuves, les voici :
J'ai le cœur sec et la main grande,
La circonstance est mon guidon,
Et je suis, dès qu'elle commande,
Au premier rang pour le plongeon.

J'ai, dans ma nature, une chose
Qui fait que je n'ai jamais tort :
Quoi qu'on fasse, quoi qu'on propose,
Je suis du parti du plus fort.
Sans jamais avoir fait la guerre,
Partout victorieux je fus ;
Car sitôt qu'un homme est à terre,
Bravement je saute dessus.

Dans nos troubles, nul ne l'ignore,
J'ai gardé la neutralité ;
De sang, cette main pure encore,
N'eut pu frapper d'aucun côté.
A nos barricades naguère
Je n'eus garde d'intervenir,
Mais j'y fis aller ma portière
Pour aider à les démolir.

Conscrit, pour moi, je dois le dire,
De se battre, un autre prit soin :
Un fait d'armes me plaît à lire,
J'aime les combats, mais de loin.
J'ai la croix, juste récompense
D'avoir, pour vous, versé mon sang,
Car j'ai reçu deux coups de lance
Dans le dos de mon remplaçant.

Changer, chez nous, est ce qu'on aime,
Nul n'y veut de longues amours,
D'un vêtement toujours le même,
Ni d'un maître qui vit toujours.
Aussi, ce n'est donc pas merveille
Si les boutons de mes habits
Ont porté le coq et l'abeille,
Le bonnet grec, l'aigle et le lis.

Après quelques jours de bonace,
Le temps étant devenu gros,
Vint un gouvernement cocasse
Fait tout de pièces et morceaux.
Un aiglon veillait dans son aire,
Il sauta sur nos pigeonceaux,
Il mit le pigeonnier par terre,
Puis en compote les oiseaux.

Aux emplois, quand on fit la chasse,
Je ne fus pas des fortunés :
Je n'obtins pas la moindre place ;
C'est que mon chien manquait de nez.
Se fourvoyant dans la broussaille,
Partout il me laissait en plan :
On l'avait dressé pour la caille,
Et je ne chassais qu'au faisan.

Survint un autre ministère,
Et j'eus un bureau, Dieu merci !
Je l'avais pris pour ne rien faire,
On ne l'entendit pas ainsi.
Mais aujourd'hui je suis votre homme,
Je puis servir avec honneur,
Et, pendant cinq ans, faire un somme,
Pour me réveiller grand seigneur.

Autrefois la noblesse, en France,
Récompense de la valeur,
Ne s'obtenait que par la lance :
Maintenant, c'est par la vapeur.
Pour former le haut dignitaire,
Le tarif est là : nous avons
Une noblesse héréditaire
Du monopole des cotons.

A nos entraves douanières,
Je ne veux pas de lénitifs :
Resserrons, fermons les barrières,
Doublons les droits prohibitifs.
Fouillons les sacs et les sacoches,
Femme, enfant, soldat, carabin,
Visitons tout, et dans les poches
Jusqu'au coude enfonçons la main.

Quelle charte pourra vous plaire ?
Je n'en sais rien ; mais je voudrais
Que l'on gravât sur celle à faire :
Ici gît le peuple français.
Et clouez-le bien dans sa bière,
Afin qu'il ne soit pas tenté,
Mettant la tête à la portière,
De se dire ressuscité.

Vous le voyez, comme au jeune âge
Je suis sans malice et sans fard ;
Pas de gestes, pas d'étalage :
La simplicité, c'est mon art.
Que l'on me traite d'acrobate,
Mais qu'on pèse mes qualités :
Arlequin, et fier sous la batte,
J'ai sauté pour des majestés.

A vous représenter j'aspire :
Pour moi, messieurs, daignez voter ;
D'avance je m'engage à dire
Tout ce que vous voudrez dicter.
Vous prouvant ma reconnaissance,
Ici je donne à l'électeur,
En capital et dépendance,
Ma conscience et mon honneur.



LA FABRIQUE.

Le Chinois noyer son enfant!!!
Ah! vraiment la chose est étrange!
Chez nous, la règle le défend :
Point on ne le noie, on le mange.
A quelle sauce ? direz-vous.
C'est à la sauce économique :
Ses parents le vendent six sous
Pour les besoins de la fabrique.

Va, mon gamin, va, tout est prêt,
L'ogre t'attend à la cuisine.
Est-ce au hors-d'œuvre, à l'entremet,
Est-ce au rôti qu'il te destine ?
Non, mon fils, c'est à la vapeur ;
Et sous son haleine qui tonne,
Pour le dîner de monseigneur,
Au bain-marie on te mitonne.

A l'école tu n'iras plus.
Ah ! fripon, cela te fait rire !
Plus d'*a* ni *b*, plus d'*oremus*,
Plus de pédant, ni livre à lire.
La science n'est bonne à rien :
Mets donc ton esprit dans ta poche,
Puisque l'on apprend bien un chien
Sans esprit, à tourner la broche.

Mais il faut gagner ton argent :
Je te nomme aide à la machine.
Gare ! il en cuit au négligent,
Car la dame à mordre est encline.
Défends ta queue et veille au grain !
Prends, surtout, prends garde à ta veste,
Et n'allonge pas trop la main,
Si tu ne veux pas qu'elle y reste.

De la force de vingt chevaux,
Jour et nuit notre outil travaille.
Ici, comme un petit héros,
Tu combattras sous la mitraille.
Si l'un des éclats maladroits,
Quelque jour un membre t'emporte,
Garçon, tu n'auras pas la croix,
Mais nous te mettrons à la porte.

Chez les nègres, le commandeur
A dans son pouvoir sans contrôles,
De par la loi, chez son planteur,
Le gouvernement des épaules.
Mais briser, qu'il s'en garde bien !
Chez nous, moins sévère est l'usage,
Les pots cassés ne coûtent rien :
L'ouvrier ne vaut pas l'ouvrage.

Sous des ministres plus humains,
Quand l'industrie a ses Alcides,
Paris aurait pour ses gamins
Un autre hôtel des invalides.
Galopins à jambes de bois,
Demoiselles à la béquille,
Ils y seraient comme les rois
Du mardi gras de la Courtille.

Ne vas pas dormir, mon lapin,
Tu vois bien ce tonneau d'eau fraîche,
C'est là que l'on fait prendre un bain
Au Jésus trouvé dans sa crèche.
Tel est le réveille-matin
Du petit garçon qui paresse,
Et la verge est, chez nous, le pain
Quotidien de la jeunesse.

Voulant m'instruire, tout exprès,
L'an dernier, j'ai fait mes cent lieues
Pour aller voir, chez les Anglais,
Leur célèbre chat à sept queues.
D'abord je n'y voyais qu'un fouet,
Bientôt j'en compris l'avantage :
Sur sept dos l'instrument jouait,
Et ce jeu quadruplait l'ouvrage.

Je comptais sur la liberté
Dont jouit l'heureuse Angleterre :
Là, le maître a la faculté
De travailler à sa manière.
Ici, contre mon instrument
On crie, on geint, on se rebelle,
Et quand je tape sur l'enfant,
La mère croit que c'est sur elle.

Mais par la bouche je le prends,
Et sur ses six sous par journée,
Je puis retenir quelques francs,
Prix du temps perdu dans l'année.
C'est beaucoup pour un marmouset,
A l'atelier quand il demeure,
De toucher, pour le peu qu'il fait,
Jusqu'à deux centimes par heure.

Pour le malheur de notre temps,
On endoctrine la canaille :
On veut apprendre à lire aux gens,
Et l'on en fait des rien qui vaille.
Un tas de bavards en surplis,
Vont les poussant au fanatisme ;
Jusque chez moi j'en ai surpris
Qui leur faisaient le catéchisme.

Il en est même parmi nous,
Et je connais bien des confrères
Qui, pour hurler avec les loups,
Font aller leurs marmots aux frères.
Ils en font de petits docteurs
N'ayant que *Pater* à la bouche,
Et qui, bien loin d'être meilleurs,
Montrent les dents dès qu'on les touche.

Ce n'est pas assez de l'époux,
Voilà que la femme s'en mêle !
Et de chaque Margot, chez nous,
Prétend faire une pastourelle.
La prêchant pour un amoureux,
Pour deux criant comme une agasse,
Elle ira, faisant ses gros yeux,
Jusqu'à vouloir qu'elle s'en passe.

On sait, par la vapeur atteint,
Qu'un bouton devient feuille morte,
Et jamais la fraîcheur du teint
Ici n'a repassé la porte.
Aussi madame, en ses sermons,
Comparant aux fleurs nos fillettes,
D'un bouquet de roses pompons,
En a fait un de violettes.

Mais fleurs ou non, tous les matins,
Avant de se mettre à l'ouvrage,
Ordre de se laver les mains
Et se décrasser le visage.
Bientôt de la cave aux greniers,
La brosse allant de belle en belles,
Il nous faudra des écuyers
Pour étriller ces demoiselles.

Pis encore! On veut les dresser
A la pudeur, à la sagesse.
Va-t-on aussi les confesser
Et les faire aller à la messe?
Pour le coup, c'est nous mettre à bas;
Empêchons semblable scandale:
Quoi qu'on en dise, on ne fait pas
De beurre avec de la morale.

Qu'est-ce que l'ouvrier pour nous ?

Un rouage de la fabrique.

Tâchez donc aussi, maîtres fous,

De convertir la mécanique.

On dira : Qui l'a faite ainsi ?

Hélas ! c'est le siècle où nous sommes :

En voyant tout en raccourci,

Il a mécanisé les hommes (1).

(1) Cette chanson n'est pas d'hier. Il s'agit moins ici de ce qui se passe en ce moment dans les fabriques, que de ce qui s'y passait. Grâce à la sollicitude du gouvernement, les choses se sont améliorées et s'amélioreront encore. Nous ajouterons que de tels abus n'ont jamais, à notre connaissance, eu lieu dans ce département (la Somme), ni même les départements voisins, et l'on y pourrait citer bien des chefs de fabrique qui, dans les temps difficiles, s'y sont fait remarquer par leur charité envers les ouvriers et par les sacrifices qu'ils ont faits pour adoucir leur misère.



LES CRIN-CRINS

ou

LA FARCE A GRAND ORCHESTRE.

J'ai passé par une ville
 Bien honnête et bien civile;
 Mais là, sur tous les chemins,
 On n'entend que des crin-crins.

Zon ! zon ! maridondaine,
 Zon ! zon ! maridondon.

Il en est de toutes tailles,
 De gros comme des futailles,
 Que l'on joue à pleines mains
 Comme des cors à bouquins.

Zon ! zon ! maridondaine,
 Zon ! zon ! maridondon.

Tous, garnis de chevillettes
Et de boyaux de minettes :
Il faut que les chats, chez eux,
Soient aussi gros que des bœufs.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

On voit aussi des trompettes,
Des flûtes, des clarinettes,
Des serpents et des bassons
Braillant comme des ânon.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Des cornets drôles de formes,
De petits et des énormes,
Des courts, des larges, des longs,
Tournés en colimaçons (1).

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Puis des tordus, des bancroches
En manière d'anicroches,
En bois, en fer, en laiton,
Finissant en champignon.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Derrière, un gamin agite
Deux couvercles de marmite,
Ou bien, au bout d'un bâton,
Des grelots en carillon.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Vient celui qui tambourine :
Plan ! plan ! sur une machine
Qu'il porte pendue au cou,
Comme un âne son licou.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Le chef de toute la bande,
Celui-là qui les commande,
Est un gros matou, dit-on,
Qui naquit d'un violon.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Quand il lève la baguette,
Soudain chaque instrument pette
Des accords si ravissants
Que ça fait grincer les dents.

Zon ! zon ! maridondaine,
Zon ! zon ! maridondon.

Mais moi, j'aime la musique :

Si ça donne la colique,

Salutaire pour le corps,

Ça met la bile dehors.

Zon ! zon ! maridondaine,

Zon ! zon ! maridondon.

En avant donc l'harmonie !

Tapez sur la symphonie !

Rien de tel que le crin-crin

Pour mettre le monde en train.

Zon ! zon ! maridondaine,

Zon ! zon ! maridondon.

(1) Si l'on met ici cette boutade, c'est qu'elle a aussi son côté historique. C'est du jour où apparurent ces instruments inventés par le célèbre luthier Sax que la musique militaire a fait de si grands progrès en France où, l'on peut le dire, elle était restée à l'état de barbarie. On ne saurait, d'ailleurs, se figurer la stupéfaction de nos villes quand, pour la première fois, elles entendirent tonner, à la tête des régiments, les nouveaux instruments : sax-horns, saxophones, bombardon, ophicléides, etc. Gédéon entrant dans Madian n'y fit pas plus d'effet. C'est cet étonnement populaire qu'on a voulu rappeler ici par le récit naïf d'un villageois tombant tout-à-coup au milieu d'un orchestre renforcé de toute la série des basses et des cuivres.



LA GLOIRE ET LA SOUPE.

A bien des cœurs la gloire plaît ;

Moi, je n'ai jamais su m'y faire :

A ma santé, du temps qu'il fait,

J'ai senti qu'elle était contraire.

En y songeant je deviens fou,

Le laurier me monte à la tête,

Un cordon me serre le cou,

Et l'uniforme me rend bête.

Quoi ! vous n'aimez pas le schakot !

Me dit un jour mon capitaine.

— Non, mon bonnet me tient plus chaud.

— Mais le casque ? — Non, ça me gêne.

— L'épaulette ? — Elle me fait mal.

— La poudre ? — Je crains la fumée.

— Mais vous deviendrez général...

— La loterie est supprimée.

Soldat, j'étais en garnison,
Voilà qu'on se bat dans la rue ;
J'y cours, armant mon mousqueton,
Demander pour qui l'on se tue.
— Pour qui ? je n'en sais rien, ma foi,
Me répond le sergent qui gronde ;
Tire toujours, et le pourquoi
Tu le sauras dans l'autre monde.

Il en fut comme il le disait :
Hélas ! une balle l'attrape.
Voyant qu'à la tête on visait,
Je fais un tour et je m'échappe.
Au boulet je fus condamné ;
Toulon fut mon laboratoire :
C'était un chemin détourné,
Mais tout chemin mène à la gloire.

Libéré, je fus un héros
Tirant sur tout ; soldat modèle,
J'ai servi sous tous les drapeaux,
Mais à mon intérêt fidèle.
Si, de maître, on m'a vu changer,
C'est que j'ai cru gagner au change :
Celui qui nous donne à manger,
Vaut mieux que celui qui nous mange.

Honneur à la fidélité !
Notre curé l'a dit au prône ;
Mais ici la difficulté
Est de savoir quelle est la bonne.
Pour trouver la solution,
Mon estomac a sa doctrine :
Le véritable Amphitryon
Est l'Amphitryon où l'on dîne.



LA CAMARADERIE.

Compagnons, un bruit sinistre
Est parvenu jusqu'à moi :
On prétend que le ministre
Prépare un projet de loi.
« Plus de camaraderie,
S'écrient des malavisés ;
Guerre aux bourreaux du génie !
A bas les coalisés ! »

D'une industrie aussi pure
Devrait-on parler si mal ?
Par nous, la littérature
Est mise en fond social.
Apollon et compagnie,
Siégeant au sacré vallon,
Font, en tiers avec Thalie,
Une assez bonne maison.

De petits procès, sans doute,
Nous ont divisés parfois :
Vous savez ce qu'il en coûte
En greffiers, huissiers, exploits.
Chez nous, plus de bouderie !
Qu'on dise, avec vérité,
Que la camaraderie
Vaut bien la fraternité.

Monopolisant la scène,
Nous avons, depuis vingt ans,
Régné seuls, fermant l'arène
A tous les chevaux fringants.
Là, garanti des culbutes,
Trottant, notre âne tout frais
Arrivait, sans bruit ni chutes,
Jusqu'au Théâtre Français.

Vous savez faire une pièce
Des croûtes, des rogatons,
Qu'aux dessertes du Permesse
Ramassent nos marmitons.
Ainsi que la cuisinière
Qui sait conduire un fourneau,
Notre talent est de faire
Avec du vieux, du nouveau.

Puis, vient la grande fabrique
De nos drames les plus chauds :
L'un nous apporte la brique
Et l'autre les soliveaux.
On les taille, on les assemble,
Et quand le mortier est prêt,
On gâche le tout ensemble,
Et notre chef-d'œuvre est fait.

Lorsque manque la matière,
Vite ! au secrétariat
Où sont les ours (1) en fourrière,
Attendant leur *exeat*.
Au manuscrit on picore,
On prend le fruit et la fleur ;
De nos noms on les décore :
Le papier reste à l'auteur,

Ne croyez pas à rien faire
Que nous passons notre temps :
Que de soins, que de misère
Pour chasser les intrigants !
Si nous ne gardions la porte,
On verrait quelqu'étourneau,
La rampe prêtant main-forte,
Donner du bon et du beau.

Pour prévenir ce dommage,
Ayons l'œil du basilic :
Il suffit d'un bel ouvrage
Pour gâter notre public.
Il savoure nos boulettes
Au roux, au blanc comme au bleu ;
Mais s'il mettait ses lunettes,
Il en rabattrait un peu.

Quand, parfois, payant d'audace,
Perce un auteur effronté,
Pour le remettre à sa place,
Nous avons le comité.
La reine est ma prétendue,
Le valet est mon cousin,
Et du fils de l'ingénue
Mon beau-frère est le parrain.

Au besoin, le commissaire
Nous donne un bon coup de main :
La coupure qu'il opère,
D'un géant a fait un nain.
Et l'enfant qui, de Corneille,
Devait hériter plus tard,
Se sauve en baissant l'oreille
Comme jadis Abeilard.

Si Molière eut pris naissance
Sous le règne des amis,
En sifflant Plaute et Térence,
En quarantaine on l'eut mis.
Directeur, acteur, actrice,
Commissaire, auteurs et nous,
Et le public pour complice,
Dehors nous le poussions tous.

Contre ce régime on crie :
Ici les criards ont tort.
Qu'admet donc l'Académie ?
Est-ce le sage ou le fort ?
Dans l'arche de la science,
Puisqu'on entre à reculons,
A la gloire aussi j'avance
En lui tournant les talons.

Ainsi dans notre ménage
Maintenant l'égalité,
Nous avons, pour apanage,
Pris la médiocrité ;
Et, comme Tarquin à Rome,
Passant les fleurs au niveau,
Quand, chez nous, paraît un homme,
On le met sous le boisseau.

Contre le progrès, mes frères,
Serrons-nous et carrément :
On ne fait pas ses affaires
Quand on vise au monument.
L'architecte, pour la foule,
Fait sa maison de copeaux,
En disant : Qu'elle s'écroule,
Si ce n'est pas sur mon dos !

Qu'on critique notre style,
Qu'on entende chez Barba
Dire : Quel est l'imbécille,
Le Welche qui fait cela ?
N'en ayons pas plus de bile
Que ce jocko dont on rit.
Le public est le vrai Gille :
C'est lui qui nous applaudit.

Si belle est la renommée,
L'argent vaut mieux mille fois :
On peut céder la fumée,
Mais on conserve le bois.
Et si l'auteur s'intéresse
A ce que l'on nomme honneur,
Amis, rendons-lui sa pièce
Et gardons les droits d'auteur.

Repoussons le libre-échange
De l'acteur à l'écrivain.
Vivre sans presser l'orange,
Pour nous, c'est mourir de faim :
Car nous n'avons, grands poètes,
En nous réunissant tous,
Pu tirer de nos vingt têtes
Deux phrases qui soient de nous.

Sur la chose littéraire,
On se trompe bien souvent ;
L'esprit, c'est le savoir-faire :
Sans lui, la gloire est du vent.
A quoi donc sert un génie
Qui rêve ou qui ne dit mot ?
Pour moi, j'aime mieux la pie
Qui saute en criant : Margot.

Lorsque la moisson est prête,
Qu'a-t-on besoin de semer ?
Tant pis pour la sotte bête
Qui se laisse déplumer.
Et l'on nous dit plagiaires,
Nous qui valons mieux vingt fois
Que ces chapons volontaires,
Puisque nous chantons sans voix !

Doutez-vous que ma doctrine
Ne soit bonne à propager ?
L'esprit, comme la farine,
A besoin d'un boulanger.
On prétend qu'il court la rue,
Allons donc l'en débayer :
Partout, la chose perdue
Appartient au chiffonnier.

En dépit de la cabale,
Amis, prenons des deux mains ;
De la ruche théâtrale
Soyons les bénédictins.
En résurrectionniste
Exploitions morts et vivants,
Disséquons qui nous résiste,
Des mains, des pieds et des dents.

Sur l'autel de notre temple,
Qu'on élève le veau d'or !
Que l'univers le contemple
Et puis qu'il hésite encor !
Qu'est-ce donc que le mérite
Qui ne produit pas deux sous,
Sinon un seau d'eau bénite
Mis devant un porte-choux ?

Voici l'instant où la queue
A notre profit s'étend
De Paris à la banlieue,
Comme un long serpent d'argent.
Entrons : et si l'on s'enflamme
Aux gestes de nos claqueurs,
Qu'aucun de vous ne se pâme
Sous ce nuage de fleurs.

Mais que tout souci vous laisse
Quand vient ce moment si doux :
L'ouverture de la caisse !
Alors, amis, pâmez-vous.
Que du bruit de nos prouesses
Retentissent les échos !
Pour nous, le son des espèces
Est le plus doux des bravos.

Jamais, et je vous le jure,
Je n'ai fait que des quitus,
Et pourtant mon nom figure
Sur cent ouvrages reçus.
J'ai vingt mille francs de rente ;
En outre, mes parts d'auteur ;
Plus, dix drames en attente,
Tous payables au porteur.

Vous voyez, rond en affaires,
M'engraissant du bien d'autrui,
De sots j'ai fumé mes terres :
C'est le guano d'aujourd'hui.
La cuisine littéraire
En deux peut se partager :
Les uns sont là pour la faire,
Les autres pour la manger.

Sur notre chaise curule
Attendons donc l'ennemi,
Et si le Gaulois recule,
Notre règne est affermi.
A nous la scène et la plume :
Nous faisons défense à tous
Auteurs, vivant et posthume,
D'avoir plus d'esprit que nous.

(1) On appelle *ours* les pièces reposant dans les cartons, et qui attendent un tour de représentation, ou un jour de lecture qui n'arrive jamais.



LA RESTAURATION

DES MODES (1).

Voltigeur dont j'avais fait fi
Quand, reprenant ton vieux costume,
Sur le boulevard refleurir
Tu parus en tricorne à plume.
Aujourd'hui je me joins à toi,
Car excellente est ta méthode :
Tu n'étais que le fou du roi,
Te voilà le roi de la mode.

Le vieux redevenant le neuf,
Mon bon ami, tu vas me dire
Comment jadis, à l'Œil-de-Bœuf,
Un marquis devait se conduire.
Il faut nous apprendre ce jeu
Si compliqué de l'étiquette,
Du talon rouge au cordon bleu
Et du jabot à la manchette.

Ce n'étaient que propos galants
S'échappant de toutes les bouches,
Regards langoureux ou piquants
Sous le vermillon et les mouches.
Aussi, partout dans nos faubourgs
S'élevaient de saintes chapelles (2)
Que l'on dédiait aux amours,
Sous l'invocation des belles.

Déjà la cour donne le ton :
Nos dames, montant d'un étage,
Au miroir de la Maintenon
Sont à refaire leur visage.
L'abbé, musqué, lissé, ganté,
Est tout gentil sous sa calotte,
Et le rabat est bien porté
Avec la boucle et la culotte.

Prenant l'ordre de monseigneur,
Le maître des cérémonies
Des jupes règlera l'ampleur.
Mais, ici, point de railleries.
Depuis Troie et le grand Hector,
Jamais jupon ne m'a fait rire :
Hercule me rappelle encor
La chemise de Déjanire.

Parmi les anciens affiquets,
Voyons ce qui nous reste à prendre :
Le jabot veut l'habit français
Et la veste de couleur tendre.
Le bas de soie est très-coquet,
Mais il a son désavantage :
C'est qu'il exige le mollet
Dont nous avons perdu l'usage.

La poudre, de nos chevaliers
Rajeunirait la tête antique,
Elle rendrait à leurs lauriers
Leur parfum aristocratique.
Mais sur mieux, sire, ils ont compté :
Qu'elle soit blanche ou rouge ou bleue,
Dans votre ineffable bonté,
Ah ! rendez-leur aussi la queue !

La Titus, nous la réformons :
Les cheveux plats sentent le pleutre.
J'aime les ailes de pigeons
S'étendant sous celles d'un feutre.
Le toupet à l'oiseau royal
Enchanta la brune et la blonde,
Et le pouf, aux maris fatal,
A fait la conquête du monde.

Cet heureux temps va revenir,
La gaîté peut renaître en France :
Le pampre au myrthe va s'unir,
Comme aux beaux jours de la Régence.
Gardez-vous donc de nous tancer
Pour un petit trait de satire :
Quand on n'a pas droit de penser,
Il faut avoir celui de rire.

(1) On sait qu'en 1814, on vit reparaître aux Tuileries des officiers dans leur costume de 1789. Les Parisiens les nommèrent les voltigeurs de Louis XIV. En 1815, après le retour de Gand, on essaya, à l'exemple du vieux roi, de reprendre la poudre, puis, successivement, toutes les modes de l'ancien Versailles, et cet essai ne fut pas le dernier.

(2) Dites *petites maisons*.



LE TRAFIC.

Le trafiquant sans reproche
N'est pas un mythe aujourd'hui ;
Non, j'en connais dont la poche
Est nette du bien d'autrui.
Mais si rare en est la race
Que pour arriver au cent,
Il faut la levée en masse
De tout un département.

Si j'avais voix au chapitre,
Je dirais : Point je n'entends
Que l'on nous vende pour huître
La coquille et rien dedans.
Car allant de mal en pire,
Passant de la fraude au dol,
Un jour on entendrait dire :
Le commerce, c'est le vol.

On en dirait trop, sans doute,
Et pourtant je conviendrai,
Quoique cet aveu me coûte,
Que ce dicton a du vrai ;
Et les faits, mis en histoire,
Offriraient certains récits
Qui vaudraient, pour l'auditoire,
Les Mystères de Paris.

Ce n'est plus en écriture
Qu'on dévalise les gens,
On fait le faux en nature
Sans timbres co-partageants.
Au comptoir est l'innocence
Au regard si doux, si beau,
Une main sur la balance
Et l'autre sous le plateau.

Le thé ne vient plus d'Asie,
Depuis que la Suisse en a.
Sans le soleil d'Arabie,
L'épicier fait le moka.
Et, chez nous, la fièvre en reine
A son aise moissonna,
Du jour où la peau du chêne
Se vendit pour quinquina.

Sur Cérès et sur Pomone
On ose porter la main :
Sans raisin s'emplit la tonne,
Sans blé l'on pétrit le pain.
Et devenu l'officine
D'un produit déshonoré,
Redemandant sa farine,
Le vieux moulin a pleuré.

C'est la bourre qu'on admire
Dans nos tissus les plus beaux :
Le duvet de cachemire
Vient du ventre des chameaux.
Chez nos colons, chaque plaine
Se couvrant d'une toison,
Le coton, devenu laine,
A détrôné le mouton.

La belette est faite hermine ;
On sait blanchir jusqu'aux rats,
Et cette beauté divine
Brille sous des peaux de chats.
Le putois et la fouine,
Fiers de si nobles emplois,
Sous le nom de zibeline,
Ornent le manteau des rois.

On accueille ce faussaire,
Cet assassin patenté,
Dont la drogue délétère
Va narguant la Faculté.
Qui mérite plus de blâme
De ce charlatan voleur,
Ou du marchand de réclame
Qui s'en est fait le prôneur?

Partout ne voit-on pas faire
Presqu'une divinité
De cet autre victimaire,
De ce dentiste éhonté,
Dégarnissant la mâchoire
Du trop crédule client
Pour loger l'œuvre d'ivoire,
Enseigne de son talent?

La rage pharmaceutique
Gagnant jusqu'au cabaret,
C'est du procédé chimique
D'où vient son gain le plus net.
L'on purge, l'on émétise
La pratique et le passant,
Et l'on nomme marchandise
Le poison que l'on y vend.

Qu'est donc, chez nous, le négoce ?

Le secret de La Voisin.

C'est à qui creuse là fosse

De ce pauvre genre humain.

Cet empoisonneur prospère ;

Judas vit sous les lambris ;

Cartouche est millionnaire,

Et Mandrin est fait marquis.



JURONS. — MENTONS.

Imitez-moi ! pas de faiblesses,
A bas les vœux et les promesses !
Sur ces moisissures des temps,
Passez l'éponge, bonnes gens.
A vos drapeaux, à la patrie,
On vous a dit : Un serment lie ;
C'était bon chez les troubadours.
Jurez, pourtant, jurez toujours.

Au serment il ne faut pas croire.
En doutez-vous ? lisez l'histoire :
On jure au prince, on jure au saint
Tant qu'il est fort, tant qu'on le craint.
Le trône perdant l'équilibre,
L'un dit : Peuple, je te fais libre !
Sous-entendu : libre huit jours.
Et puis après comme toujours.

Machiavel fut un grand homme :
Au congrès il eut eu la pomme
S'il eut vécu de notre temps.
Ah ! comme il aimait les serments !
Quel bon usage il en sut faire !
Aussi, pourvu d'un ministère,
Il devint l'oracle des cours.
Frères, jurons ! jurons toujours.

Escobard, expert en morale,
Fit la restriction mentale :
Le *oui* tout haut, le *non* tout bas,
Nous tirant ainsi d'embarras.
Par cette invention sublime,
Au mensonge il rendit l'estime,
Allant au but par les détours.
Jurons aussi, jurons toujours.

Compté parmi les plus fidèles,
J'ai juré pour toutes les belles,
Pour tous les rois, pour tous les dieux,
En un mot, pour tous les heureux.
Et jurant plutôt deux fois qu'une,
Jamais parjure à la fortune,
Vendant mon âme au prix du cours,
Mes amis, j'ai juré toujours.

Lorsque la France était un bouge,
Je fis serment au bonnet rouge :
A l'oreille, il me tenait chaud ;
Puis, le maître était l'échafaud.
A cette raison péremptoire,
On comprend qu'il fallait bien croire :
La guillotine allait son cours
Et, par elle, on jurait toujours.

Après, je jurai pour l'Empire,
Pour trois Bourbons ; puis, pour tout dire,
Pour la bande des Quinze-Vingt,
Enfin pour autant qu'il en vint.
Mais ce qu'admira l'histoire,
Ce fut le serment provisoire
A vie, à l'an, aux mois, aux jours.
Fût-ce à l'heure, on jurait toujours.

Par le Styx juraient nos ancêtres,
Par le bon Dieu jurent nos maîtres
Sur l'Évangile ou l'Alcoran :
Combien de parjures par an !
Le premier qui jura, je pense,
A juré sur son innocence ;
Puis, il jura par ses amours,
Et serment d'ivrogne toujours.

Sous la défunte République,
Un des docteurs en politique,
Un matin dit : Plus de serment.
Certe, il l'avait dit sagement.
Mais, hélas ! ce ne fut qu'un songe :
Comment vivre un jour sans mensonge ?
Encens des rois, masque des cours,
Le serment revint pour toujours.

De serments grande apologiste,
L'Europe en épuisa la liste ;
Trente ans elle s'en régala :
L'on sait où l'a conduit cela.
Est-ce au serment que notre France
Doit sa gloire ou sa décadence,
Au beau temps comme aux mauvais jours,
Jurant partout, jurant toujours ?

Autres pays, autres usages.
L'Anglais, qui se connaît en gages
Et sait ce que vaut un serment,
Préfère un cautionnement.
Lever le pied tire d'affaire ;
Mais lever la main n'a que faire,
Quand un bon coffre à doubles tours
Répond pour nous, répond toujours.

Vive le serment en espèce !
A celui-là je m'intéresse,
Il est partout loyal et bon :
La corde au cou, plus de fripon.
Alors sa parole est sacrée :
C'est l'âge d'or, siècle d'Astrée,
Où toute monnaie avait cours.
Par la bourse jurons toujours.



L'ANTIQUAIRE.

Messieurs, une note écrite,
Mais dont je n'ai lu qu'un mot,
Vous annonce qu'en Égypte
On vient de trouver un pot.

Ce pot, du plus pur albâtre,
Est noté par les savants :
Pot au lait de Cléopâtre,
Et le lait était dedans.

Quel est ce lait? — C'est la tâche
Qu'un grand chimiste entreprend.
Est-il de chèvre ou de vache,
De chamelle ou de jument?

Est-ce du lait de chrétienne
Ou du lait égyptien?
Peut-être lait de la reine,
Dernier lait Lagidien?

Si quelqu'héritier d'Antoine
Un jour a vent de cela,
Il vendra son patrimoine
Pour posséder ce lait-là.

Au musée en faire hommage
Avec un titre en latin,
Aurait le grand avantage
De rendre le fait certain.

On dira : Toute relique
Doit présenter ses garants.
— J'ai les miens, et je me pique
Que vous en serez contents.

Cléopâtre, épouse et reine,
Eut un enfant, comme on sait.
Jeune et belle, on peut, sans peine,
Croire aussi qu'elle eut du lait.

Elle en avait trop, je pense,
Puisqu'en un pot on l'a mis :
C'est ce que l'on voit en France,
Comme chez Sémiramis.

Or, l'analyse le prouve,
Rien ne se perd ici-bas :
Il faut donc qu'on y retrouve
Tout ce qui ne se perd pas.

« Mais du lait, va-t-on me dire,
Qui se garde deux mille ans !
Mon ami, vous voulez rire,
Faites ce conte aux enfants. »

Enfants ! c'est ce que nous sommes,
Gens aux hochets condamnés.
Dites quel âge ont les hommes,
Ces morveux à peine nés ?

Mon lait vieux !! mais la rivière
Est plus vieille mille fois :
Cette fontaine d'eau claire
Baigna les pieds de cent rois.

Quand vint le jour du déluge,
Elle s'unit aux torrents,
Aidant le souverain Juge
A submerger les méchants.

Son onde est même nouvelle
Comparée à ce gravier
Qu'arrache au rocher rebelle
La pelle du terrassier.

Sable cent fois centenaire,
Échappé de l'appareil
Dans lequel Dieu fit la terre
Et composa le soleil.

« De votre onde on n'a que faire,
Répond ce Thomas nouveau.
Vous imitez la laitière:
Pour du lait, donnant de l'eau.

Il ne s'agit pas du monde,
Mais bien de ses habitants;
En paix laissez couler l'onde
Et parlez-nous des vivants. »

Eh bien ! empreints sur la pierre,
Que voyez-vous ? — « Des poissons. »
Leur âge ? — « Mille ans. » — Misère !
Mettez cent mille et comptons.

Voyez cette huître, elle est née
En même temps que les flots.
Du poisson elle est l'aînée :
Elle assistait au chaos.

Enfin, cette terre même,
Cet embryon né d'hier,
Planète millionième,
N'est encor qu'un point dans l'air.

Or, tenant mon lait pour chose
Plus précieuse que l'or,
Si son âge est mis en cause,
Je dis qu'il est jeune encor,

Et signe, sans rien rabattre,
Avec Antoine et ses gens :
Lait nouveau de Cléopâtre,
Quoiqu'âgé de deux mille ans.

Puis classant, en antiquaire,
Tout à sa date et son lieu,
J'ajoute : mer, ciel et terre,
Tout est neuf, excepté Dieu.



GRÉGOIRE.

—

Honneur au pontificat !
Bacchus a son concordat.

Depuis son heure dernière,
Grégoire, comme un païen,
Sans cierge, sans luminaire,
Dormait dans la cave au vin.
Il ne rêvait qu'onde noire,
Lorsque saint Pierre, un matin,
Le vit dans ce purgatoire
Tout confit dans son chagrin.

Eh quoi ! dit-il au saint père,
Noé trône dans le ciel,
Et Silène a sur la terre
Ses dévots et son autel ;
Et celui qui, de la vigne,
Comme Jésus à Cana,
Fit un usage si digne,
En réprouvé reste là !

A qui donc voudra-t-on croire,
Quand j'entends le philistin
Prêchant : Ce n'est point pour boire
Que Dieu nous donna le vin !
Sans respect pour la burette,
Bientôt diront ces maudits :
Ce n'est que de la piquette
Que l'on boit en paradis.

Au nom du droit canonique,
Qui médiera du raisin,
Je le déclare hérétique
Et disciple de Calvin.
Ennemis de la lumière,
Tous ces enfants du démon
Étaient des buveurs de bière
Et des mangeurs de houblon.

Jamais nos bienheureux frères
D'Aï, de Beaune ou Citeaux,
De ces boissons délétères
Ont-ils rempli leurs tonneaux ?
Pour la Pâque, si le Maître
N'avait eu que leurs brassins,
A ce prix il n'eut, peut-être,
Voulu sauver les humains.

Dans l'état que je professe,
On sent que je ne puis pas,
Des dieux bouffons de la Grèce,
Dire que je fais grand cas.
Mais aux mêmes pénitences
Point ne les condamnerons,
Car il est des indulgences
Pour le dieu des vigneron.

Que l'on mette dans la geôle
Pluton, Neptune, Jupin,
Ganymède, Hercule, Éole,
Phœbus, Cupidon, Vulcain !
Qu'on y mette aussi Mercure,
Saturne, même Plutus
Et Mars, sous triple serrure ;
Mais qu'on nous laisse Bacchus.

Comme il faut l'état de grâce
Pour être au calendrier,
Reste à lui trouver sa place
Sans qu'on en puisse crier.
Saint Bacchus ! l'on va me dire,
Cela sent le cabaret :
Ne faut pas prêter à rire
Quand c'est un élu qu'on fait.

Si Grégoire je le nomme,
L'homonyme se plaindra.
D'ailleurs, un saint double à Rome
Jamais ne réussira.
Changeons donc le protocole
Et, pour tout concilier,
Mettons-lui pour auréole
Un cordon de chevalier.

L'ordonnance dut paraître
Tout en latin et de bon ;
Bacchus fut créé grand maître
Et Grégoire grand cordon.
Chevalier de saint Grégoire,
Tel est cet ordre divin :
On y fait vœu de tout boire,
Excepté le mauvais vin.

Honneur au pontificat !
Bacchus a son concordat.



LES TRIBULATIONS

D'UN CANDIDAT.

Quand le peuple fit entendre
Sa grosse voix de vaurien,
Je vivais, comme Cassandre,
Tout joyeux de n'être rien.
Êtes-vous l'un de la veille?
Me crie un républicain.
Moi je fais la sourde oreille,
Car j'étais du lendemain.

Nous finissions l'an de grâce
Dix-huit cent quarante-huit,
La France paraissait lasse
Du trône, on disait : *fuit*.
La canaille dans la rue
Courait en procession,
Et, pour s'éclaircir la vue,
Demandait des lampions.

Quant au bourgeois, toujours brave
Si le danger n'est pas grand,
Il se cachait dans sa cave
Pour voir d'où venait le vent.
Et moi que l'expérience
A rendu soldat prudent,
J'étais, dans la circonstance,
Bien tenté d'en faire autant.

Mais mon voisin, très-tenace,
Qui ne l'entend pas ainsi,
De tels arguments m'enlace
Que pour obtenir merci,
Je dis ce qu'il me fait dire
Tandis qu'il lève la main.
Si bien que, crainte de pire,
Me voilà républicain.

C'est un état comme un autre :
Caton le sage l'était.
On dit que saint Paul, apôtre,
Quelque peu s'en ressentait.
Pour plaire à la compagnie
J'accepte, à condition
Que mourir pour la patrie
N'est pas d'obligation.

C'était une sinécure,
Je le croyais ; mais voici
Qu'une bien autre aventure
M'apporte un nouveau souci :
Il nous faut, me dit mon homme,
Un citoyen méritant ;
C'est vous que le canton nomme
Candidat représentant.

Là-dessus, je me récrie
En disant : où sont mes droits ?
On ne m'a vu, de ma vie,
Aller à la chasse aux voix.
Nous en faisons notre affaire,
Répond mon officieux ;
On vous veut, qu'y puis-je faire ?
D'ailleurs, nous n'avons pas mieux.

Que dire ? — Baisser la tête.
Me voici donc candidat
Et sur le banc de l'enquête
Pour subir l'interrogat.
Puis, sans pâtre ni rature,
Comme un docteur de la loi,
Il faut, en belle écriture,
Faire mon acte de foi.

Jusqu'ici, pas d'anicroche,
Quand soudain un concurrent
Sort tout armé de ma poche,
Après mon lièvre courant.
Pour bien jouer de la jambe
Je le valais, c'est certain ;
Mais si j'étais plus ingambe,
Il était le plus malin.

On dit qu'à tout jeu l'on triche ;
C'est possible. A celui-là,
Je sais qu'il n'est pas de niche
Qu'on n'ait faite ou qu'on fera.
Oui ! l'on traitera de fables,
De chanson de carnaval
Le récit des tours pendables
Que m'a joués ce rival.

D'abord, voilà qu'il embauche
Un cicéron voyageur,
Pour aller à droite, à gauche,
Pérorer en mon honneur.
Il fait de moi, pauvre hère,
Un Babeuf *in partibus*,
Vantant le partage agraire
Et le couteau de Brutus.

Enfant soumis de l'église,
Avec elle j'étais bien
Et sa voix m'était promise :
Il me transforme en païen.
Et moi qui ne peut pas vivre
Où je sens un écrivain,
On me fait écrire un livre
Et, qui pis est, en latin.

Qu'on me renvoie à la lune,
Qu'on me nomme un propre à rien,
Que les chefs à leur tribune
M'anathématisent : bien !
Mais que mon pasteur au prône
Me traite de huguenot
Et d'enfant de Babylone,
Cela me paraît de trop.

En regardant ma figure,
Je me disais tristement :
Ah ! que la candidature
Change un homme laidement !
Je me croyais un bon diable
Et, du jour au lendemain,
Je me trouve un misérable
En horreur au genre humain.

Honni, sifflé, noir de crimes,
Chez moi je vais me cacher ;
Là, des lettres anonymes
Viennent encor me chercher.
De l'injure à la menace
Et l'épigramme au gros sel,
Je reçois le coup de grâce
Sur l'air de *Cadet Roussel*.

Mais à la barre on m'appelle.
Je dis que je n'irai pas.
La canaille m'interpelle
En me criant : Tu viendras.
A bas le légitimiste !
Hurle à ma porte un gamin,
Et, plus loin, un royaliste
Crie : A bas le jacobin !

Messieurs, veuillez vous entendre,
Leur dis-je modestement.
Mais on parle de me pendre
En façon de dénouement.
Je réclame, comme on pense.
Lors revirement nouveau :
Hourra ! pour mon éloquence,
Place au second Mirabeau !

Mon rival ici renarde,
Cavalier désarçonné.
La vieille et la jeune garde
Tour à tour avaient donné,
Et, sur le champ de bataille,
Morts et mourants entassés,
Il ne restait que la paille
Pour en couvrir les blessés.

Mon parti chantait victoire !
Le public faisait écho.
Moi, moins certain de ma gloire,
Je ne chantais qu'*in petto*,
Lorsque je vois de l'hospice (1)
Déboucher, tout clopinant,
Sous la conduite du suisse,
Un étrange régiment.

En serre-file, les nonnes,
Vieillards, infirmes, crétins
Se présentent par colonnes,
Chacun un billet en mains.
Dans sa superbe ordonnance,
Vers le palais communal,
Ainsi défile en silence
Le cortège électoral.

Entrés dans le sanctuaire,
Conduits à l'urne un à un,
Le scrutateur ordinaire
Prend le billet à chacun.
Est-il électeur ou chose ?
Pour quel nom a-t-il voté ?
Il n'en sait rien, et pour cause :
Le billet est cacheté.

Cependant le scrutin marche,
Chaque électeur prend son rang ;
Mes amis entourent l'arche,
Y dirigeant le torrent.
On s'agite, on presse, on pousse,
On se saisit corps à corps,
Et l'on court à la rescousse
Comme sur un cerf dix cors.

De nouveau je vois la chance
Se tourner en ma faveur :
C'est mon quartier qui s'avance
Ainsi qu'un seul électeur.
Mon adversaire enfin tremble,
Sa bande est en désarroi :
Cent voix vont tomber ensemble
Dans l'urne ouverte pour moi.

Mais infernale malice !
Maintenant doutera-t-on
Que l'ennemi, pour complice,
Ici n'ait pas le démon ?
Embrassant l'urne qui craque,
Un soi-disant de mon bord
S'écrie : Hélas ! d'une attaque
Notre candidat est mort !

On peut juger de l'alarme
Qu'éprouvèrent mes amis :
Chacun me donne une larme
Et retourne à son logis.
Grâce à l'heureux stratagème,
Par un choix bien mérité,
Blanc comme au jour du baptême,
Mon rival est député.

Au bon Dieu j'en rendis grâce,
J'avais assez de ce jeu,
Et je retrouvai ma place
Chaude encor au coin du feu.
A mon concurrent victoire !
Mais ses beaux jours sont passés,
Après sa lune de gloire,
Mon homme en avait assez.

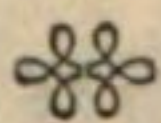
Cependant, ma conscience
De maints remords me rongeaît,
Car, d'après la concurrence,
J'étais un affreux sujet.
Mais enfin, morte la louve,
Un jour, en me réveillant,
Je me frotte et me retrouve
Bonhomme comme devant.

(1) On se rappelle qu'en 1848, les hospices des vieillards, les maisons de refuges, les hôpitaux même, reçurent l'ordre de faire voter leurs pensionnaires, ce qui fut exécuté dans toute la République.

Tous les faits rapportés ici sont historiques : les journaux du temps et les réclamations adressées aux chambres en font foi. Seulement, on a réuni ce qui s'est passé dans divers départements.

Si l'on voulait citer tous les tours que les électeurs des différents partis et les candidats eux-mêmes se jouèrent à cette époque de surexcitation politique, on en ferait un gros volume, et l'on y trouverait le sujet de dix chansons. En voici un qui vaut les autres : un candidat, la veille de l'élection, envoya circulairement, par la poste, à tous les électeurs qui n'étaient pas pour lui, une profession de foi et un bulletin de vote. Or, le bulletin ne portait pas son nom, mais bien celui de son concurrent, et c'était aussi la profession de foi de celui-ci qu'il expédiait aux électeurs en ayant soin de ne rien affranchir.

Furieux d'avoir à payer un port de lettre, l'électeur se gardait bien de voter pour le malencontreux solliciteur, et si son adroit adversaire n'obtenait pas un suffrage de plus, il savait qu'ainsi l'ennemi en aurait un de moins.



LE MOINEAU FRANC.

Le jour où, traversant la plaine,
Le premier wagon y mugit,
Saisis d'une terreur soudaine,
Chiens, chevaux, taureaux, tout s'enfuit.
Devant la machine qui tonne,
Un seul osa garder son rang,
Et ce brave que rien n'étonne
Quel était-il ? — Un moineau franc.

On vante César, Alexandre
Et d'autres conquérants fameux,
Mais que de points pourrait leur rendre
Mon oiseau, même à d'autres jeux.
Jamais guerrier sous sa bannière
Marcha-t-il plus fier au combat ?
Aux Titans il eut fait la guerre,
Comme David à Goliath.

C'est quand il connut sa vaillance
Que le Franc lui donna son nom ;
Et, par cet acte d'allégeance,
Il eut au camp rang de baron.
Lorsque les enfants de la Gaule
Mettaient le coq sur leur drapeau,
Le Franc, le prenant pour symbole,
Portait la merlette au chapeau.

Il eut raison : le coq est brave
Et c'est un galant chevalier,
Mais il n'en est pas moins esclave,
Et son trône est un poulailler.
Le moineau, choisissant sa place,
N'obéit qu'à sa volonté :
Pour son palais, il a l'espace,
Pour attribut, la liberté.

Essayez, quand il vous regarde,
De lui faire baisser les yeux ;
Avec sa prunelle égrillarde,
Il affronterait jusqu'aux dieux.
La couleuvre, dit-on, fascine
L'animal qu'elle veut saisir ;
Mais d'un éclair de sa rétine,
C'est le moineau qui la fait fuir.

Bravant le feu, la terre, l'onde
Et se riant de l'oiseleur,
Est-il un petit coin du monde
Qui n'ait son moineau voyageur?
Et si quelque jour, vers la lune,
Nos vaisseaux traçaient leurs sillons,
Le moineau, sautant de la hune,
Y tomberait sur nos talons.

A-t-il à venger un outrage,
Sa vie, il ne la compte plus,
Grandissant comme son courage,
C'est Léonidas ou Brutus.
Lors, le plus fier nous semble infime
Et l'on demande où sont les forts,
En voyant un cœur magnanime
Battre dans un si petit corps.

A l'amitié comme à la haine,
Cœur fidèle jusqu'à la mort :
Un bienfait pour jamais l'enchaîne,
Mais il n'oubliera pas un tort.
Menacez l'ami qu'il préfère :
Prêt à vous rendre coups pour coups,
Il va, frémissant de colère,
Furieux, s'élancer sur vous.

Parmi les heureux de la terre,
Le moineau franc peut être mis ;
Mais si j'avais un choix à faire,
Je serais moineau de Paris.
Qu'il aille au Louvre, aux Tuileries,
Il y trouve un bourgeois debout
L'attendant, les deux mains remplies
De ce qui peut flatter son goût.

De son esprit et de sa grâce
Enchanté, plus d'un grand du jour
Lui fit proposer une place
Avec les honneurs de la cour.
Mais à ce brillant esclavage
Il préféra la clef des champs,
Disant : Nenni ! je crains la cage,
Monseigneur, gardez vos présents :

Notre moineau, dans ses manières,
A quelque chose du gamin :
Par instant on les croirait frères,
Mouture du même moulin.
Mais bientôt chacun peut connaître
Ce qui rompt cet accord du cœur :
L'un veut toujours être le maître,
L'autre jamais le serviteur.

Quoique fidèle à son espèce,
Plus haut il peut porter ses vœux :
L'un d'eux, d'une jeune princesse
Un beau jour devint amoureux.
Aussi jaloux qu'il était tendre,
Son courroux d'un geste allumé,
Vous n'aviez plus qu'à vous défendre
De cet Orosmane emplumé.

Mais honteux de sa tyrannie,
Par combien de soins et d'efforts
Il savait, par sa douce amie,
Se faire pardonner ses torts !
Pour lui dire qu'elle était belle,
A sa manière il s'exprimait,
La suppliant d'être fidèle
Et de l'aimer comme il l'aimait.

Si ces qualités sont bien grandes,
Ses défauts ne le sont pas moins :
Sur quelques coutumes normandes,
Il pourrait nous rendre des points.
Sans trembler devant le scandale,
Quand il rencontre un nid tout prêt,
C'est là, sans façon, qu'il s'installe
En disant : Pour moi Dieu l'a fait.

Le difficile est de s'entendre
Lorsque le volé veut plaider,
Car, en Bedouin, s'il aime à prendre,
Il n'aime pas moins à garder.
C'est alors qu'on voit l'hirondelle
Vaincue et frappant son vainqueur,
Transformant son bec en truelle,
Murer dans son nid le voleur.

Croiriez-vous qu'il aura l'audace,
Sous la griffe de l'ours Martin
Qui, vainement, grogne et menace,
D'aller lui dérober son pain?
A l'aigle il chercherait querelle :
Il irait, au tyran de l'air,
Tirer une plume de l'aile
Sur les genoux de Jupiter.

Si tous les moineaux de la France,
Se réunissant un matin,
Avaient à venger quelque offense
Ou tenter quelque coup de main,
Contre cette troupe pillarde
Il faudrait tous les bataillons
Et de la ligne et de la garde,
Avec boulets, poudre et canons.

Des bénéfices d'aventure
S'il profite, cas échéant,
Gardons-nous pourtant de conclure
Qu'il vit toujours en fainéant.
Dieu donna sa tâche à chaque être,
Et quand arrive le printemps,
Suppléant du garde-champêtre,
Il fait la police des champs.

On a dit : Moissonneur précocé,
Qu'il allait déterrer les grains,
Ou, mangeant le pois dans sa cosse,
Mettre à sac greniers et jardins.
Erreur ! Quand l'insecte fourmille,
Se nourrirait-il d'un fruit sec ?
Non : mouche, ver, larve, chenille,
Tels sont les mets bons pour son bec.

S'établissant sous la feuillée
Où s'arrondissent les bourgeons,
La coudrette est, par lui, fouillée :
Il en chasse les hannetons.
Si quelque souriceau bohème
S'aventure dans le guéret,
Comme le champêtre lui-même
Il lui met la patte au collet.

Pour son coucher, on le voit faire
Ce que bien des gens ne font pas :
Il cherche un orme solitaire
Placé ni trop haut ni trop bas.
C'est la fourche, ne vous déplaie,
Qu'il prend avec ses sûretés,
Afin d'y reposer à l'aise,
Bien soutenu des deux côtés.

A-t-il ainsi marqué sa place,
Il y retourne chaque soir :
C'est un trône où Dieu, par sa grâce,
Lui donna le droit de s'asseoir.
Alors, comme un roi séculaire,
Fort de sa légitimité,
Il voit, dans l'astre qui l'éclaire,
Un fleuron de sa royauté.

Si le ciel me remet au monde
Et m'y laisse choisir mon lot,
Sans tâtonner comme Joconde,
Je veux qu'il me fasse pierrot.
Lorsque j'en aurai le diplôme,
D'état je ne changerais pas
Avec l'héritier d'un royaume,
Fût-ce celui de Carabas.

Le moineau, dormant d'un bon somme,
Vit sans l'ennui des souvenirs ;
Il n'a pas les soucis de l'homme,
Bien qu'il en ait tous les plaisirs.
N'ayant ni goutte, ni gravelle,
Ni mal aux dents, ni mal au cœur,
Il meurt de sa mort naturelle
Sans l'assistance du docteur.

Vantez, comtes, marquis et princes,
Et vos succès et vos travaux ;
Que ces exploits paraîtront minces
Auprès de ceux de mon héros !
Je me dis quand je vous vois faire
Ce qu'il fait mieux que vous cent fois :
Vous êtes les rois de la terre,
Mais il est plus roi que les rois.



L'AMOUR TOUT FAIT.

Si l'oisif peut faire
L'amour, qui ne sait
Que l'homme d'affaire
L'achète tout fait ?
Or, de nos gabelles
Pour doubler l'actif,
Je voudrais des belles
Qu'on fit un tarif.

Où serait la cause
De tant de conflits
Si, sur chaque chose,
On mettait le prix ?
Brouille, procès, guerre
Cessant pour toujours,
Règne sur la terre
La paix des amours.

Vierges débitantes
D'amour en détail,
Vous prenez patentes
Pour aimer à bail.
Hors les honoraires,
Prix de la beauté,
L'on met aux enchères
La fidélité.

Fixe à l'échéance
Qu'on paie, et recta,
Sans frais de quittance,
Net, au prorata.
Ici, point d'escomptes,
De droits de courtier,
Ni chiffres, ni comptes
Sentant l'usurier.

Aux jours de rentrée,
Prompte au rendez-vous,
La femme adorée
Montre un œil plus doux.
Grisette ou princesse,
Le tintin de l'or
Va, de sa tendresse,
Doubler le trésor.

L'amoureux d'Estelle,
Tout à son ardeur,
Dit : Je ne veux qu'elle,
Chaumière et son cœur.
Mais jamais Lucrèce
De l'air n'a vécu :
Partout la richesse
Nourrit la vertu.

La belle que tente
Le sort de Marco,
Va planter sa tente
A San-Francisco.
Là, dans la sébile,
Pour ses yeux si beaux,
Tombent, face ou pile,
Pepite et lingots.

Repousse, ma chère,
Cette averse d'or :
Point ne peut te plaire
Facile trésor.
Quand chose n'est bonne
Que fruit défendu,
Si chacun te donne,
A qui prendras-tu ?

CASSANDRE A NAPLES.

1855.

—

Comme la Troyenne autrefois,
Je parle à qui ne veut m'entendre ;
Ici, déjà peuples et rois
Aux cheveux sont prêts à se prendre.
Rejetée en dehors des temps,
Mise au pilori de l'Europe,
Et, plus vieille d'excès que d'ans,
Où vas-tu, pauvre Parthenope ?

Allant, sans recours et sans droits,
De décadence en décadence,
Au lieu de charte ayant des rois
Et des rois tombés en enfance,
Napolitains et Calabrois,
Dites-moi, vivez-vous encore ?
J'ai beau regarder, je ne vois
Qu'un cadavre qu'un loup dévore.

Prince ignorant, peuple hébété
Qui dort et boit, qui flatte et mange,
Ce loup, c'est votre lâcheté,
Ce roi, c'est votre mauvais ange.
Le plus dangereux des tyrans,
Ce n'est jamais celui qui pense :
Ce fut sous ses rois fainéants
Que Dieu déshérit la France.

Le trône est un lit de repos,
Disait le galant Louis quinze :
Il chassait, courait les châteaux,
Jouait le tré-sept et le quinze.
Qu'arriva-t-il? Un échafaud
Se dressait pour frapper sa race :
Sire, au midi le ciel est chaud,
Mazaniel est sur la place.



LES VELLÉITÉS GUERRIÈRES.

MODÈNE 1853.

Et vous aussi, petits régnants,
Autocrates en miniature,
Allez-vous, en montrant les dents,
Nous donner de la tablature?

Allons, amis, égorgez-vous !
Et, pour César, faites la guerre (1) :
Frappez ! rendez-vous coups pour coups !
C'est de l'histoire qu'il faut faire.

Oui ! c'est avec le sang des sots,
De l'encens humant la fumée,
Qu'on écrit celle des héros
Favoris de la renommée.

Il en est de bons, dira-t-on :
Toute loterie a ses primes.
Oui ! mais pour un napoléon,
Comptez ce qu'il faut de centimes.

Érostrate est au second rang,
Car il n'a mis qu'Éphèse en cendre.
Il faut plus de pleurs et de sang
Pour la façon d'un Alexandre.

Un grand homme n'est qu'un fléau,
Préférons-lui donc l'homme utile :
S'il n'a pas sa place au tableau,
Dans nos cœurs il en aura mille.

Du temple, arrière le vainqueur !
De ses lauriers je me défie.
Je tiens pour oiseau de malheur
Qui, de héros, se qualifie.

Ou bien qu'ici la cendre au front,
Demandant pardon de sa gloire,
Avec un repentir profond
Il vienne expier sa victoire.

Le roi d'Yvetot, juste et bon,
N'a jamais eu d'autre tactique.
Mettez son bonnet de coton,
En adoptant sa politique.

Pacifique, il fut vigilant :
Il faisait la guerre au mensonge ;
Sous son règne on était content,
Mais il a passé comme un songe.

Savez-vous quand il reviendra ?

C'est lorsqu'imitant les apôtres,

Chaque peuple un jour se dira :

Supportons-nous les uns les autres.

(1) C'est au peu d'accord des petits États entr'eux, à leurs rivalités, à leurs guerres incessantes où ils faisaient trop souvent intervenir l'étranger, que depuis tant de siècles l'Italie doit ses malheurs. Quand nous parlons ici des petits régnaux, qu'on ne pense pas que nous nous adressions aux souverains qui viennent d'être renversés. Ils ne sont que les victimes des fautes de leurs prédécesseurs. Il y aurait injustice à trouver mauvais qu'ils aient tenté de se défendre. Tels l'ont fait avec dignité, courage et talent, et sont restés purs de sang. Nous citerons, entr'autres, la duchesse de Parme.



LE CUMULARD.

Messieurs, je fais mes affaires

Et les fais avec succès ;

Mieux qu'avocats et notaires

Je sais arriver aux faits.

Vous me verrez à la Bourse,

Une heure après au palais,

Puis au bois : c'est à la course

Que je gagne mes procès.

Je calcule, je spécule,

Ne donnant rien au hasard ;

Et, sur ma chaise curule,

Me riant du ridicule,

Je cumule,

Je suis cumulard.

Ex-huissier, pour mes pratiques
Consentant à déroger,
De mes fonctions publiques
J'eus soin de me décharger.
Mais en quittant la carrière
Des honneurs, pour le profit,
Toujours huissier honoraire,
J'ai droit d'en porter l'habit.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Ayant l'esprit militaire,
Chacun sait, dans mon quartier,
Qu'au feu l'on me vit naguère :
Je suis un ancien pompier.
Sergent, je chauffais mes drôles
Pour les mettre à mon niveau,
Leur jetant plus de paroles
Qu'ils ne pouvaient jeter d'eau.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Au clergé qui m'intéresse
J'ai voulu m'affilier :
Je n'ai jamais dit la messe,
Car à chacun son métier.
Mais je sais en fort bon style,
Aussi bien que feu Mignot,
A propos de l'évangile,
Vous débiter un bon mot.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Premier adjoint, bientôt maire
Et caissier municipal,
J'aurai le titre, j'espère,
De conseiller général.
Or, quand on vote une somme
Au bénéfice d'autrui,
On peut bien, quoiqu'honnête homme,
La partager avec lui.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Coulissier, point je ne manque
D'être à l'affût du dit-on ;
Je fais quelque peu la banque
Et je suis courtier-marron.
Je fabrique la nouvelle
Et, par mes calculs profonds,
Mieux que nos haussiers j'excelle
A faire monter les fonds.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Sans préjugé politique,
Rouge ou blanc, ou tricolor,
Le fer m'est peu sympathique,
Ma boussole tourne à l'or.
Mon dieu, mon roi, ma maîtresse,
Mon honneur, sont les écus,
Donnant toute ma tendresse
A quiconque en a le plus.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

A quoi nous sert la balance,
Sinon à faire le poids ?
Pour égaliser la chance,
Met-on l'honneur et les droits ?
Soudain le plateau s'élève :
Droit, honneur, qu'est-ce ? du vent ;
Mais l'équilibre s'achève
Avec un lingot d'argent.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Sur ces hautes connaissances
Et leurs résultats si beaux,
Un directeur des finances
M'appela dans ses bureaux.
J'y sus doubler la recette
Par un procédé certain,
Mais toujours l'épargne faite
Me retombait dans la main.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Par un heureux mariage
J'assurai mes capitaux :
Ma femme entend le ménage
Et ses yeux sont assez beaux.
Il est vrai qu'un bruit circule,
Et si j'en croyais les gens,
Elle aussi, dit-on, cumule ;
Mais j'y gagne des clients.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

J'ai parfois, sur l'héritage,
Opéré des coups heureux :
Prenant l'immeuble pour gage,
Je payais fils et neveux.
La rente était bien servie,
Je suis un homme loyal,
Et, faisant un bail à vie,
Je gardais le capital.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Mais où je suis passé maître,
C'est dans l'art des vieux écrits :
J'ai le talent de remettre
A neuf les billets pourris.
Dès qu'une créance est sûre,
Fût-elle sur un chiffon,
J'en rends la phrase aussi pure
Que celles de Massillon.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Je n'ai pas moins de science
Pour traiter l'effet véreux :
J'ai tiré de la potence
Plus d'un fripon malheureux ;
Et, par une cabriole
Qu'envieraient nos avocats,
J'ai fait triompher mon drôle
Et les droits qu'il n'avait pas.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Du créancier militaire
Je suis l'agent, le conseil :
Là, pour la démarche à faire,
Paris n'a pas mon pareil.
Pour mon client, rien de louche,
Les soldats sont mes enfants :
Sur cent écus que je touche,
Chacun reçoit trente francs.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Si, devenant dignitaire,
Un jour je vis en bourgeois,
Je veux fonder une chaire
De l'art d'exploiter les lois.
Et les clercs de mon collège,
Experts en ce droit nouveau,
Pourront, si Dieu les protège,
Nous manger jusqu'à la peau.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

On dira que je veux faire
Une école de larrons.
Erreur ! je leur fais la guerre :
C'est canon contre canons.
Mon système a l'avantage
Que tout en faisant du bien,
Par un calcul assez sage,
On n'y met jamais du sien.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Peindre la justice en buste
Sauve de bien des tracas ;
J'ai, pour enseigner le juste,
Fait voir ce qui ne l'est pas.
L'on s'instruit par les contraires :
Qui dit *oui*, comprend le *non*,
Et l'on apprend aux galères
La probité du fripon.
Je calcule, je spécule,
Ne donnant rien au hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule, etc.

Pour ennemis, j'ai l'envie,
J'ai l'avocat sans procès ;
Mais je leur montre ma vie,
Mon crédit et mes succès.
Gaiement frappant sur ma poche,
Tin-tin ! écoutez enfants ;
J'accepterais le reproche
Si rien ne sonnait dedans.
Je spécule, je calcule,
Toujours maître du hasard ;
Et, sur ma chaise curule,
Me riant du ridicule,
Je cumule,
Je suis cumulard.



LA FEMME.

Quand Dieu fit notre premier père,
De tous les biens il l'entoura :
Pour lui seul, il couvrit la terre
De fruits, de fleurs, *et cætera*.
Cependant, l'ennui le dévore ;
Ce que voyant, le Seigneur dit :
« Je crois qu'il lui faut mieux encore. »
Et soudain la femme naquit.

Ce fut là son plus bel ouvrage,
Adam le comprit tout d'abord,
Et, satisfait de son partage,
Il l'aima... certe, il n'eut pas tort.
Lorsque, pour son erreur funeste,
A la porte un jour il fut mis,
Il s'écria : Qu'elle me reste
Et je renonce au paradis.

Dieu, touché de tant de tendresse,
De l'avenir bien augura.

Il dit, indulgent sans faiblesse :

« Voyons si cela durera.

Pour vous sauver de l'anathème,

Gens d'ici-bas, voici ma loi :

J'ordonne que celui qui m'aime

Aime sa femme autant que moi. »

C'est de ce moment que la femme

Eut ses temples, eut ses autels :

Rome au Panthéon la proclame

Reine des dieux et des mortels.

Chez nous, d'une mère chérie

Elle est le symbole divin :

Chrétiens, nous honorons Marie,

Protectrice du genre humain.

Épouse, sœur, ou fille ou mère,

La femme, si j'ai bien compté,

Nous a sauvés de la colère

D'un Dieu justement irrité.

Mère, elle fut notre nourrice ;

Sœur, elle a partagé nos jeux ;

Épouse, éloignant le calice,

De la terre elle a fait les cieux.

Aux temps d'épreuve et de tristesse,
Brisé, prêt à céder au sort,
En s'étayant de sa faiblesse,
Par elle l'homme devient fort.
Par elle, il se souvient encore
Qu'il est des jours d'humilité,
Et roi, quand un peuple l'adore,
Il est aux pieds de la beauté.

Voyons quelle reconnaissance,
Quels égards et quels soins si doux
Seront ici la récompense
De tout ce qu'elle a fait pour nous.
On l'aime. — Mais que devient-elle
Quand elle survit au désir ?
— Ce que devient la fleur nouvelle :
Fanée, elle n'a qu'à mourir.

Prenant au plus haut de l'échelle
Et parmi les filles des rois,
Nous commençons par la plus belle
Et la plus fière de ses droits.
C'est Andromède, Iphigénie
Que quelque Agamemnon nouveau
Sacrifie aux dieux d'Ionie
Pour obtenir un temps plus beau.

Sortant de la sphère royale,
Si nous descendons aux salons
Où la femme élégante étale
La richesse de ses festons :
Heureuse épouse aux yeux du monde,
Que retrouve-t-elle au logis ?
Les soupçons d'un tyran qui gronde,
La solitude et le mépris.

Allons plus bas. Ce personnage
Si rubicond, si gros, si gras,
Quel rôle a-t-il dans son ménage ?
— Il y fait ses quatre repas.
— Et madame ? — Elle fait sa tâche
Et la fera jusqu'à la mort :
Ainsi que le nègre à l'attache,
Veillant pour le maître qui dort.

Cet époux est-il un ivrogne,
Plus triste encore est son destin :
Le misérable, sans vergogne,
La vendra pour un pot de vin.
Et féroce dans son ivresse,
Avide de sang et de pleurs,
Repoussant son humble caresse,
Il s'enivre de ses douleurs.

Si nous passons à l'ouvrière,
La voyez-vous tendant la main,
Ou bien cédant à la misère,
Se donner pour un peu de pain ?
A peine au printemps de la vie,
Fille inscrite au livre fatal,
Et d'agonie en agonie,
Allant mourir à l'hôpital.

Le remède à tant de souffrance
Franchement l'avons-nous cherché ?
Non ! quand le pain est cher en France,
Les femmes sont à bon marché.
La travailleuse est à la baisse,
Et, sans justice ni pitié,
Exploitant la faim qui la presse,
Ce pain, nous en gardons moitié.

Réduite à l'état de machine
Que, sans répit, meut un ressort,
Il faut, ainsi que la bobine,
Tournant toujours, tournant plus fort,
Creusant, par un jour de misère,
La misère du lendemain,
Qu'elle s'use comme la pierre
Condamnée à moudre le grain.

Par quelle bizarre morale
Chez l'homme a-t-on imaginé
Que la femme n'est pas l'égale
De cet homme qui d'elle est né?
Comme chose commerciale,
Nue, exposée en un bazar,
On la vend comme une cavale,
Au cocher qui l'attèle au char.

L'homme ainsi jeta dans la fange
La perle que Dieu lui donna;
Il avait, pour lui, fait un ange,
Ce qu'il en a fait, le voilà :
Au col en lui mettant la chaîne,
Il dégrada le genre humain;
Du jour qu'elle ne fut plus reine,
Commença le siècle d'airain.

Sans aimer, que serait le monde ?
Un champ sans fruit, fleur ni bouton.
Mais de fruits, de fleurs qu'il abonde,
Sans elle encor que serait-on ?
Est-ce la gloire qui m'enflamme ?
Serai-je poète ou guerrier ?
Non ! sans les regards de la femme,
Qui se soucierait du laurier ?

Régénératrice du monde,
Oui ! l'esprit lui-même mourrait
Sans son amour qui le féconde
Par l'étincelle qu'il y met.

Ici, jetant le cri de guerre,
Là, traçant le trait immortel,
Elle est dans la lyre d'Homère
Et le pinceau de Raphaël.

De l'élève elle a fait un maître.
Au maître ouvrant le Parthenon,
Par elle, Phidias va naître
Pour immortaliser son nom.
Peintre, écrivain, sculpteur, poète,
Sans elle restant en chemin,
Si vous avez atteint le faîte,
C'est qu'elle vous tendait la main.

C'est elle encor, lorsque la France
Râlait sous le pied de l'Anglais,
Qui, vierge, saisissant la lance,
Releva le drapeau français.
Et vous, comme ce juge infâme,
Si Jeanne venait ici-bas,
Qui sait si, dans son lit de flamme,
Vous ne la rejetteriez pas ?

LE TRIBUNAL MARCHAND (1).

Grand changement sur le globe,
A bas la veste et le frac !
Tous, nous voici gens de robe,
Des procès tenant le sac.
Solons de la marchandise
Et Licurgues des faillis,
A nous seul est l'expertise
Des fraudes et des délits.

La bonne foi, sur la terre,
Grâce à nous, va refleurir ;
On ne verra plus surfaire,
On n'entendra plus mentir.
Chargés d'éclairer la route
De la spéculation,
Nul ne fera banqueroute
Sans notre permission.

Anges gardiens de la dette
Et pères du créancier,
La prise de corps est prête :
A nos voix marche l'huissier.
Ou la prison, ou la somme !
Du crédit, mais au comptant.
Sans le sou, que vaut un homme ?
La probité, c'est l'argent.

Ainsi que les anciens Mages,
Une étoile nous guidant,
Ici nous sommes sept sages
Dont l'astre est le président.
Nos campagnes et nos villes
Ont proclamé ses vertus :
Il a gagné sur les huiles
Plus de trois cent mille écus.

La mesure du mérite
Est ce que, bon an, mal an,
L'homme, sans faire faillite,
Peut porter à son bilan.
Le plus riche est le plus digne,
Tenez cela pour certain ;
Car si nous aimons la vigne,
C'est lorsqu'elle a du raisin.

Quant à la jurisprudence,
Bien que le code soit bon,
Nous donnons la préférence
A celui de Salomon.
Nous jugeons, comme au jeune âge,
Selon le temps et le lieu ;
Tout, dans notre aréopage,
Marche à la grâce de Dieu.

Qu'un procès vous réussisse,
C'est bien. — Mais, dira la cour,
Il faut, en bonne justice,
Que chacun gagne à son tour.
La règle est-elle infaillible ?
Oui ! ne le voyez-vous pas :
C'est la loi de l'équilibre
Qui régit tout ici-bas.

C'est un joli bénéfice
Que j'ai fait sur les cotons,
Qui m'a fait nommer d'office
Suppléant de deux cantons.
Pour vous présider j'espère
Conquérir des droits nouveaux,
Car je prépare une affaire
Qui doit me rapporter gros.

Quoique la robe m'honore,
J'en aime peu la couleur :
Ce matin, ma femme encore
M'a pris pour un procureur.
Hier, traversant la rue,
Quand je me rendais au plaid,
Voilà qu'un gamin me hue :
En me criant : Qu'il est laid !

Je voudrais donc un costume
Ayant meilleure façon :
Une toque avec la plume
Retombant sur le chignon.
A la taille, une ceinture
Avec filoché d'or fin,
Et, pour insigne, Mercure
Le caducée à la main.

En France, on disait naguères :
Soyons jugés par nos pairs.
Mais point de pairs en affaires :
Où l'on gagne, moi je perds.
Nommez ce brasseur de bière
Juge du marchand de vin,
Il mettra mon homme à terre
Pour relever son brassin.

Juger les gens de sa classe
A son mezzo-terminé ;
On dit : Passez-moi la casse,
Je passerai le sené.
La cause m'en paraît claire
Et le fut dans tous les temps :
On aime à faire la guerre,
Mais non pas à ses dépens.

Qu'un concurrent me ruine,
Moi juge, comme un niais
Faudra-t-il donc que j'opine
Pour qu'il gagne son procès?
Qu'y trouverai-je ? un éloge,
Et puis après un grabat.
Je veux bien mettre la toge,
Mais non pas porter le bât.

A propos d'une créance
Un peu trop dure à payer,
Je m'abstins, et j'eus la chance
De coffrer mon créancier ;
Et je retirai mon gage
Sans rien céder de ma peau,
Car rien de tel que la cage
Pour apprivoiser l'oiseau.

Je tiens pour incompatible
La vente et le référé,
Et ne veux pour éligible
Que le marchand retiré.
Au comptoir l'homme qui trône,
Ici n'est pas compétent ;
Tient-il la baguette ou l'aune ?
Est-il juge, est-il marchand ?

(1) Si l'on insère ici cette chanson, ce n'est certes pas pour attaquer nos tribunaux actuels de commerce, excellente institution dont la France s'honore avec raison, et qui a produit des magistrats et des jurisconsultes très-distingués. Ce morceau peint une autre époque, et fut écrit au moment de la réorganisation de ces tribunaux. Assimilés aux tribunaux ordinaires, on se rappelle à combien de réclamations cette extension d'attributions donna lieu. On y voyait une dérogation au cours normal de la justice ; on faisait entendre les plaintes qui furent répétées, plus tard, lors de l'établissement des cours prévotales des douanes. C'étaient des tribunaux d'exception, on craignait les abus : ces prévisions ne se sont point réalisées. Si l'on rapporte ici ces bruits populaires et les préventions du moment, c'est pour prouver une fois de plus que le *vox populi* n'est pas toujours le *vox Dei*.

Quant aux cours prévotales des douanes, instituées pour venir en aide au blocus continental, elles devaient tomber, et tombèrent en effet avec l'Empire.



LA QUEUE.

—

L'homme, des bêtes d'ici-bas,
Assure-t-on, est la plus belle.
A sa beauté, disons-le bas,
Manque une chose essentielle :
Je ne parle pas de sa peau,
Quelle soit blanche, rouge ou bleue,
On peut passer sur le fourreau :
Mais pourquoi n'a-t-il pas de queue ?

« Un homme à queue ! ah ! fi ! dira
Cette belle presque en colère ;
Quoi ! cette queue on la mettra
A l'Apollon du Belvédère ! »

Pourquoi non ? Le plus beau cheval,
L'aigle, le paon, le lion même,
Sans cet ornement capital,
N'est plus qu'un roi sans diadème.

N'en doutons pas : quand Dieu nous fit,
D'une queue il a doté l'homme,
Mais le malheureux la perdit
Sitôt qu'Ève eut mangé la pomme.
Ainsi trompé par le démon,
Que fit notre homme ? Un coup de maître :
Il se mit la queue au chignon
Et dit : C'est là qu'elle doit être.

Le temps l'ayant pris aux cheveux,
César inventa la perruque,
Louis quinze, devenu vieux,
Voulut une queue à sa nuque.
Alors elle donna le ton
Au théâtre comme à la ville,
Pendant au dos d'Agamemnon
Et sur la cuirasse d'Achille.

Reine à la cour, reine au salon,
Bellone lui trouva des charmes,
Et Frédéric dut son renom
A sa queue autant qu'à ses armes.
Compagne du drapeau français
Et partout témoin de sa gloire,
Avec Hoche, Marceau, Desaix,
Elle marchait à la victoire.

La queue eut aussi ses martyrs ;
Et quand elle fut supprimée,
Ce jour, le cœur gros de soupirs,
On vit pleurer la grande armée (1).
Tel ce Franc mourant de douleur
Pour sa chevelure ravie,
Le soldat se perçait le cœur,
Préférant sa queue à la vie.

Si Napoléon eut un tort,
Tort dont il a porté la peine
Comme autrefois Samson le fort,
C'est d'avoir fait couper la sienne.
Sur le front du dernier Louis,
Aux Cent Jours glissait la couronne :
Par la queue un ange le prit
Pour le remettre sur son trône.

François (2), déchu, filait aussi
Ainsi qu'une étoile égarée ;
A sa queue, en criant merci,
Se pendait l'Europe effarée.
Ancre, crochet, grapin, harpon,
Rien n'arrêtait l'astre en détresse.
Qui le sauva ? — Le bon Dieu ? — Non :
Les ciseaux d'une archiduchesse (3).

Hélas ! ici tout est mortel !
La queue, après un tel service,
Sans doute est remontée au ciel
Comme celle de Bérénice.
Oui ! de notre monde elle a fui
Pour s'égarer dans l'étendue,
Et nous la cherchons aujourd'hui
Comme une comète perdue.

Cela peut nous conduire à mal
Et nous présager la tempête :
La queue est l'axe social
Et le contre-poids de la tête.
Si l'homme, depuis six mille ans,
Ne sait pas encore être libre,
C'est qu'il a passé tout ce temps
A courir après l'équilibre.

A bas la tête ! a dit Brutus.
A bas la queue ! a dit Tibère.
Tantôt dessous, tantôt dessus,
Quand l'un fait, l'autre veut défaire.
Tronc mutilé roulant toujours
Au gré du torrent qui l'entraîne,
Livrée aux griffes des vautours :
Ainsi va la famille humaine.

Humains, si vous ne voulez pas
Marcher toujours à l'aveuglette,
Sachez faire du même pas
Cheminer la queue et la tête.
Mais chacune tirant à soi
Comme deux forçats à la peine,
Tour à tour on voit peuple et roi
Au cou se rejeter la chaîne.

Tête et queue, allez donc d'accord ;
Regardez le poisson qui nage :
Sans la queue, est-il leste et fort,
Peut-il échapper à l'orage ?
Sultans, empereurs, czars et rois,
Pour être d'aplomb sur le trône,
Que la justice en contre-poids
Serve de queue à la couronne.

(1) Ceci est historique : voir les journaux et les mémoires du temps. Quand la queue cessa de faire partie de l'uniforme, des corps entiers se révoltèrent, et les choses en vinrent au point qu'on n'osa pas étendre la mesure à la garde impériale : elle conserva sa queue, sa pommade et sa poudre longtemps après la ligne. Lorsqu'enfin il fallut faire cesser cette disparate, des régiments donnèrent encore des signes d'une vive opposition, à la suite desquels plusieurs sous-officiers et soldats, ayant été traduits devant un conseil de guerre, deux condamnations à mort furent prononcées. Comme les officiers, qui tenaient à la queue non moins que leurs soldats, avaient jusqu'à certain point encouragé leurs

murmures, ils s'entendirent pour sauver les coupables. On convint de ne charger les armes qu'à poudre. Avertis, les condamnés devaient se laisser tomber à la première décharge; puis, après le défilé, enveloppés dans une couverte, être emportés et cachés. Les choses se passèrent ainsi; mais quand on débarrassa ces deux hommes de leur enveloppe, un était mort. Il n'avait pourtant aucune blessure : l'émotion l'avait tué.

Cet attachement à la chevelure que nous tenons des Francs, nos aïeux, existe encore dans quelques provinces. Ce que le paysan breton appelé sous les drapeaux redoute le plus, c'est la perte de ses cheveux. Il y a peu d'années qu'en dépit du règlement on voyait encore, à l'Hôtel des Invalides, des vétérans à queue. Ils eussent préféré la misère, la mort même à la perte de ce bizarre ornement.

(2) François II d'Autriche.

(3) Marie-Louise qui, comme Alexandre, trancha le nœud gordien par son mariage. Triste dénouement qui amena l'invasion de la France et la chute de l'Empire.



LES COMMIS.

Briguez-vous une cure
Et quelque'épiscopat,
Ou d'une préfecture
Êtes-vous candidat ?
Faites la révérence
Comme un sujet soumis,
Aux petits rois de France
Qu'on nomme les commis.

Un commis est un homme
Tout comme vous et moi,
Plus petit qu'un atome
Et plus grand que la loi.
Esclave de son maître,
Mais roi du bon plaisir,
Il commande à la lettre
Et la fait obéir.

Avocat du prétexte,
Équarrisseur des droits,
Il prouve, par le texte,
Que deux et deux font trois.
En vain la règle est claire
Et le bon sens est fort :
Voici la circulaire,
Et la raison a tort.

On méprisait les scribes
Du temps de nos aïeux,
On les payait de bribes
En valets souffreteux.
Autres gens, autre titre :
Le clerc règne sur nous,
Et devant son pupitre
Nous tombons à genoux.

Chaque être a sa réplique :
Aigle, lion, serpent,
Mord, brise, ronge ou pique
Dès qu'il a bec et dent.
Dans son omnipotence,
Mancœuvre et paladin,
Le commis joint la lance
Au marteau de Vulcain.

En branle il met la râpe
Qui rogne nos budgets ;
De sa plume s'échappe
Ou la guerre ou la paix.
Il ne peut pas lui-même
Se nommer caporal,
Et d'un arrêt suprême
Il fait un général.

Devant son diadème
De timbres, de dossiers,
Mars est devenu blême,
Tremblant sous ses lauriers.
Et l'aigle, à la victoire
Guidant nos pavillons,
Craignait une écritoire
Plus que cent bataillons.

Pour toucher ce cerbère
Faut-il des monceaux d'or ?
Non ! l'or n'a là que faire :
Il est honnête encor.
Lui qui vit dans la mine
Et qui mord au bilan,
Ne voit dans sa cuisine
Ni chapon ni faisan.

La vanité le touche,
Mais bien moins que la faim :
Prenez-le par la bouche
En beurrant bien son pain.
Il est un interprète
Qu'il comprend le matin :
C'est une côtelette
Qu'arrose de bon vin.

Comme un enfant qui muse,
Bâillant sur son devoir,
Il aime qu'on l'amuse :
C'est à vous d'y pourvoir.
Un gai récit l'attire :
Sage, il aime les fous ;
Si vous l'avez fait rire,
La victoire est à vous.

Un billet de spectacle
Ne lui déplaît jamais :
Vous serez son oracle
Au Théâtre Français.
L'Hippodrome ou sa guerre
Plus encor lui plaira,
Car il ne lui préfère
Que le Grand Opéra.

S'il possède une épouse,
Ce tyran du commis,
Elle sera jalouse :
Profitez de l'avis.
Qu'une égalité rare
Ici règne entre vous,
Car, hormis le cigarre,
Madame a tous ses goûts.

Vous pouvez vous permettre
Un coupé de saison,
Puis un dîner champêtre
Qui vous coûtera bon.
L'avance est un peu forte,
Mais comptez le produit :
De l'arbre qui rapporte
On doit payer le fruit.

Si le ciel vous protège
Et veut votre bonheur,
En vous sauvant du piège
De l'esprit tentateur,
De l'épouse coquette,
Platonique amoureux,
Une double conquête
D'un bon ange en fait deux.

Quelque nièce ou cousine
Est-elle à marier ?
Si l'on vous la destine,
Laissez négocier.
Ni jeune ni bien belle,
Héritière encor moins,
Mais prenez-la pour telle
Et donnez-lui des soins.

Lors maître de la place,
Enfant chéri de tous,
Sur vous grâce sur grâce
Vont tomber coups sur coups.
Quand votre affaire est faite,
Imitant Xénophon,
Vous battez en retraite
Et vous restez garçon.

Échappé de la nasse,
C'est un grade de plus
Qu'avant que l'an se passe
Vous vaudront vos vertus.
Visez à la cadette
De quelque gros bonnet :
Votre fortune est faite
Si le tendron est laid.

Pourtant de la prudence !
Car le plus grand des maux
Est d'être, en notre France,
Mal avec les bureaux.
Si le commis sait faire
D'un Tom-Pouce un Romain,
Il peut, d'un trait contraire,
D'un géant faire un nain.



HERMINE.

Tromper une belle
Toujours est un tort :
Veuve ou demoiselle,
Femme vaut mieux qu'or.
Nulle n'est parfaite,
C'est vrai ; mais enfin
Il n'est bonne bête
Qui n'ait son venin.

Hermine est charmante :
Sa peau de satin,
Sa taille élégante,
Bras, pied, jambe, main,
Sa bouche riante
Et ses longs cheveux,
Front, nez, tout enchante,
Mais moins que ses yeux.

Telle l'herminette
Dont elle a le nom,
Et, comme minette,
Griffe de démon.
Il faut de sa patte,
Patte de velours,
Quand même elle flatte,
Se garer toujours.

Du coup qui me blesse
Point n'ai de soucis,
Craignant sa rudesse
Moins que son souris.
Si l'égratignure
N'est qu'un léger cas,
De l'autre blessure
On ne guérit pas.

Quand, sous la feuillée,
Je vois le matin
Sa mine éveillée,
Mine de latin,
Soit crainte ou tendresse,
Douleur ou plaisir,
D'amour ou d'ivresse
Je me sens mourir.

Et lorsqu'à ma peine
Répondent ses ris,
Je me dis : La haine
Vaut mieux que mépris.
D'espoir je n'ai guère :
Comment la charmer ?
Puisqu'il faut, pour plaire,
Ne pas trop aimer.



L'AMANT FIDÈLE.

—

IMITATION D'UN VIEUX POÈTE.

—

J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.

La première, c'était Silvie ;

Elle était belle, elle était faite au tour,

Oui ! c'était la reine d'amour :

La quitter eut été folie.

J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.

Sans la constance, il n'est pas de beaux jours :

Nul n'est heureux s'il n'est fidèle ;

Le tourtereau n'a jamais deux amours.

Je lui jurai de n'aimer qu'elle :

On ne peut changer tous les jours.

J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.

Si vous saviez comme elle était jolie !
Ses yeux, plus doux que le velours,
Auraient touché les tigres et les ours.
Aussi, comme elle était chérie !
Oui ! mon cœur l'appelait toujours.
J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.

Qui, plus que moi, fut fidèle aux amours ?
J'en aimais une tous les jours :
Silvie était si charmante et si belle !
Je les prenais toutes pour elle :
Les aimant, je l'aimais toujours.
J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.

Si m'écoutez bergers des alentours
Et si vous voulez douce vie,
Ainsi que moi chérissez votre mie.
Afin d'en être aimé toujours,
Aimez-la dans tous vos amours.
J'ai bien aimé des femmes dans ma vie.



MADAME TOUCHE-A-TOUT.

Quels dégâts ! quel ravage !

Un nouvel Attila

Ou sa horde sauvage

Est-il passé par-là ?

Non ! Huns, Goth ou Vandale

N'eut fait de maux si grands :

Il fallait la rafale

Et ses trente-deux vents.

Haché, mis en cannelle

Comme chair à pâté,

Jamais champ, par la grêle,

Ne fut plus dévasté.

Une main sacrilège

Seule aura fait le coup :

C'est... que Dieu nous protège !

Madame Touche-à-tout.

Qu'un prêtre en diligence
Asperge ce démon !
Qu'on coure à l'assurance
Inscrire la maison !
Vite un paratonnerre !
Qu'un pompier veille au grain !
Sinon pierre sur pierre
N'en restera demain.

On peut suivre sa trace :
Tenez ! c'est son bouquet ;
Ce ruban eut sa place
Sans doute à son corset.
Sous l'empreinte légère
De son soulier mignon,
Voyez, sur la poussière,
Le pied de Cendrillon.

Comment ce Dieu qui brille
Par son tact et son goût,
La créant si gentille,
Fit-il ce brise-tout ?
Prendre telles fillettes
Est chanceux, c'est certain ;
Car l'époux peut, en miettes,
S'éveiller le matin.

Venez, je vous en prie,
Assureur et courtier :
De plaques d'incendie
Couvrez-moi tout entier.
Plaque contre la grêle,
Surtout contre le feu,
Encor suffira-t-elle
Sans la grâce de Dieu?



LES QUATRE QUARTIERS.

Mes enfants, vous savez comme
 De vous ennoblir j'ai pris soin ;
 Votre grand-père était un homme,
 Mais gentil, il en était loin.
 De son nom, il était Grégoire,
 Et de son état, chaudronnier ;
 Puis syndic de la bande noire :
 C'est là notre premier quartier.

Les châteaux se trouvaient en baisse,
 L'achat en était peu coûteux ;
 L'État voulait remplir sa caisse :
 Pour cent francs, il en donnait deux.
 Avec le plomb de la gouttière,
 Votre aïeul acquit le premier,
 Et des moëllons paya la terre :
 Ce fut votre second quartier.

De quartiers on exigeait quatre
Pour être autrefois chevalier.
Sous l'Empire, il fallait se battre :
Prudemment je me fis caissier.
Comme on dut faire maison nette
Quand le lis chassa le laurier,
Je mis la main sur la recette :
Ce fut mon troisième quartier.

La finance ne donnait guère,
Il fallut se pourvoir ailleurs :
Accrédité d'un ministère,
J'y fournissais les fournisseurs.
L'État faisait force brioches,
De tout temps ce fut son métier :
Un beau million mis en poches
Fut mon quatrième quartier.

Noble enfin, ce nom de Grégoire
Rappelait par trop la chanson ;
Le roi me dit : J'aime mieux boire
En me refusant le cordon.
De titres l'on faisait litière,
Et je devins, premier du nom,
Marquis de la Rapinardière
Avec deux griffes pour blason.

J'ai cinquante ans, je suis bon père,
Je veux, sans attendre plus tard,
De ma noblesse héréditaire
Que chacun de vous ait sa part.
A vous, Jean, l'aîné de ma race,
Je reconnais des droits acquis,
Sous mon écusson prenez place :
De ce jour vous êtes marquis.

Paul, approchez. Je vous fais comte,
Auditeur au conseil d'État ;
Joliment vous tenez un compte :
Ce titre vaut un majorat.
Vous, Charle, aspirant militaire,
Comme cadet de ma maison,
Vous serez général, j'espère ;
En attendant, soyez baron.

Petit Jules, que puis-je faire
Pour toi, mon gentil écolier ?
Allons ! j'ai trouvé ton affaire :
Nous allons t'armer chevalier.
A Malte, protecteur des veuves,
Cours, mon fils, chausser l'éperon ;
Mais lorsque tu feras tes preuves,
N'y vas pas parler de chaudron.

Il me reste encore une fille :
Or, comment la qualifier ?
On me dit bien qu'elle est gentille :
C'est joli, mais c'est roturier.
Une demoiselle comtesse
De nos jours, cela se voit peu ;
Nous la ferons donc chanoinesse
Et la dispenserons du vœu.

Que vois-je ! Paul me fait la mine,
Et toi, Charle, tu ne dis mot.
Parlez ; qu'est-ce qui vous chagrine ?
N'est-on pas content de son lot ?
C'est, selon vous, le droit d'aînesse
Qu'ici, pour Jean, je rétablis :
Cette inégalité vous blesse,
Eh bien ! je vous fais tous marquis.

Maintenant, que de ma noblesse
Versailles dore l'écusson !
J'ai, pour continuer l'espèce,
Quatre marquis dans ma maison.
Je puis, avant la soixantaine,
Par un heureux assortiment,
En voir à table une dizaine
Et douze à mon enterrement.

L'OMNIBUS.

De tous les bienfaits de notre âge,
Celui que j'estime le plus,
Soit à Paris, soit en voyage,
Je l'avouerais, c'est l'omnibus.
Pour peu qu'un bureau corresponde
Et que mon numéro soit bon,
J'y puis faire le tour du monde
Comme celui de ma maison.

Chez nous, quand la mode domine,
On la pousse jusqu'à l'abus :
Témoins l'omnibus en cuisine
Et la demoiselle omnibus.
Parce qu'un miroir a sa paille,
Ne faudra-t-il plus s'y mirer ?
Non ! le revers de la médaille
N'empêche pas de l'admirer.

Pour tous les besoins de la vie,
C'est un équipage tout prêt,
Et, nonobstant la compagnie,
Il est aussi le plus discret.
Que l'on prenne fiacre ou remise,
Il faut indiquer où l'on va ;
En omnibus, suffit qu'on dise :
Arrêtez, cocher, m'y voilà.

Là, trônant sans craindre la boue,
Les gouttières ni les ruisseaux,
En regardant tourner la roue,
En Espagne on fait des châteaux.
Ah ! que de fois sur la banquette,
Rêvant au petit caporal,
Le soldat s'est vu l'épaulette
Et le bâton de maréchal.

Le plus prodigue ou le plus chiche
Vient s'y placer du même élan ;
S'il est le pis-aller du riche,
C'est le luxe de l'artisan.
Pour tous, c'est une économie
Et, sans compter celle du temps,
On gagne sur la pharmacie,
Sur ses souliers et ses rubans.

Des bords du Jourdain à la Seine,
Providence des pèlerins :
C'est avec lui qu'on voit Athènes
Ou qu'on visite les lieux saints.
Et si, de nos jours, l'argonaute
Eut été chercher la toison,
Dans l'omnibus, et côte à côte,
On eut vu Médée et Jason.

C'est là que l'orgueil sait se taire,
Marquis ou valet, tout est bon ;
L'omnibus est un phalanstère :
C'est le rêve de Saint-Simon.
Oui ! là, tout le monde s'accorde
Comme enfants du même giron :
C'est le palais de la concorde
Et le temple de la raison.

Sans doute un wagon va plus vite,
Son coussin vous semble moins dur.
Vers le but, il se précipite.
Moins prompt, l'omnibus est plus sûr.
Quand le train se trompe de route,
Le point d'arrêt, c'est un tombeau.
Mais dans l'omnibus, il n'en coûte
Qu'une halte dans le ruisseau.

Voulez-vous voir la capitale
Ainsi que l'hirondelle, au vol ?
Mettez-vous sur l'impériale
A la hauteur de l'entresol.
De là, comme un roi sur son trône,
Le monde entier vous est soumis ;
C'est l'empereur sur la colonne :
A vos pieds vous voyez Paris.

Parfois, quelque douce rencontre :
Près de nous, un ami s'assied ;
C'est la fillette qui nous montre,
En descendant, un joli pied.
C'est la crinoline coquette
Qui, pour ménager ses frou-froux,
Met le dessus sur la banquette
Et le reste sur vos genoux.

Ici le malheur a sa chance :
Ayant perdu son amoureux
En manquant la correspondance,
Lise, au lieu d'un, en trouve deux.
Pour l'amoureux, autre avantage :
L'omnibus, en le retardant,
Le sauva d'un sot mariage
Et des suites de l'accident.

Un homme que je considère,
C'est le conducteur d'omnibus :
Il a quelque chose du faire
D'un président *in partibus*.
A vous accorder audience
Vous le trouverez toujours prêt,
Et jamais à l'autre séance
Il n'ajournera son arrêt.

Pour l'épée, il quitte la toge
Et sait faire face au danger,
Lorsqu'un fiacre à la loi déroge
En refusant de se ranger.
Comme Jean Bart de sa dunette
Dirigeant la main du nocher,
Du règlement, fier interprète,
Il trace sa route au cocher.

De quelque portière en goguette
Quand, parfois, empruntant les traits,
La discorde sur la banquette
S'est glissée entre deux paquets,
Il faut voir avec quelle adresse
Il en impose à ce démon :
Sa sentence vaut, en sagesse,
Le jugement de Salomon.

J'aime aussi sa sollicitude
Quand un blessé, quand un vieillard,
Sur le macadam un peu rude,
Pour arriver est en retard.
Arrêtant le char qui s'éloigne,
Il court au blessé qui l'attend ;
Il l'aide, il le guide, il le soigne,
Comme une mère son enfant.

Bien moins prudent que charitable,
A des voyageurs oublieux
Tendant une main secourable,
Oui ! je l'ai vu payer pour eux.
Je l'ai vu supporter l'offense,
Lui, soldat, et soldat français :
Courageux dans sa patience
Comme sous le feu des boulets.

Insulter le faible est d'un lâche,
Et de ceci souvenons-nous
Que l'homme qui remplit sa tâche
Doit être respecté de tous.
C'est ce que l'omnibus démontre,
Car les fainéants vont ailleurs :
Sur cent passants qu'on y rencontre,
Sont quatre-vingt-dix travailleurs.

C'est aussi là que la science
Tient ses assises tout allant :
Sans diplôme, on y prend séance
Dans quelque congrès ambulante.
On rit, on babille, on caquette,
Et chacune y peut à son tour,
Marquise, bourgeoise ou grisette
Déraisonner comme à la cour.

C'est là que le naturaliste
Prend la nature sur le fait ;
C'est encor là qu'un moraliste
Vient en étudier l'effet.
C'est enfin là que le poète
Va chercher un sujet nouveau,
Que le sculpteur trouve une tête,
Que le peintre croque un tableau.

Plus d'un roman de conséquence
S'est noué là. Le croira-t-on ?
Un mien cousin, bien en finance,
Un jour y laissa sa raison.
Heureusement qu'il eut à faire
A qui, n'écoutant que l'honneur,
Pour une rente viagère
Lui rendit sa tête et son cœur.

Parfois en sort un mariage
Comme du temple de la loi :
L'omnibus a fait, sans courtage,
Ce qu'aurait fait monsieur de Foy.
Au Luxembourg, on prend sa place ;
On se déclare en passant l'eau ;
Au Carrousel, la main s'enlace ;
A la Bourse, on change d'anneau.

L'omnibus, je vous le répète,
Résumant la société,
Devient l'école où se complète
Notre cours de fraternité ;
Non pas cette union fragile
Accolant les sages aux fous,
Mais la vertu de l'évangile
Qui dit aux hommes : Aidez-vous.

Que l'on porte César aux nues !
Qu'on dresse un autel à Brutus !
Moi je dis : Votons des statues
A l'inventeur de l'omnibus.
De guerriers, il en naît par mille
Contre un qu'illustrent ses travaux,
Et j'aime mieux un homme utile
Qu'une douzaine de héros.

J'AI SOIN DE MOI.

L'égoïsme est mon système,
Par lui vit le genre humain :
Qui ne s'aime pas soi-même,
Ne peut aimer son prochain.
Et dans la beauté suprême
Qu'adore un mari jaloux,
C'est encor lui seul qu'il aime
Et qu'il encense à genoux.

Ainsi parlait l'un des nôtres ;
Il parlait bien, selon moi.
Si ce qu'on souhaite aux autres
Est ce qu'on voudrait pour soi,
On serait, la chose est claire,
Un être anti-social
Et l'ennemi de son frère,
Si l'on se voulait du mal.

Si vous aimez une belle,
Vous connaîtrez son amour
Au soin qu'elle prendra d'elle,
A sa toilette du jour.
Fussiez-vous Cupidon même,
Ce seraient soupirs perdus
De vouloir qu'elle vous aime
Quand elle ne s'aime plus.

Aussi, fort de mon estime,
Je me soigne et de mon mieux :
Les plats fins sont mon régime
Et je ne bois que du vieux.
J'ai, pour embellir ma table
Et me tenir en gaîté,
Une cousine agréable
Qui prend place à mon côté.

Quand la sage Providence
Nous a pourvus de deux mains,
Ce ne fut pas, je le pense,
Par hasard ou sans desseins.
Elle a voulu nous apprendre
Qu'en perdant on peut gagner :
Que si la gauche est pour prendre,
La droite est là pour donner.

Le bien le plus profitable
Est donc le bien le mieux fait :
Qu'est cet homme charitable ?
Un égoïste parfait.
Par bonté fait-il l'aumône ?
A-t-il pitié des petits ?
Non ! il veut que Dieu lui donne
Une place en paradis.

C'est aussi là que j'aspire,
Moi qui ne suis qu'un pécheur ;
Mais puisqu'il en est de pire,
J'ai confiance au Seigneur.
De là-haut, s'il a vu comme
Je ne me privais de rien,
Il doit avoir soin d'un homme
Qui sut se soigner si bien.



LES CANONS RAYÉS.

JUN 1859.

—

Canon rayé, je te salue,
N'es-tu pas le héros du jour?
A toi seul la couronne est due,
A toi nos cœurs et notre amour!
J'ai vu nos preux, j'ai vu nos belles
Ivres du bruit de tes exploits,
Canon, te couvrant d'immortelles,
Dire : Honneur au maître des rois !

C'est à toi qu'on doit la victoire,
Et nos héros sardes, français
Ne pouvaient que glaner la gloire
Où la moissonnaient tes boulets.
Et ces mousquets, ces baïonnettes,
Après des succès si brillants,
Ne semblaient que des amusettes
Bonnes aux jeux de nos enfants.

Lorsqu'à la pointe de sa lance
Le preux suspendait son guidon,
S'il eut vu le drapeau de France
A la culasse d'un canon,
Au ban de la chevalerie
Citant écuyer et baron,
Il aurait, criant félonie,
Voilé de noir son écusson.

Mais autres temps, autre logique.
Vous avez aidé nos guerriers
Contre le pouvoir despotique :
Canons, je vous fais chevaliers.
Et n'allez pas, en girouettes,
Tourner un jour à tous les vents,
Sinon, tout rayés que vous êtes,
Nous vous brisons entre nos dents.

Canons rayés, le tocsin sonne,
Le peuple est debout : arme au bras !
Taisez-vous lorsque sa voix tonne,
Car on ne vous entendrait pas.
Et votre boulet si terrible
Quand, pour le droit, il est pointé,
Retomberait inamovible
Lancé contre la liberté.

Canons rayés, la vogue passe :
Bientôt, comme ce vieux chapeau
Que, sur le cerisier, on place
Pour épouvanter le moineau,
Vous serez aussi la risée
De quelque moderne Vauban,
Chose à ses yeux non moins usée
Que les foudres du Vatican (1).

Qu'Archimède un jour se réveille,
Que son génie, aidé des arts,
Crée une nouvelle merveille,
Machine à faire des Césars ;
Ou que le gaz et son tonnerre
A leur tour se fassent soldats,
La mort a détrôné la guerre :
On se tue, on ne se bat pas.

Canon, ainsi finit la gloire :
La rouille atteint le fer au cœur.
Un jour, instrument de victoire ;
Demain, outil du laboureur.
Vainqueur, tu fis couler des larmes,
Tu t'enivras de sang humain ;
A l'outil, canon, rends les armes :
C'est lui qui nous donne du pain.

(1) L'anathème papal fut longtemps puissant : il faut bien reconnaître qu'il ne l'est plus. — Est-ce un bien, est-ce un mal ? — A nos yeux, c'est un mal. Lisons l'histoire : quand les peuples gémissaient écrasés sous l'arbitraire et le pouvoir sans limites des souverains, la crainte de l'excommunication ou de la malédiction papale était la seule digue qui retenait ces souverains. Elle arrêtait aussi les partis prêts à s'entre-déchirer, faisait trembler jusqu'aux armées, et le glaive rentrait dans le fourreau. Croyez-vous que, même de nos jours, une puissance purement morale ou qui, sans l'emploi de la force, pourrait rendre les mêmes services, empêcher les révolutions ou en moraliser la marche et pacifier les États, serait inutile ? — Sans doute des papes ont abusé de l'anathème en l'employant dans des intérêts purement humains et, parfois même, tout personnels, mais c'est l'exception ; et l'excommunication lancée contre les promoteurs de discordes et les oppresseurs des peuples, le stygmate qui en est resté attaché à leur mémoire fut une peine justement appliquée. Toute puissance terrestre doit avoir ses juges. Elle a, je le sais, les historiens et les poètes, mais sont-ce toujours des juges impartiaux ?



LE DIEU MARS.

Je suis le dieu de la guerre,
Mars est mon nom souverain :
Assez fantasque en affaire,
Car Momus est mon parrain.
J'avais des autels en Grèce,
On m'immolait des coursiers,
Et dans ce jour, à Lutèce
Je dispense des lauriers.

Mêlant la fable à l'histoire
Avec un grain de hasard,
Je suis père de la gloire
Et fais à chacun sa part.
En grossissant les atomes,
Gonflant, lançant les ballons,
C'est moi qui fais les grands hommes,
Sans compter les grands cordons.

J'ai fait plus d'une fredaine,
Je bois un coup volontiers ;
Au régiment de Touraine,
On m'appelait Sans-Quartiers.
Garde-française, des belles
Je sauvegardais l'honneur ;
Le guêt m'en fit des querelles,
Me traitant de souteneur.

On a dit qu'invulnérable
Et ne pouvant pas mourir,
Si d'exploits j'étais capable
Sans aucun risque à courir,
Je représentais la lance,
Cet outil de nos hauts faits,
Laquelle est à la vaillance
Ce qu'est le manche aux balais.

Je conviens que les batailles
Ont aujourd'hui moins de prix :
Plus de ces grandes entailles
Qui coupaient un homme en six.
Leurs canons, leurs carabines
Vous font tomber comme un sot :
Dans ces combats de machines,
L'homme me paraît de trop.

Quoique nouveau catholique,
Puisque je suis né païen,
Nul plus que moi ne se pique
De se montrer bon chrétien.
A chaque ville conquise,
Casque en tête, fer en main,
Vous me verrez à l'église
Pour y chanter au lutrin.

Le premier jour qu'à la messe
Vint prier mon bataillon,
Conduit par la grosse caisse,
Tambour, trompette et clairon,
Chacun de crier : Scandale !
Moi je dis : C'est beau, morbleu !
C'est l'entente cordiale
De Mars avec le bon Dieu.

Oui ! j'aime la friandise
D'un *Te Deum* bien chanté,
Et l'encens qui m'indemnise
De mon ex-divinité.
Si, par grâce spéciale,
On m'accordait un surplis,
Je me croirais, dans ma stalle,
Chanoine de Saint-Denis.

Quand monseigneur l'archevêque
M'invite à quelque banquet,
Parle-t-on d'histoire grecque,
Je deviens sourd et muet.
Dans une maison si pure,
J'aimerais peu, c'est certain,
Qu'on citât mon aventure
Avec Vénus et Vulcain.

Une chose me rassure :
Sous le nom de saint Martin,
A l'église je figure
Avec un cierge à la main.
Puis-je croire qu'on me fasse
Rôtir parmi les maudits,
Quand j'ai, pour choisir ma place,
L'Olympe et le Paradis?



LES CRAPAUDS.

Il est tel être par le monde
Que, du fond du cœur, chacun hait.
D'où vient cette haine profonde ?
On vous répond : C'est qu'il est laid.
Pourquoi juger sur l'apparence ?
Les dehors sont souvent trompeurs ;
De s'y fier, grande est la chance :
Les plus beaux sont-ils les meilleurs ?

Or, chez ces êtres qu'on déteste,
Le crapaud tiendra le haut bout :
Jamais choléra, jamais peste
N'inspira semblable dégoût.
Pas de mépris, pas d'anathème
Qui n'accable l'infortuné :
On l'a pris pour Satan lui-même
Ou pour le type du damné.

Que vous a fait la pauvre bête ?
Ses péchés sont-ils donc si gros ?
Il est laid. — Mais je vous répète :
Les meilleurs sont-ils les plus beaux ?
On le fait père du désordre,
Cherchant partout querelle aux gens ;
Tel vous dira qu'il l'a vu mordre :
Le malheureux n'a pas de dents.

Je dois d'abord, pour être juste,
Défendre sa moralité
En prouvant que jamais Locuste
N'a requis sa complicité ;
Et le motif que j'en donne
N'est pas dénué de raison :
Pour qu'un crapaud vous empoisonne,
Il faudrait qu'il eut du poison.

Croiriez-vous, sensible à l'outrage,
Qu'à sa façon il a du cœur ?
Colère, il vous crache au visage :
De là son nom d'empoisonneur.
Mais si la chose vous offense,
Passagère en est la douleur :
Cas de légitime défense
Qu'excuse le législateur.

Gallien nous dit qu'en médecine
Il vaut la casse et le sené.
Il peut remplacer la vaccine
Contre certain mal cutané.
Chacun sait qu'il guérit la rage,
Le mal de cœur, le mal de dents ;
Hippocrate en prescrit l'usage
Contre l'amour et ses tourments.

Le compagnon de saint Antoine
De son droit est l'usurpateur :
De la société du moine
Il aurait mérité l'honneur.
Comme le bon anachorète,
Baissant les yeux, fermant son cœur,
Il brave la nymphe en cornette
Et fait la nique au tentateur.

Dans sa grotte de mousse ornée
Au fond d'un humide réduit,
Paisible, il passe sa journée
Loin des importuns et du bruit.
Il n'est ni coureur ni volage
Comme les maris d'aujourd'hui :
Quoiqu'ermite, il vit en ménage,
Et son bonheur est son chez lui.

Heureux époux, il est bon père ;
Pour ses petits, toujours dispos ;
Veillant sur eux, aidant la mère,
Il les portera sur son dos.
A l'homme ainsi donnant l'exemple
D'un devoir si doux à remplir,
Quand à son œuvre on le contemple,
On a cessé de le haïr.

La maman, pour lui moins sévère,
Semblant comprendre ce qu'il vaut,
Parfois, dans ses gaîtés de mère,
Nomme son fils : Petit crapaud.
L'enfant point ne s'en formalise,
Joyeux, il en paraît flatté :
L'amour ici le divinise,
Et sa laideur fait sa beauté.

Le crapaud aime la musique :
Non-seulement il est chanteur,
Mais il file un son harmonique
Comme ferait un amateur.
Si vous chantez avec justesse,
Vers vous, vous le voyez venir ;
Mais au premier son qui la blesse,
Philomèle est moins prompte à fuir.

Pêcheur adroit, chasseur habile,
Expert aux champs comme au vivier,
Là, sans mouvement inutile,
Il s'en va quêtant son gibier.
La patience est son adresse :
Chasse à courre ou chasse à l'affût,
Jamais en rien il ne se presse,
Et toujours il arrive au but.

On croit à sa vie éternelle :
Animal fossile et vivant,
Il peut, ainsi que l'étincelle,
S'échapper du rocher qu'on fend.
De l'arche qui fut son refuge,
Il a vu Noé débarquant :
Il fut donc témoin du déluge
Et son aîné, probablement.

Quand naquit-il ? C'est un mystère ;
Mais d'après le bruit du moment,
On prétend qu'il pourrait se faire
Qu'il descendît du firmament.
Fils de Jupin, fils de Neptune,
Vient-il du ciel, vient-il de l'eau ?
Né du soleil ou de la lune,
L'Empyrée est-il son berceau ?

Qui croirait qu'objet de commerce,
A Londres, à Paris, on le vend ?
Est-ce à la danse qu'on l'exerce,
Associé du chien savant ?
Non ! sa partie est bien plus sûre
Et plus utile son métier :
Il se livre à l'horticulture
Comme le parfait jardinier.

Il est une bande vorace,
La ruine des cultivateurs :
Limaçon, cloporte, limace,
Êtres friands et gros mangeurs.
Comme un tonneau de Danaïde
Engloutissant fruits et primeurs,
Chaque printemps, leur race avide
Aux gourmets fait verser des pleurs.

Le coq dût entrer en campagne
Contre ces Cosaques nouveaux ;
On mit avec lui sa compagne,
Mais ce couple avait ses défauts :
En vain le pois, en vain la fève
Mûrissaient comme à Chanaan,
La poule est gourmande autant qu'Ève,
Et le coq aimait comme Adam.

On comprend ce qui dût s'en suivre
Lorsque le diable est survenu :
La poule un jour ne sut plus vivre
Sans goûter le fruit défendu.
Ainsi que notre premier père
Étant dans sa lune de miel,
Pour le ciel en prenant la terre,
Notre coq y perdit le ciel.

Le crapaud, comme avait fait l'homme,
Eut-il cédé dans pareil cas ?
Non ! il n'eut point cueilli la pomme ;
Il est vrai qu'il n'en mange pas.
Mais de la chenille à la mouche
Et du limaçon au lézard,
Il trouve, en mets bons pour sa bouche,
Un vrai festin de Balthazar.

Vous voyez qu'ici tout profite,
Grâce à l'association :
Chaque animal a son mérite,
Chacun a sa vocation.
Le crapaud, quoiqu'on le maudisse,
En fait-il moins bien ce qu'il fait ?
S'il est bon, s'il vous rend service,
S'il est utile, il n'est pas laid.

Après avoir compté par tête
Les êtres plus ou moins rentés,
Disons : Point de vilaine bête
Qui n'ait ses bonnes qualités.
Puis je répète ma sentence :
Ne jugeons pas l'homme à sa peau,
Car la beauté n'est qu'apparence,
Et le meilleur est le plus beau.



PÉTITION D'UN OUVRIER.

Pas manchot et bon ouvrier,
J'ai le cœur franc à la besogne ;
Mais il me faut un pain entier,
Et trop souvent on me le rogne.
Au percepteur je ne dois rien,
Il a son droit ; à nous les nôtres.
Gouvernants, nourrissez-vous bien,
Mais nourrissez aussi les autres.

Qu'on nous donne la poule au pot
Chez nous qu'on ne voit plus qu'en songe.
Pour cela, réduisez l'impôt,
Muselez le fisc qui nous ronge.
Victimes des rats grignoteurs,
Nous avons plus, grâce aux ministres,
De commis que de laboureurs,
Et moins d'écus que de registres.

Un commis qui ne sert à rien
Est une borne sur la route.
Qui prend mon temps, me prend mon bien :
Ici donc deux fois il en coûte.
Ce n'est pas tout : triple embarras
Quand viennent la grêle et la brume
Et que mon champ manque de bras,
C'est qu'un bras de trop tient la plume.

Dégrevez enfin le budget
De tant de charges inutiles :
L'impôt, comme un vaste filet,
Embrasse nos champs et nos villes,
Y pêchant surtout le fretin ;
Toujours le gros poisson s'en tire ;
Et quand un plat manque au festin,
C'est le goujon que l'on fait frire.

Plus de monarque conquérant,
Arrière ces foudres de guerre !
A mes yeux, un prince n'est grand
Que par le bien qu'il a su faire.
Dieu qui, là-haut, donne les rangs,
Comptera pour régler son livre,
Non combien il tua de gens,
Mais combien il en a fait vivre.

LES GRILLONS D'AIX.

—

Cri-cri ! cri-cri !
Qu'est-ce ceci ?
Partout on chante ?
Oui, me dit-on,
C'est le grillon
Charmant l'attente.

Mais qu'attend-il ?
Un grain de mil ?
Non, son amante.
Quand fuit le jour,
Chanson d'amour,
Toujours il chante.

Quoi ! ce mignon
Prendre le ton
D'avoir sa belle !
Le séducteur
A donc un cœur ?
Oui ! c'est pour elle.

A petit bruit
Chante, petit !
Et la nature,
Sans s'éveiller,
Va s'égayer
De ton murmure.

Mais, petit sot,
Tu chantes trop :
Fais donc silence !
Chanter toujours
Nuit aux amours
Plus que l'absence.

Fils des sillons,
A nos salons
Qui te convie ?
Un amoureux
Vit-il heureux
Loin de sa mie ?

Dans le foyer,
Vrai charbonnier,
Que viens-tu faire ?
Sous ce tison
Fait-il si bon
Pour t'y complaire ?

Pauvre criquet
Que la faim met
Toujours en quête,
Pour attraper
De mon souper
Une miette.

Où donc es-tu,
Maudit têtû ?
Vaine recherche !
Quand tu te tais,
Tu n'es jamais
Où je te cherche.

Tels mes amours
Lorsqu'aux beaux jours
Cherchant Isaure,
Je la vois fuir
Comme un soupir
Qui s'évapore.

Suis-je trahi ?
Pleure cri-cri !
Et la parjure,
Voyant ses torts,
Aura remords
De mon injure.

Dis-lui, mon fils,
De ses mépris
Ma peine extrême.
Oui ! dis-lui tout ;
Dis-lui surtout
Combien je l'aime.

Mais son courroux
Tombe sur nous
Comme l'orage.
Assez, criard,
Ou mets plus d'art
A ton ramage.

Grillon, va-t-en.
Une fois l'an
Chante à ma fête ;
Mais cri, cri, cri,
Toujours ainsi,
Me rompt la tête.

Non, reste, ami,
Car tout ici
Serait tristesses,
Et le démon
Prend la maison
Que tu délaisses.

Puis, entre nous,
Je suis jaloux :
Et la cruelle
Te voyant là,
Point n'osera
M'être infidèle.

Gentil grillon,
Dis ta chanson,
Dis-la plus belle.
Si j'ai sa foi,
Chante pour moi,
Chante pour elle !

Mais si jamais
Tu découvrais
Son inconstance,
Ami, tais-toi,
Et laisse-moi
Mon ignorance.

Partez, grillons ;
Plus de chansons,
Car ma compagne
M'a dit : Adieu !!
Partez : que Dieu
Vous accompagne !

LA VAPEUR.

C'était en l'an mil huit cent quatre,
A midi. Le canon grondait.
Assis, rêveur au coin de l'âtre,
Seul un voyageur attendait.
A Boulogne que vient-il faire ?
Que nous veut-il ? quel est son nom ?
Il répétait : France, Angleterre,
Puis interrogeait l'horizon.

Une flottille de nacelles
Fuyait, plongeant sous les boulets,
Comme une troupe de sarcelles
Que l'épervier serre de près.
Un homme, debout sur la plage,
Suivait du regard ces canots
Que le vent poussait au rivage
Quand les en repoussaient les flots.

Terrible dans son impuissance,
L'homme dévorait le danger.
L'inconnu lui dit : Espérance !
Voici ce qui doit te venger :
Vois, là-bas, cet âtre qui fume,
Par lui je te conduis au but :
Souffle le feu, dresse l'enclume,
Cette vapeur est ton salut.

Le génie a ses jours néfastes :
L'homme à l'étranger dit : Va-t'en !
D'un seul mot, rayant de nos fastes
La conquête de l'océan.
La victoire, sa main l'écarte
Comme une coupe de poison.
Cet homme, c'était Bonaparte ;
Le voyageur était Fulton.

Oui ! César, ce fut ta fortune
Qu'en ce moment tu repoussas :
C'était du trident de Neptune
Que le destin armait ton bras.
Contre toi, qu'eut fait l'Angleterre
Que ne défendait plus l'autan ?
Tes bataillons couvraient sa terre
Comme la lave du volcan.

O vapeur terrible et féconde,
Vapeur devant qui tout fléchit !
N'es-tu pas la reine du monde,
Qui nous tue et nous enrichit ?
Ainsi qu'un pâle luminaire,
L'éclair a passé devant toi ;
Plus puissante que son tonnerre,
Tu lui dis : La foudre, c'est moi.

Contre toi, qui prendra les armes ?
Ici, que peuvent les canons,
Tous ces lanciers, tous ces gendarmes,
Tous ces artilleurs, à quoi bons ?
Qu'on amène l'armée entière,
Ton souffle la jette au déblai,
Comme aurait fait de la poussière
La servante avec son balai.

Ainsi que de viles futailles
Brisant les vaisseaux dans les ports,
Il n'est ni remparts ni murailles
Pour résister à tes efforts.
Les ponts dominant les campagnes,
Sous nos pieds ont mis les clochers ;
Ton choc ébranle les montagnes,
Ton souffle amollit les rochers.

Ce feu, ta source et ton mobile,
Ce feu s'étonnant de servir,
Ainsi qu'un esclave docile
Se voit contraint de t'obéir.
Dans la chaudière où, sans relâche,
Par ordre, il travaille pour nous,
Il faut qu'il achève sa tâche
Comme un forçat sous les verroux.

Toi seule, en abrégeant l'espace,
As pour nous prolongé le temps ;
C'est par toi que l'esprit embrasse
L'histoire par ses monuments.
Plus de rancune héréditaire,
De parricide ambition :
Entre tous les rois de la terre,
Le rail est le trait d'union.

C'est toi qui, brisant la limite
Qui nous séparait du voisin,
Du douanier et de sa guérite
As fait l'enseigne du chemin.
Bientôt du pied poussant la grille,
Les peuples se donnant la main,
Ne feront plus qu'une famille
Se nourrissant du même pain.

Par toi s'est ouverte la voie,
Par toi s'étendra le bon sens.
Si la folie encore aboie,
C'est en vain : elle a fait son temps.
La routine qui t'embarrasse,
Tu l'aplatis sous ton wagon,
Comme la sottise qui passe
Au laminoir de la raison.

Comme une habile moissonneuse
Ne t'avons-nous pas vue aux champs
Remplacer la main paresseuse
Et, seule, suppléer au temps ?
Aidant à l'œuvre du génie
Et soumettant jusqu'au hasard,
N'as-tu pas conduit l'industrie
A la perfection de l'art ?

Sous la gaze qu'un souffle anime,
Vers le ciel tu prends ton essor ;
Ou bien, en plongeant dans l'abîme,
Tu vas lui demander de l'or.
A ce pouvoir nouveau, tout cède
Pour porter le monde aujourd'hui :
Ainsi qu'au levier d'Archimède,
Il ne te faut qu'un point d'appui.

Tu sais, émule de Moïse,
En faisant jaillir l'eau du roc,
Transformer en terre promise
Ce sol qui repoussait le soc.
Et, fertilisant l'Arabie,
A l'oasis déshérité
Tu rends la fraîcheur et la vie
Dont le Seigneur l'avait doté.

Et cette onde qu'elle a fait naître,
Elle peut aussi la dompter.
Le fleuve a rencontré son maître :
Devant elle, il doit s'arrêter.
La vague en vain court et s'élance
Sur celle qui la refoula :
Vers lui, terrible elle s'avance
Et lui dit : Tu resteras là.

Suprême semblait sa puissance,
Lorsqu'embrassant l'immensité,
Un nouveau pacte d'alliance
L'unit à l'électricité.
Dans le wagon, quand l'un emporte
Mon corps aussi prompt que le vent,
Plus rapide encor, l'autre porte,
Sur un fil, mon âme en avant.

Et cette reine de notre âge,
Vous pouvez aussi l'employer,
Comme une femme de ménage,
A tous les besoins du foyer.
Elle nous chauffe, nous éclaire,
Elle tisse nos vêtements,
Et, de l'éclat de sa lumière,
Elle embellit nos monuments.

Réalisant ainsi la fable,
Nous n'avons qu'à dire : Je veux.
L'élément n'est plus indomptable :
A nous la terre, à nous les cieux !
Et de ces hauteurs où nous sommes,
Lorsque j'aperçois nos aïeux,
Je me dis : Étaient-ce des hommes,
Et pouvons-nous descendre d'eux ?

Mais comme ce Titan qui rêve
Ne jouons pas avec le feu :
A quelque hauteur qu'on s'élève,
Plus haut encore on trouve Dieu.
A lui seul, à sa gloire immense
Reportons donc ces dons divins :
C'est un rayon de sa puissance
Qu'il a déposé dans nos mains.

N'en abusons pas ; et si l'homme
N'est ici qu'un ange déchu,
Se réveillant de ce long somme
Et renaissant pour la vertu,
Du pouvoir que Dieu lui confère
Que chaque œuvre soit un bienfait,
Car on n'est heureux sur la terre
Que par les heureux qu'on y fait.

Je le sens, mon sujet m'emporte
Au-delà du chemin tracé ;
Je crains que du rail il ne sorte,
Ainsi qu'un wagon trop pressé.
Mais en vain l'espace il dévore,
Près du temps il n'est que lenteur ;
Distancé, je le presse encore
En criant : Plus vite ! au chauffeur.



LA VISION.

Ariel, de mon front écarte ces nuages.
La terre a disparu ; je sens qu'en liberté
Comme l'aigle planant au-dessus des orages,
Aujourd'hui, devant moi, s'ouvre l'immensité.

Je meurs ; le temps n'est plus ; l'éternité commence.
Le songe de la vie, enfin, s'est dissipé.
Je quitte ce séjour de trouble, de souffrance,
Je meurs : de ses liens l'esprit s'est échappé.

Ame, souffle de Dieu, par quel affreux prestige,
Toi, fille de la vie et de l'éternité,
La mort t'enchaîna-t-elle ? Ame, ce noir prodige
Était-il un mensonge ou la réalité ?

Quel était donc ce corps qui rampait sur la terre,
Ce fardeau qui, du ciel, toujours te repoussait ?
Un Dieu te l'avait-il donné dans sa colère,
Fut-il le châtiment dont il te menaçait ?

D'existence et de mort, monstrueux assemblage,
C'est l'être, c'est l'esprit plongé dans le limon,
Le néant animé, l'astre sous le nuage,
L'immensité contrainte au fond d'une prison.

Le trépas a brisé cette chaîne funeste
Dont le dernier anneau m'attachait à ces lieux ;
Ce corps n'est plus, je vis : l'immortalité reste,
Je ne sens plus la terre et je touche les cieux.

Adieu terre ! homme adieu ! libre de la poussière,
Je monte vers le ciel, vers Dieu dont je naquis.
Mes yeux, longtemps fermés, s'ouvrent à la lumière ;
Dieu m'a dit : Viens à moi ; la vie est où je suis.



FLORENCE.

1859 (1).

—

« A bas Florence et l'Étrurie !
A bas la reine des beaux-arts !
Nous ne voulons plus de patrie,
Non ! qu'on nous fasse Savoyards.
A bas le duc et son ministre !
Chef-lieu d'un arrondissement,
Qu'un sous-préfet nous administre
Et reçoive notre serment. »

Tels sont vos vœux, gens de Toscane,
Et vous vous croyez citoyens ;
Le charbonnier, dans sa cabane,
Peut dire : Je la lègue aux miens.
Couvrant, comme d'une poussière,
Ceux qui furent de ceux qui sont,
Ce nom qui remplissait la terre,
Vous l'effacez comme un affront.

Si, traçant votre arrêt suprême,
César eut dit : Plus de Toscan !
Appelant sur lui l'anathème,
Vous crieriez : A bas le tyran !
Et cet intolérable outrage
Que votre ennemi n'eut osé,
Vous, dans votre stupide rage,
Vous l'êtes vous-même imposé.

Armé de la torche civile,
Collot, ravageur de Lyon,
Après avoir rasé la ville,
La nommait commune sans nom.
Imitez-le, brûlez Florence,
Et qu'un poteau sur ses débris,
Dise : là, belle d'espérance,
Fut la ville des Médicis.

Qu'il dise qu'heureuse et savante,
Elle fut la reine des arts ;
Qu'on y vit les lauriers du Dante
Y dominer ceux des Césars.
Et lorsqu'Athène a son Parnasse,
Ses temples, ses Amphictyons,
Athène voudra qu'on l'efface
De la liste des nations ?

Non ! mais la Grèce devint une
Quand on lui demanda son sang,
Et pour la défense commune
Ses fils ne formèrent qu'un rang.
Contre cette union sublime
De cœurs qu'il ne pût diviser,
De bourreau devenant victime
Xercès est venu se briser.

Oui ! je te comprends, noble ville !
Quand la Rome de Romulus,
Née à peine et déjà nubile,
Ouvrait le temple de Janus,
A ses guerriers demandait-elle :
Êtes-vous Volsques ou Sabins ?
Non ! devant la lutte mortelle,
Tous étaient frères, tous Romains.

Sourde aux clameurs de nos Zoïle,
Tu te souviens de Régulus,
De Scævola qui se mutile,
Et du gouffre de Curtius.
Insensible à ta grandeur même,
Quand tes frères sont malheureux,
Tu ne veux pas du diadème
Qu'il te faudrait porter sans eux.

Ah ! si pour rendre à l'Ausonie
La paix et ses jours glorieux,
Il faut, nouvelle Iphigénie,
Que l'on te sacrifie aux dieux,
Devant ce dévouement sublime
Unissons-nous pour te bénir,
Et de fleurs parons la victime
Quand, pour nous, elle va mourir.

(1) Lorsqu'en 1859, Florence demanda sa réunion au Piémont, l'Europe entière poussa un cri de surprise : c'était la première fois qu'un peuple libre, qu'un peuple artiste acceptait un gouvernement militaire. Nous répétons ici ce cri que dans l'Italie que nous visitons à cette époque, qu'à Florence même, un parti nombreux, vieux reste des Guelfes et des Gibelins, d'accord cette fois, poussait contre cette absorption. Avait-il tort, avait-il raison ? L'avenir en décidera. Si la révolution italienne aboutit, si la Péninsule, qui ne peut être libre et puissante qu'à cette condition, devient un État compacte, on verra, dans ce sacrifice de la ville des Médicis, un acte héroïque. Mais ce sacrifice sera-t-il imité ? L'amour de la mère-patrie, de la patrie italienne, l'emportera-t-il sur l'orgueil des souvenirs locaux et les rivalités séculaires ? Voilà ce que nous nous demandons.



L'AVANCEMENT.

Ah ! messieurs, quelle nouvelle !
Notre chef est au plus bas.
Si la nuit n'est pas plus belle,
Il ne la passera pas.
Mais un malheur nous menace,
Que ce secret soit gardé :
On doit nommer à sa place
Encore un recommandé !

Vous savez tous que l'intrigue
Paralyse ici les droits :
La protection, la brigue
Se disputent les emplois.
Et nous, enfants de la balle,
Loin de passer les premiers,
Pour dix ans on nous installe
Simples gratteurs de papiers.

Pour l'employé, pas de chance.

Depuis l'an du choléra,

Ni retraite, ni vacance :

Chacun garde ce qu'il a.

Cependant, c'est par trop bête

De ne pouvoir parvenir,

Parce qu'un vieux sot s'entête

A ne vouloir pas mourir.

Nous n'avons qu'un temps à vivre,

Dit un antique rondeau :

La maxime est bonne à suivre

Quand on est chef de bureau.

C'est dur à passer, sans doute,

Mais avant tout l'équité :

Entraver ainsi la route,

C'est contre la liberté.

Il reste à placer un frère

Du directeur général ;

Il trouvera son affaire

Au partage électoral.

Son gendre est son secrétaire,

Ses deux neveux sont pourvus,

Et son fils, surnuméraire,

Touche déjà mille écus.

Ceux qui, surtout, vont nous nuire,
Sont les enfants du caissier :
Il a deux fils à produire,
Trois filles à marier.
Comme il tient, quoique bon père,
A garder son capital,
Nous pourrions bien ici faire
Les frais du nœud conjugal.

Lorsque la poule va pondre,
Quand au feu sont les marrons,
Quoi ! vous vous laisseriez tondre
Comme un troupeau de moutons !
Non ! en avant, camarades,
Aux intrus montrons les dents,
Et, dressant nos barricades,
Crions : A bas les parents !

C'est que l'emploi qui les tente
Est un morceau délicat :
Pour eux, cela vaut la rente
Sans la dépense d'achat.
J'ai vérifié les livres,
Les avantages sont grands :
Tous les mois quatre cents livres,
Outre les émoluments.

On a ses ports en franchises
Et droit aux vacations,
Part aux plombs, part aux remises,
Part aux confiscations,
L'honneur d'avoir à sa porte
L'huissier garçon de bureau,
Puis l'habit brodé qu'on porte
Avec la plume au chapeau.

Si le sous-chef a la place,
Nous n'aurons pas à crier.
Qu'à l'emploi vacant je passe,
Chacun devient héritier.
Aux échelons de l'échelle
Ainsi je vous pousse tous,
Heureux, en ami fidèle,
D'avoir fait cela pour vous.

Mes titres, je puis les dire :
Du directeur j'ai l'appui ;
Sur lui j'ai certain empire :
Ma femme est bien avec lui.
C'est moi, pendant les vacances,
Qui promène ses enfants,
Et qui fais leurs pénitences
Quand ils ont été méchants.

Un jour, étant en voyage,
Vint un cas embarrassant :
Point de barbier au village,
Et le sien était absent.
Il demande, d'un air digne,
Si mon rasoir était bon ?
Messieurs, j'eus l'honneur insigne
De lui raser le menton.

De ma superbe écriture,
Vous savez qu'il fait grand cas :
Pour copier sans rature,
De rivaux, je n'en ai pas.
Oui ! mes lettres sont parfaites ;
Jamais plus grand écrivain,
Pour faire des étiquettes,
N'a mis la plume à la main.

D'ailleurs, employé modèle,
A chaque gouvernement,
Sans attendre qu'on m'appelle,
Le premier j'ai fait serment.
Au devoir, chacun sait comme
J'ai toujours, obéissant,
Dénoncé, quel que fût l'homme,
Tout collègue mal pensant.

Oui ! c'est là mon plus beau titre
A l'emploi qui doit vaquer :
Si le bon droit est l'arbitre,
Je ne puis pas le manquer.
Bien plus, madame en personne
Me porte un vif intérêt,
Car j'ai remplacé sa bonne
Pour soigner son perroquet.

Ce sont là de ces services
Qu'on ne peut pas oublier.
Ainsi, sur mes bons offices
Comptez tous jusqu'au dernier.
Oui ! je veux qu'on vous avance ;
D'ailleurs, cela vous est dû.
A vous donc la préférence,
Après moi, bien entendu.

Ah ! mon Dieu, quel tour indigne !
Je vois le docteur qui sort.
Il sourit, c'est mauvais signe :
Son malade n'est pas mort.
La crise était favorable :
Ici-bas, sur quoi compter ?
Il en revient !! que le diable...
Allons l'en féliciter.

LE DÉVOT CAPITAINE.

Ah ! Notre-Dame ! Notre-Dame !
 Vous la patronne du marin,
 Je vous recommande mon âme,
 Ma maîtresse et mon brigantin !
 Et vous, Corentin, mon bon père,
 Amenez du bien à la guerre ;
 Et vous aurez part au butin,
 Notre-Dame et saint Corentin !

Ah ! Notre-Dame ! Notre-Dame !
 Faites, pour nous, venter bon frais.
 Nos bras sont rompus sur la rame,
 Et le rivage est toujours près.
 Souvenez-vous-en, bonne vierge :
 Nous vous avons promis un cierge
 Avec votre part du butin,
 Et trois Ave chaque matin.

Ami Corentin, si la prise
Est un bon vaisseau levantin,
Je veux t'envoyer à l'église
Trois surplis de toile de lin ;
Et je mettrai dans ta chapelle
Deux quartauts de bière nouvelle,
Avec un tonneau de vieux vin
Pour t'égayer soir et matin.

Ah ! Notre-Dame ! Notre-Dame !
La voile pend sur le plat bord.
L'hirondelle dort sur la lame :
Notre-Dame, ça vous fait tort !
Et toi, Corentin, à la guerre
Veux-tu protéger l'Angleterre
Et laisser leur or aux païens,
Quand il est de pauvres chrétiens ?

Notre-Dame, petite mère,
Je n'ai plus qu'à vous dire un mot :
Nous vous donnerons part entière,
Et, si le vent tient, double lot.
Enfin, Corentin, mon brave homme,
Je fais vœu que mon frère à Rome,
Si nous revenons coffre plein,
Ira se faire capucin.

LE CONSEIL ÉLECTORAL.

Dans nos élections, naguère
On faisait bien du bruit pour rien ;
On criait pour Paul ou pour Pierre :
Rarement ça tournait à bien.
On a simplifié la chose :
Jusqu'à l'élu, tout est fourni ;
Monsieur le sous-préfet propose,
Le préfet nomme. C'est fini (1).

Votez, messieurs, votez sans crainte,
Je vous le dis, moi magistrat ;
Car à vos droits porter atteinte,
A mes yeux, c'est un attentat.
Mais si quelqu'un a l'insolence
De changer ce bulletin-là,
Je jure, par son excellence,
Que tôt ou tard il le paiera.

Partout complète indépendance :
Que l'on choisisse en liberté.
Il suffit, huit jours à l'avance,
De prévenir l'autorité.
Mais craignez un conseil perfide,
Venez à qui connaît la loi :
Où trouvez-vous un meilleur guide
Quand le département c'est moi ?

Qu'une visite à domicile
Effrayant le perturbateur,
On découvre la liste hostile
Que nous signale monseigneur !
Du blanc, du rouge on vous dispense,
Et du tricolore on a peur ;
Il faut un sujet sans nuance,
Mais tout prêt à mettre en couleur.

J'enjoins surtout aux commissaires
De vous surveiller, débitants ;
Ne versez café, petits verres
Qu'aux consommateurs bien pensants.
Décemment pour qu'on se comporte,
Que sur votre établissement,
En gros soit écrit sur la porte :
Candidats du gouvernement.

Les gens d'esprit, qu'on les rejette,
Et pas de gens de cœur non plus :
Pour la besogne qu'on apprête,
L'esprit, le cœur sont superflus.
Sans s'arrêter à l'orthographe,
Suffit qu'on puisse couramment
Mettre son nom avec paraphe
Sur la feuille d'émargement (2).

Payer les gens pour ne rien faire
Semble d'abord original :
C'est un progrès, puisque naguère
C'était pour rien qu'ils faisaient mal.
A jour fixe, si leurs brioches
Ne se soldaient pas au comptant,
On peut reconnaître à nos poches
Que le profit n'en est pas grand.

De ces parleurs à la douzaine,
Électeurs, gardez-vous aussi !
Que Cicéron, que Démosthène,
Ne mettent pas les pieds ici !
Défiez-vous de la harangue :
Elle est la perte des États ;
Souvenez-vous qu'à coups de langue
Voici trois trônes qu'on met bas.

Que par un concours unanime
On élise mes candidats !
Ils méritent tous votre estime :
Voyez, ils sont tous gros et gras.
La gauche, la droite et le centre
Vous rendaient maigres, bilieux ;
Mais à présent on est tout ventre,
Et nous n'en digérons que mieux.

Pour nous ramener l'abondance,
Croyez-moi, ceux-ci sont les bons :
Ils ne maigriront pas, je pense,
Au banquet que nous préparons.
Nous avons, derrière la toile,
Un projet de société :
Tout vaisseau, pour porter la voile,
A besoin d'être bien lesté.

Un mot encore. Si j'insiste,
J'en ai sujet en vérité :
Si vous n'adoptez pas ma liste,
On va me mettre de côté.
N'ayez pas le cœur insensible,
Sauvez-moi d'un pareil malheur ;
Songez qu'un préfet disponible
Est moins encor qu'un électeur.

Mais qu'est-il quand il est en place ?
Paria ministériel,
Il est abreuvé, quoi qu'il fasse,
D'affronts, de vinaigre et de fiel.
N'allez pas me faire l'outrage
De me croire auteur : plus discret,
Ainsi qu'un perroquet en cage,
J'ai sifflé ce qu'on me sifflait.

(1) Ceci est historique, mais appartient à d'autres temps. Ce qui était possible lorsque la liste électorale se bornait à quelques noms, ne l'est plus depuis la loi du suffrage universel : il n'est aucun préfet, quelque influent et populaire qu'il soit, qui puisse aujourd'hui être maître des élections. Quant au désir de les diriger, il a été de tous les règnes : il n'en est pas un seul, depuis la fin du siècle dernier, qui n'ait exercé sur elles une pression plus ou moins directe. Doit-on en accuser les gouvernants ou les gouvernés ? Telle est la question. — Quand, par des conciliabules, des banquets, des manifestations menaçantes, les partis faussent ces élections et ébranlent le gouvernement, ce gouvernement doit naturellement se défendre. — Si l'on veut des élections libres, c'est le bon sens de tous, c'est la moralité des électeurs qui, seuls, peuvent nous les donner. — Que les factions ne cherchent plus à étouffer la conscience publique, et le gouvernement, s'il est sage, ne tentera pas de la diriger.

(2) Ceci se rapporte aux emplois salariés qu'on donnait alors comme rémunération aux députés ministériels. C'est cet abus que le gouvernement actuel a voulu prévenir en accordant à tous les députés une indemnité de déplacement.



L'ITALIE LIBRE.

30 JUIN 1859.

—

L'Autriche a son ultimatum,
Et nous gardons notre conquête.
Canons, lampions, *Te Deum*,
Qu'on n'épargne rien à la fête !
A Mantoue, à Peschiera,
Certe, on eût dû joindre Vérone.
En attendant ce qu'on prendra,
Prenons toujours ce qu'on nous donne.

Enfin, nous voici nation
Et nous avons une patrie :
Repas d'aigle ou part de lion
Était le sort de l'Italie.
Napoléon nous rend nos droits :
Plus de Hapsbourg, plus de bastille !
Si nous nous mangeons quelquefois,
Ce ne sera plus qu'en famille.

En avant, Guelfes, Gibelins,
Recommencez vos vieilles guerres !
Nous reverrons les Ugolins
Et nos glorieuses misères.
Avec nos condottieri
Reviendront aussi nos Lucrèces
Borgia, Vanozze et bravi,
Ainsi qu'Alexandre et ses nièces.

Arrivez tous, joyeux conteurs,
Chantez-nous le page et sa mie ;
Maris trompés, maris trompeurs,
Au bon vieux temps, bonne folie.
Quand le Tasse, dans sa prison,
Nous dira les rigueurs des belles,
Boccace, en son décaméron,
En montrera de moins cruelles.

Italie au sol enchanté,
Pays d'amour et de mystère,
Dis-le moi, de ta liberté,
Reine d'un jour, que vas-tu faire ?
Sauras-tu régner ? Ou demain
Iras-tu, comme les Atrides,
Sur les enfants du même sein,
Étendre tes mains parricides ?

Tel que ce stupide Indien
Qui, se préparant à la guerre,
Pour avoir un dieu pour soutien,
A son fétiche immole un frère,
Ton roi, conquérant de clocher
Ou Napoléon de village,
Veut-il aussi, sur un rocher,
Achever son apprentissage?

Peuple unique, tu seras grand.
Divisé, tu descends du trône :
Ilote à vendre au plus offrant,
Pauvre à qui l'on jette l'aumône.
Chaque vingt ans, tombant du mont
Comme un faucon sur la colombe,
L'étranger, le pied sur ton front,
T'a dit : L'esclavage ou la tombe !

Un jour, s'il le disait encor,
Est-ce le cou que tu vas tendre ?
Cette liberté, ton trésor,
Vas-tu la lui laisser reprendre ?
Les arbres ici sont jumeaux ;
Crains qu'une branche se détache :
En réunissant ses rameaux,
Le peuplier brise la hache.

Crois au bon conseil de Jésus :
Quand Pierre fit son équipée,
Il lui dit : Épargne Malchus,
Ou tu périras par l'épée.
Le saint mit son glaive au fourreau,
Et Malchus reprit son oreille.
Fais comme eux : voguant en pleine eau,
Tu trouveras chance pareille.

Mais si l'apôtre du Seigneur
Eut été celui de Bellone,
Infortuné triomphateur,
Il perdait sa triple couronne.
Eût-il eu tes trois cents canons
Et cent coups à tirer par homme,
Faute de meilleures raisons,
Il n'eût pas mis le pied à Rome.

La paix ! la paix ! vive la paix !
C'est par elle que tout prospère.
La paix, le plus grand des bienfaits
Dont le ciel ait doté la terre.
La Grèce adora le dieu Mars
Avec la gloire et ses fumées ;
Le chrétien, flattant ses Césars,
Inventa le dieu des armées.

Si Dieu fit l'homme, il serait beau
Qu'aidant à celui qui l'égorge,
Devenu valet du bourreau,
A la victime il tint la gorge.
Que l'encens fume ! et servez bien !
Nous n'épargnons pas la dépense :
Dieu va mettre à mort l'Autrichien
Pour obliger le roi de France.

Si jamais l'amour des combats
L'un contre l'autre vous entraîne,
Italiens, croisez vos bras,
Vous aurez forgé votre chaîne.
Le renard aulique est bien fin,
Sa dent mord avant qu'il ne jappe ;
Si vous vous divisez, soudain
Il étend la griffe et vous happe (1).

(1) Mais non pour longtemps. Rendre l'Italie autrichienne est chose aussi difficile que de faire les Polonais Russes. Pour dénationaliser un peuple, il faut des siècles. Encore, l'histoire prouve qu'on ne réussit pas toujours, et que le vaincu devient souvent le vautour qui dévore le vainqueur.



UN HOMME

COMME ON EN VOIT.

—

Pour être heureux sur la terre
Quand on a rempli son sac,
Il faut, disait un confrère,
Mauvais cœur, bon estomac.
Ne jamais prendre pour sienne
La misère du voisin :
Ainsi le veut l'hygiène
Au dire du médecin.

Pourquoi se fait-on ermite ?
C'est pour n'avoir ici-bas
D'autres soins que sa marmite,
Qu'ôter ou mettre ses bas.
Encor le bon solitaire,
Quand les beaux jours sont venus,
Pour simplifier l'affaire,
Se promène les pieds nus.

D'une inutile grimace
Afin d'éviter l'ennui,
Je prends la meilleure place
Chez moi comme chez autrui.
Pour se faire de la peine
L'homme a bien assez de soi ;
Aussi, lorsque je me gêne,
Ce n'est jamais que pour moi.

Le fruit le plus confortable,
Ma main le trouve au plateau :
Toujours je découpe à table
Pour avoir le bon morceau.
Point n'y dédaigne une belle,
La grâce éveille l'esprit,
Et le feu de sa prunelle
Attise mon appétit.

Mais je me garde de l'homme,
Être assez peu méritant,
Car neuf fois sur dix, en somme,
On se trompe en le vantant.
Aussi, sobre de louange,
Dans la crainte de mentir,
S'agit-il même d'un ange,
J'ai grand soin de m'abstenir.

On sait quelle est ma franchise ;
Et quelqu'un de mes amis
A-t-il fait une sottise,
A tout venant je le dis.
Fait-il bien, c'est autre chose ;
Et prudemment, dans ce cas,
Je reste la bouche close :
Le bien, je ne le dis pas.

D'un malheur, d'une défaite,
Lorsque le bruit se répand,
Ma voix, comme une trompette,
Sonne à briser le tympan.
Mais quand c'est une victoire,
Je m'y prends d'autre façon :
Motus ! et, pour l'auditoire,
Aussi muet qu'un poisson.

Vous trouvé-je bonne mine
Avec l'air de la santé,
Je me détourne et chemine :
Ici mon temps est compté.
Mais avez-vous le teint blême,
Je puis bien me déranger
Pour vous apprendre à vous-même
Que je vous crois en danger.

Lorsqu'une femme est charmante,
Le dirai-je ? — Non, vraiment !
Sur sa main je me lamente,
Ou bien son pied est trop grand.
Mais d'esprit elle pétille ;
J'en conviens, en ajoutant :
Oui ! comme un couteau qui brille
Et dont on craint le tranchant.

D'Hugo où de Lamartine
Paraît un livre nouveau :
Ne faut pas qu'on s'imagine
Que je vais crier : Bravo !
De ce plaisir je me passe
Et ne dis rien. Je fais mieux :
D'une petite grimace
Je réponds aux curieux.

Comme à Paris on me nomme,
Pourquoi donc vous le cacher ?
On m'appelle un vilain homme.
Un sot pourrait s'en fâcher ;
Quant à moi je m'en honore,
Car, certe, il vaut mieux partout
Être vilain, pis encore,
Que de n'être rien du tout.

LA MÉCANIQUE

ET LE MÉCANICIEN.

—

Le bon Dieu, lorsqu'il créa l'homme,
Fit, certe, un morceau précieux.
Pourtant il faut bien dire comme
Moi l'aidant, il aurait fait mieux.
De la science théorique
C'est sans doute un grand professeur ;
Mais autre chose est la pratique :
Avec elle, il l'eut fait meilleur.

Si j'en parle avec assurance,
C'est qu'étant mécanicien,
L'ouvrage est de ma compétence :
En fait d'état, chacun le sien.
Pourquoi faire un simple rouage
Pour lier les membres entr'eux ?
Il suffisait d'un engrenage
Tenu par une vis ou deux.

Une chose surtout me frappe
Dans le mécanisme du cœur :
Moi je l'aurais fait à soupape,
Afin d'en modérer l'ardeur.
En outre, je donnais au riche,
S'il l'avait dur, froid ou léger,
Comme on fait d'une dent postiche,
La facilité d'en changer.

Au lieu d'avoir deux yeux de face
N'en valant pas un bien souvent,
J'en aurais divisé la place :
L'un derrière, l'autre devant.
Jugez ici de l'avantage
Quand on est mal avoisiné :
On verrait les gens au visage,
Même en ayant le dos tourné.

J'aurais aussi, contre les rhumes
Dont sont préservés les oiseaux,
Au genre humain donné des plumes
De geais, de paons, coqs ou corbeaux.
Quelle économie au ménage
En soie, en dentelle, en ruban !
La femme aurait eu son plumage
Pour n'en changer qu'une fois l'an.

Contre tous les maux de mâchoire
Il ne faut, dit-on, qu'un temps sec.
Moi je dis : Plus de dents d'ivoire,
Plus de bouche ; on aurait un bec.
Des créatures ainsi faites
Pourraient au ciel prendre leurs vols :
Les femmes seraient des fauvettes
Et les maris des rossignols.

Complète l'œuvre serait-elle
Si l'on n'eut songé qu'au dehors ?
Comme un cric a sa manivelle,
L'âme ainsi fait marcher le corps.
Mais comment voulez-vous qu'on nomme
Ce souffle à s'enfuir toujours prêt,
Et qui ne tient pas plus à l'homme
Que les moineaux au trébuchet ?

Pour produire une œuvre durable,
J'aurais fait l'âme en bon acier,
Soudée au corps moins vulnérable
Et qui, sans rompre, put ployer.
Puis, les couvrant d'une peinture
En minium de premier coût,
Après ponçage et ciselure,
J'aurais galvanisé le tout.

Vous le voyez, la mécanique
Peut, la vapeur aidant un peu,
Lorsqu'un bon ouvrier l'applique,
Suppléer à la main de Dieu.
Et cet homme, triste machine,
Ce corps imparfait dans son jeu,
Quand, pièce à pièce, on l'examine,
Ne vaut pas une pompe à feu.

Et qu'est-ce donc quand on arrive
A nos instruments capitaux !
Sera-t-il la locomotive
De la force de cent chevaux ?
Je le demande : sur la terre
Se laissant ainsi dépasser,
L'homme est-il donc si nécessaire
Et ne peut-on pas s'en passer ?

Longtemps, par la grâce divine,
Sur l'animal il a régné ;
Mais aujourd'hui, par la machine,
A son tour il est détrôné.
Et les sept sages de la Grèce
Feraient moins avec leur raison,
Qu'un balancier et qu'une presse
Avec un boisseau de charbon.

Ce qu'une machine peut faire
Remplirait un volume entier :
Elle est plus habile en affaire
Que notre plus malin banquier.
Honnête et logique en finance,
Dans ses calculs, jamais d'erreur ;
Et le meilleur ministre en France
Est l'instrument dit : le compteur.

Tenez, la voici qui modèle
Groupes, supports, portrait, tableau :
C'est Phidias, c'est Praxitèle :
Rome n'a rien fait d'aussi beau.
De chefs-d'œuvre couvrant la terre,
Au rabais le luxe est vendu ;
Il advient que le nécessaire
Est plus cher que le superflu.

Ici-bas, le progrès lui-même
Aurait donc son mauvais côté ?
A résoudre certain problème,
Il est quelque témérité.
Craignons, lorsque par la plastique
L'image a si bien réussi,
Que, par un procédé chimique,
On ne fasse un jour l'homme aussi.

Abattons l'arbre de science
S'il doit nous conduire à cela.
Qu'on fasse, à tout savant, défense
D'expérimenter jusque là.
Que du zinc on nous vende ou donne
Pour du bronze ou pour de l'airain,
Mais qu'on ne laisse ici personne
Sophistiquer le genre humain.

Sans épine est-il une rose ?
Non ! le mal est auprès du bien.
Sans défaut, ni femme ni chose :
La mécanique a donc le sien.
Elle est jalouse, elle est colère,
Et, pour un peu d'huile manquant,
Trop souvent elle met à terre
La fabrique et le fabricant.

Avec du velours à la patte
Comme un chat qui fait le calin,
Elle assommera qui la flatte
En semblant lui lécher la main.
Quand elle ordonne, on doit se taire,
Et, semblable à l'enfant gâté,
Il faut à la fois satisfaire
Son caprice et sa volonté.

Oublions la tache légère
Pour ne songer qu'à ses bienfaits :
Si nous n'avions ni ciel ni terre,
C'est elle qui les aurait faits.
Est-il rien qu'elle ne fonde
Avec l'espace et l'élément ?
D'un jet elle eut créé le monde,
Ainsi qu'on coule un monument.

Au salon comme à la cuisine,
Chez l'artisan, chez le seigneur,
Est-il un fait dont la machine
Ne soit la cause ou le moteur ?
Sans four, auriez-vous la brioche ?
Sans gril, où serait le traiteur ?
Et s'il n'avait le tourne-broche,
L'homme serait-il rôtiisseur ?

D'où viennent l'épingle et l'aiguille,
Le dé, le fil, l'étui, l'acier ?
Qui nous chausse, qui nous habille,
Qui pile et presse le papier ?
Gravant, ciselant la dorure,
Transformant le cuivre en vermeil,
Elle a, pour nous mettre en peinture,
Mécanisé jusqu'au soleil.

Avant elle, la librairie
N'offrait qu'un bouquin mal tourné.
N'est-ce pas de l'imprimerie
Qu'à Strasbourg Guttemberg est né ?
Par une invention plus belle,
A la fois commis, prote, auteur,
Là, dans Paris, n'est-ce pas elle
Qui rédige le *Moniteur* ?

Providence de l'élégante,
La beauté soumise à ses lois
Lui doit cette taille charmante
Que l'on peut prendre entre deux doigts.
La robe dont elle est si fière,
Le ruban, le nœud, le bouquet,
Les gants, les bas, la jarretière,
Elle a tout fait jusqu'au mollet.

Puis, vient l'ingénieux système
De l'instrument où l'on jetait
Un bœuf entier, qu'à l'instant même
On servait en dîner complet.
Rôti, bouilli, grillé, potages,
Piqué, bardé, tout cuits, tout chauds,
Sans compter cent charmants ouvrages
En corne, en os, en cuir, en peaux.

L'instrument dit : *la couturière*
M'a peut-être encor plus surpris :
Il habille une femme entière
En moins de temps que je le dis.
La dame entre dans la machine
Dans son négligé matinal,
Puis, elle en sort en crinoline,
Coiffée et prête pour le bal.

Tairons-nous la machine à barbe
Qui rase à la fois cent mentons ?
Celle qui purge, et sans rhubarbe,
Par le simple jeu des pistons :
Ainsi qu'un orgue elle est construite,
De façon que chaque jet d'eau
Vous arrive à la place dite
Accompagné d'un chant nouveau.

Puis, la servante mécanique
Façonnant poularde et chapon,
Qui les prend, les plume et les pique,
Y met la truffe ou le marron.
Mais une découverte unique
Et le vrai prodige de l'art,
C'est que l'on fait l'huître chimique
Et qu'on fabrique le homard.

Jusqu'au poisson, tout vient en serre.

A quoi servent les éléments,

Le feu, la mer, l'air et la terre?

A nous donner du mauvais temps.

Alors qu'on les emmagasine,

Et s'ils n'ont pas d'autres emplois,

Qu'on les livre en gaz à l'usine

Pour économiser le bois.

La mécanique nous assomme,

Dit l'ouvrier. — Pauvre innocent !

Deux bras ne nourrissent qu'un homme,

Une machine en nourrit cent.

Regarde : sur la barbarie

Elle a posé son pied vainqueur ;

Elle est, pour nous, plus que la vie :

C'est l'axe civilisateur.

C'est l'inspiration divine,

Quand tu luttais contre la mort,

Qui te dit : Tiens, prends la machine,

Par elle tu deviendras fort.

Rampant encor dans la poussière

Qu'impuissant ton ongle grattait,

C'était le sceptre de la terre

Que Dieu, ce jour-là, te donnait.

Oui ! la machine, c'est le monde.
En doutes-tu?... Lève les yeux :
Vois cet astre qui le féconde,
Vois le mécanisme des cieux !
En œuvre tu mis la matière,
Mais le plus grand mécanicien
Est moins celui qui sait tout faire
Que celui qui fit tout de rien.



FLAVIE.

La bourse ou la vie,
Me disait souvent
Ma douce Flavie :
Elle m'aimait tant !
Mais bien plus encor
Elle aimait l'argent,
Pourtant moins que l'or
Et le diamant.

Allait-elle, comme
Autrefois Mandrin,
Attendant son homme
Au coin du chemin,
Couteau sur la gorge,
Le dévaliser ?
Non ! Flavie égorge
Avec un baiser.

Quel est le zouave,
Dans un coup de main,
Qu'on a vu plus brave
Courir au butin ?
Lionne farouche
Quand le bien lui vient,
Malheur à qui touche
A ce qu'elle tient.

Mais trêve aux reproches ;
Pourquoi crier ?
C'est mieux qu'à vos poches
Qu'il vous faut veiller.
La moindre ouverture
Ici me fait peur :
Sous clef et serrure
Mettez votre cœur.

Comme une ombre folle
Qu'on ne peut tenir,
Plus vite qu'Éole
On la voit courir ;
Mais bourse pesante
Qu'on sait lui jeter,
Ainsi qu'Atalante
Pourrait l'arrêter.

Amante éphémère
Et reine d'un jour,
La nymphe légère
Joue avec l'amour.
Autre est sa ressource :
Joueuse pourtant,
Mais c'est à la Bourse,
Avec mon argent.

L'on sait que piquée
Toute jeune encor,
L'amour l'a marquée
D'une flèche d'or.
Et savez-vous comme
Elle s'en tira ?
Elle dit : C'est l'homme
Qui me le paiera.

Avec quelle adresse,
Sans clef, sans effort,
Notre enchanteresse
Ouvre un coffre-fort !
La serrure est vaine :
Un seul de ses traits
Fait tomber le pêne
A triples secrets.

Voulez-vous charmante
La voir une fois ?
Qu'un coupon de rente
Glisse entre vos doigts.
L'œil d'une déesse
N'est rien, en voyant
Le sien qui s'abaisse
Sur le trois pour cent.

Jupin tombe en pluie
D'argent monnayé.
Que Danaé fuie,
L'amour est noyé ;
Et l'affaire manque,
Car l'or blesse aussi.
En billets de banque,
Il eut réussi.

Ce n'est pas qu'avare
Plaçant sous sur sous,
Flavie accapare
Rentes et bijoux :
Trouvant dans l'aumône
Plaisir aussi grand,
A ce qu'elle donne
Qu'à ce qu'elle prend.

L'argent, la vaut-elle ?
En femme d'acquit,
Elle m'est fidèle :
Mon banquier le dit.
Tant que, sur la place,
Vaudront mes mandats,
Flavie et sa grâce
Ne failliront pas.



LE RÉQUISITOIRE.

Ce que, le plus, chacun déteste,
Est-ce la famine ou la peste,
En ce pays de liberté?
Non, amis, c'est la vérité.

Grand Dieu ! quelle déconvenue
Si la vérité toute nue
Comme étaient nos premiers parents,
Allait apparaître céans.

Soudain la correctionnelle
Empoignerait la demoiselle,
Pour s'être ainsi montrée aux gens
Contrairement aux règlements.

Et bientôt un réquisitoire
Élaboré de l'écritoire
Du procureur impérial,
Formulerait l'arrêt fatal

Par lequel elle est condamnée
A tenir prison une année,
Pour attentat à la pudeur,
Crime énoncé dans sa teneur.

Croyez-vous qu'on plaindrait sa peine ?
« Qu'on la garrotte ! qu'on l'enchaîne ! »
Crieriaient, en lui montrant les dents,
Chevaliers, bourgeois et manants.

Depuis que notre premier père,
Par Satan se laissant refaire,
A mordu dans le fruit maudit,
Elle n'eut plus heur ni répit.

Que l'on a dépensé de sommes,
Étranglé, pendu, brûlé d'hommes,
Détruit de cités et d'États,
Mis de trônes, de peuples bas !

Pourquoi ? — Pour en purger la terre
Et la renvoyer à son père,
Le roi du céleste séjour
Où l'on dit vrai, même à la cour.

On la hait jusque chez la bête,
Et vite on lui brise la tête,
Tuant la mère et le petit,
Quand ils sont ce que Dieu les fit.

La veut-on du moins dans les choses ?
Non ! Des effets niant les causes,
L'homme dit blanc quand il voit noir,
Ou cligne l'œil pour ne pas voir.

Rien, chez lui, qui ne soit mensonge,
Mentant debout, mentant en songe.
Qu'on m'en montre un seul ici-bas,
Fût-ce un saint, qui ne mente pas.

Trompant jusqu'à celle qu'il aime,
Il fait plus : il ment à lui-même,
Mettant sa raison de côté
En haine de la vérité.

Ce poète que l'on admire,
Serait-ce le vrai qui l'inspire ?
Non ! S'il nous paraît si charmant,
C'est seulement parce qu'il ment.

Quel menteur que ce Michel-Ange
Qui, par une malice étrange,
A l'aide d'un pinceau trompeur,
Donnait la vie à la couleur !

Et ce Corneille, et ce Racine,
Avec la rime alexandrine,
Nous amusant d'Agamemnon,
De Thésée, Oreste et Jason.

Aurait-on prôné leurs ouvrages
S'ils avaient peint ces personnages
Sans fard, tels qu'ils étaient vivants,
Hargneux, bavards, sots ou méchants ?

La meilleure chose du monde
Étant fade et nauséabonde
Dès qu'elle est simple et sans détours,
Pourquoi ne ment-on pas toujours ?

Mentons donc et mentons sans cesse,
Puisque la vérité nous blesse ;
Que nous ne tenons ici-bas
Pour vrai, que ce qui ne l'est pas.

Mais sachons bien, pour qu'il n'en coûte
Pas trop cher au bout de la route,
Qu'on ne trompe jamais longtemps
Ni le bon Dieu, ni le bon sens.



LE CANDIDAT DU CABARET.

—

LE CANDIDAT AUX ÉLECTEURS ALTÉRÉS.

Un citoyen estimable,
Négociant retiré,
Vert encore et très-capable,
Se tiendrait fort honoré,
N'ayant d'autres avantages
Qu'un dévouement sans égal,
S'il entrait, par vos suffrages,
Au conseil municipal.

Vieux garçon, mais sans maîtresse,
Ni neveu, frère ou cousin,
D'un Normand ayant l'adresse,
Bien qu'enfant du Limousin,
Ex-assureur militaire,
Débitant, commis, courtier,
Agent de change honoraire,
Aujourd'hui je suis rentier.

Messieurs, ma candidature
N'est pas celle, Dieu merci !
Que l'on arrose d'eau pure :
Non ! l'eau n'entre pas ici.
Vous, la crème électorale,
Traités comme des canards !
Ah ! loin de moi le scandale
D'un pareil manque d'égards !

Vouloir régler la conduite
Et décider le scrutin
De gens de votre mérite
Par quelques verres de vin !
Ce vœu serait une offense,
Mon cœur ne l'a pas émis,
Et d'ailleurs ma conscience
Ne me l'aurait pas permis.

Mais reconnaître un service
Est une dette d'honneur.
De soif faut-il qu'on périsse
Parce qu'on est électeur ?
Ah ! messieurs, voudrais-je faire
D'un collège un *in pacé* ?
En France, on ne compte guère
Alors qu'on est trépassé.

Donnez votre confiance
A celui dont les travaux,
En industrie, en finance,
Ont des résultats si beaux.
On dit que j'ai fait faillite ;
Mais c'est une indignité,
Puisqu'un quart pour cent m'acquitte :
Je suis réhabilité.

On prétend aussi des belles
Qu'ami par trop déclaré,
J'étais plus souvent chez elles
Qu'au prône de mon curé.
Mais devant fournir la guerre
De sujets de qualité,
En France, on n'en trouve guère
Qu'aux genoux de la beauté.

ALLOCUTION DU CANDIDAT AUX DÉBITANTS RÉUNIS EN COMITÉ SECRET.

Cabaretiers, mes confrères,
C'est avec vous maintenant
Que je vais parler d'affaires
Et vous dire, en m'inclinant,
Qu'on devrait, comme à nos maîtres,
Vous élever des autels,
Car vous êtes les grands-prêtres
Du suffrage universel.

Quel est, je vous le demande,
Le préfet, le général,
Qu'il conseille ou qu'il commande,
Qui soit ici votre égal ?
Qu'on me donne deux cents pièces
De trois-six ou de cognac,
Et je veux, entre deux messes,
Mettre un ministère à sac.

Vénus est reine du monde,
Mais Bacchus en est le roi ;
Et ce roi, qui le seconde ?
C'est nous tous, c'est vous, c'est moi.
Représentants de la treille
Et souverains du caveau,
Votre sceptre est la bouteille
Et votre trône un tonneau.

Notre député, qui siège
Si gentiment au parquet,
Est-il l'élu du collège
Ou celui du cabaret ?
Et cet Aristide à gages
Que son succès rend si vain,
Est-il là par leurs suffrages
Ou ceux du marchand de vin ?

Par une bonne barrique
D'un bordeaux riche en bouquet,
J'obtins, sous la République,
Mon premier grade au banquet.
Quatre caisses de madère
M'avaient fait municipal ;
Une de plus, j'étais maire
Ou conseiller général.

Qu'on sache ici qui l'on traite :
Point d'erreur, ou gare au grain !
Tel est fait pour la piquette,
Tel est né pour le bon vin.
Ce qu'on vaut, j'en sais la somme
Avec l'avoir et le doit ;
Je vous dirai quel est l'homme
Quand je saurai ce qu'il boit.

A chaque mine humble ou fière
Mesurez le picotin :
A l'électeur à la bière
N'allez pas donner de vin.
Tel a le gosier d'une hydre,
Du suresne pour son bec ;
Et, pour l'amateur de cidre,
Du chablis de Caudebec.

Qu'on donne du vin de table
Aux électeurs patentés ;
Mais le vote, au pauvre diable
Vaut de moindres qualités.
Vin léger à la jeunesse ;
Du vin fait à l'âge mûr ;
Du vin fin à la vieillesse ;
Au gourmet seul du vin pur.

Ayez donc toujours un verre
A la taille du votant :
Chaque homme a son caractère,
Chaque pot son contenant.
C'est ce qu'il faut au registre
Nettement spécifier :
Électeur au demi-litre,
Électeur au litre entier.

Ce qu'encor je vous conseille,
C'est de voir tout par vos yeux,
Car se tromper de bouteille
Peut devenir sérieux.
Un ami du ministère
Vit son avenir brisé
En versant, pour du madère,
Du vin blanc émétisé.

Il est un vin salulaire,
Vin de mon invention,
Dont le fond est de l'eau claire,
Vrai Cana d'élection.
Celui-là, qu'on le prodigue :
Quantité vaut qualité.
Allez ! qu'on lâche la digue,
Et le vote est emporté.

Ce vin a cela de drôle,
Et vous en verrez l'effet,
C'est qu'il donne la parole
Au sourd et même au muet.
Vous comprendrez l'avantage
De ce nectar folichon :
La raison même du sage
Y saute avec le bouchon.

Alors montrez votre adresse :
Prompt de l'œil, leste de main,
Saisissez le point d'ivresse
Pour glisser le bulletin.
L'urne universelle est l'auge,
Ceci ne l'oubliez pas,
Où le bon peuple patauge
Des pieds, des mains et des bras (1).

S'il vient quelque grosse tête,
Un maire ou même un adjoint,
Qu'une rasade soit prête
D'un bourgogne bien à point.
Si le juge l'accompagne,
Ou bien monsieur le curé,
Alors lâchez le champagne
Sans mélange de poiré.

Quoiqu'on cite le liquide
Comme un grand emporte-voix,
Que votre bon sens vous guide
Lorsque le trait manque au poids.
Sitôt qu'un groupe s'apprête
A prendre un mauvais chemin,
On offre la côtelette
Ou le civet de lapin.

Il vous faudra, pour les dames,
Quelques flacons de rota.
Vous direz : Voter des femmes,
Chez nous, on ne voit pas ça.
Mais d'autres votent pour elles,
Car chaque femme, à présent,
A ses deux votants fidèles :
Son époux et son amant.

Je connais une épicière
Qui, d'un panier de douceurs,
A, sans brigue ni prière,
Fait sortir dix électeurs.
En étudiant la cause,
Elle en comprit les moyens :
Les gamins aimaient la chose,
Et les papas les gamins.

Une liqueur insolite
Ne m'a pas moins bien servi :
C'est un tonneau d'eau bénite
Dont on usait à l'envi.
Oui ! dans certains jours d'orages,
Ce baume offert au voisin,
M'a valu plus de suffrages
Qu'un quartaut de mon plus fin.

J'ai des ennemis sans doute,
C'est ici notre destin ;
Ils voudront, coûte que coûte,
Mettre de l'eau dans mon vin.
Quoi qu'ils fassent, veuillez croire
Qu'ils n'en mettront jamais tant
Que je leur en ai fait boire
Lorsque j'étais débitant.

Cabaretiers, mes confrères,
Vous, héritiers de mes droits,
Vous, mes anges tutélaires,
Vous, nos véritables rois ;
A vos soins je me confie :
Triomphez, et je vous fais
Tous cabaretiers à vie
A la barbe des préfets.

Qu'enfin ces vains privilèges
De votants à deux degrés
Des grands et petits collèges
N'excitent plus vos regrets.
Honneur à la loi nouvelle !
C'est la charte du buveur.
La France est libre : par elle
Bacchus est grand électeur.

(1) Ce n'est pas l'institution du suffrage universel que l'auteur attaque ici ; plus que personne il en est partisan, et bien des années avant qu'il n'en fût question en France, il en avait compris et indiqué les avantages. Ce qu'il blâme, ce sont ses abus ; il n'a voulu ici qu'en faire comprendre le danger et ramener le peuple à sa dignité. D'ailleurs, ces reproches ne s'adressent pas plus à notre pays qu'à tous ceux qui jouissent d'un gouvernement représentatif et de la loi électorale : les scandales que les élections ont pu, de loin en loin, donner en France, ne sont certes pas comparables à ceux que l'on voit journellement chez nos voisins.

LE CHANSONNIER

DANS L'EMBARRAS (1).

Par des chansons faisant ma cour,
Au maître j'offrais la plus belle.
Voilà, pour prix de mon amour,
De par la loi qu'on me querelle :
Un substitut du procureur,
Aimant moins le chant que la danse,
A décidé que le chanteur
A huis-clos ferait pénitence.

Quand on chante, le maître est bon.
L'on ne chansonna pas Tibère :
Qu'eut-il compris à la chanson ?
La musique au loup ne plaît guère.
Pour répondre, quand nos préfets
Ont la lyre municipale,
Qu'on n'émonde pas mes couplets
Comme la liste électorale.

Qu'au parquet ce juge clément
N'aille pas se tromper d'adresse :
Ici, pas d'avertissement,
Car la chanson n'est pas la presse.
Aux grands procès de nos magnats
Qu'il ne mêle pas mon affaire.
Petit gâcheux, je ne vois pas
La haute pègre (2) littéraire.

Qu'il ne m'accuse pas surtout
De faire de la propagande :
Je cause avec moi, voilà tout ;
La réponse suit la demande.
Tout seul je noircis mon papier,
Un compagnon me dépayse :
A deux pourquoi s'associer
Pour ne dire qu'une sottise?

Point je ne suis un lauréat,
Le grand jour me blesse la vue ;
Je ne suis, dernier dans l'état,
Qu'un pauvre chansonnier de rue.
Quand je puis attraper le ton,
Je dis : La chose est assez bonne.
Vaut mieux cent fois un mirliton
Qu'une trompette qui détonne.

Ah ! magistrat, que, pour si peu,
L'on ne me fasse pas de peine !
Le geôlier perdrait à ce jeu :
A rien il userait sa chaîne.
J'irais dormir au violon
Sans envier une couronne,
Car on peut chanter en prison :
On ne chante pas sur le trône.

Votre Louvre la vaut-il ? Non.
En prison, chacun a sa chaise ;
Mais, dans un palais, trouve-t-on
Un coin où l'on respire à l'aise ?
Cent Argus ont les yeux sur vous ;
Pour eux, il vous faut être aimable.
En prison, un gardien pour tous,
Et l'on peut l'envoyer au diable.

Aujourd'hui, lorsque dans Paris
On ne saurait rien dire ou faire,
Sans que quelqu'un de vos amis
N'en fasse part au commissaire,
De ces murs sourds et si discrets,
Qui n'apprécierait le mérite ?
Demandez plutôt aux parquets :
Pour y trouver place, on fait suite.

Qu'est-ce donc qu'un cachot, sinon
Un couvent? Voyez-en les grilles.
L'on jeûne, on dit son oraison,
On y pleure ses peccadilles.
Mais on peut bien attendre un peu,
Puisqu'un jour il faut qu'on en sorte :
Nul d'y rester n'a fait le vœu,
Ni laissé l'espoir à la porte.

Errer de désir en désir,
La vie ailleurs ainsi se passe,
N'ayant que celui d'en sortir :
Ici, le choix point n'embarrasse.
Il n'y manque que la douceur,
Pour rendre complète la grâce,
D'avoir pour votre successeur
Celui qui vous donna la place.

La raison nuit à la santé,
Et, pour qu'elle soit toujours bonne,
Le bon sens est mis de côté :
Par hygiène, on déraisonne.
Point de moraliste ennuyeux,
Nos saints sont Bacchus et Silène ;
Le plus fou s'y portant le mieux,
La sagesse est en quarantaine.

L'aspirant à l'autorité
Est-il éligible à la mine ?
Non ! du préau, l'autorité
Est à qui peut payer chopine.
Pas d'oison y donnant le ton,
Ni de paon y faisant la roue.
Un faquin, dans son phaéton,
Ne vous y couvre pas de boue.

Contre le bras d'un ferrailleur
Vous menaçant de son épée,
C'est un asile où votre honneur
Est à l'abri d'une équipée.
Quitte du fusil citoyen,
L'on n'y monte jamais la garde ;
Roi dans vos six pieds de terrain,
Vous n'êtes ni Romain, ni Sarde.

En prison, pas de faux amis,
Pas de jaloux qui vous taquine ;
Pas d'embarras, point de soucis
Pour sa toilette ou sa cuisine.
Quand, du jour, fuit la vérité,
Lorsqu'en plein air on n'ose rire,
La prison, c'est la liberté :
Ce n'est que là qu'on peut tout dire.

C'est là qu'un époux malheureux
Rencontre enfin la paix de l'âme :
Plus de cris, de propos hargneux,
Plus ni belle-mère, ni femme.
Trop épris, c'est là que son cœur
Au profit commun se repose :
On jouit mieux de son bonheur
Quand on en ménage la dose.

Est-il poète? c'est alors
Qu'il doit à l'écrou rendre grâce :
La rime lui vient sans efforts,
Son oreiller est son Parnasse.
Le porte-clefs, bon compagnon,
A défaut de l'eau d'Hippocrène,
Pour inspirer son Apollon,
Lui verse à flot l'eau de fontaine.

Devant la cour est-il traduit?
On lui réserve le beau rôle :
Depuis six mois, il n'a rien dit ;
Là, de droit, il a la parole.
Y babillant tout son content,
Comme un avocat qui fulmine,
Il peut se montrer éloquent
Sans vêtir la robe d'hermine.

Qu'importe la goutte de sang
Lui coulant le long de la face !
Au martyrologe il prend rang,
Et Dieu le reçoit dans sa grâce.
Par jugement divinisés,
J'en connais de santé si forte,
Qu'ainsi trois fois martyrisés,
Pas un seul plus mal ne s'en porte.

Là, point d'excès ; rien au hasard :
Un cuisinier toujours à l'heure ;
Se coucher tôt, se lever tard ;
Ne rien payer pour sa demeure ;
Un médecin, un confesseur ;
Pas de ménagère qui gronde.
Si ce n'est pas là le bonheur,
Le bonheur n'est pas en ce monde.

Je démens donc cet étourneau
Qui, des mets, faisant la critique,
Voulait qu'on mît sur son tombeau :
Mort de la soupe économique.
Le pain de la prison me plaît,
Il a certain goût d'excellences ;
Je me dis : Je mange au budget
Comme un ministre des finances.

Sans le sou, mais roulant sur l'or,
Logé, nourri pour ne rien faire,
Mon temps fait, j'ai l'espoir encor
Gratis d'être aussi mis en terre.
Les enterrements sont si lourds,
Pour mourir, si cher il en coûte,
Qu'on veut ailleurs vivre toujours
Pour éviter les frais de route.

Je pèse ces considérants
Et je retire ma supplique.
Magistrats, laissez-moi dedans,
Comme un condamné politique.
Lorsqu'on respirera dehors,
Quand la brume y sera moins forte,
Quand tous les partis seront morts,
Je dirai : Qu'on m'ouvre la porte.

(1) Ceci n'est qu'une allusion à d'autres temps. On sait que, depuis 1850, la chanson a joui de toute liberté.

(2) Grands voleurs, en terme d'argot.



L'ITALIE UNE.

Que votre destin s'accomplisse,
 Toscan, Lombard, Vénitien !
 Plus de nom qui vous désunisse ;
 Un seul pour tous : Italien.
 Te confiant à la fortune
 Et, forte de ta royauté,
 Italie, oui ! je te veux une,
 Mais une avec la liberté.

Du droit divin, qui prend la place ?
 Est-ce un niveau mazzinien ?
 Le couteau de la populace ?
 Le sabre du prétorien ?
 Est-ce Victor ? mais il est brave :
 Souvenez-vous du conquérant,
 Et que la France fut esclave
 Dès que Napoléon fut grand.

Qu'un glaive et non une quenouille
Orne la main du souverain :
Tel est le vœu que la grenouille
Adressait jadis à Jupin.
A la couronne vermoulue
Attachant un fleuron nouveau,
Le dieu leur envoya la grue
A la place du soliveau.

Entre prudence et renommée,
Optez donc ; mais en choisissant,
Songez que la gloire est fumée
Que l'on achète avec du sang.
Quand, du passé, je lis l'histoire,
Voici partout ce que j'y vois :
Grands rois et nations sans gloire,
Grands peuples sous de petits rois (1).

(1) C'est ce que nous démontre l'expérience de tous les temps anciens et modernes : les peuples sont presque toujours arrivés à l'apogée de leur prospérité sous des souverains qui ne furent ni ambitieux ni conquérants, et dont le règne paisible, exempt de guerres et de révolutions, a laissé peu de souvenirs et, dès-lors, peu de matériaux au poète et à l'historien. Aussi, à leurs yeux, furent-ils de petits rois. — Petits, pourquoi ? — Parce qu'ils avaient préféré le bonheur de leurs sujets à ce qu'on nomme la gloire ; parce qu'ils avaient été sages et humains. — Les petits rois des poètes sont donc les bons rois des peuples.

UN PHILOSOPHE.

Je n'ai jamais aimé la guerre,
Car, pour moi, tout homme est un frère.
Lorsqu'un causeur mal embouché
Me reproche quelque péché,
Croyez-vous que je l'actionne ?
Non ! je fais mieux : je lui pardonne,
N'aimant pas à boudier longtemps,
Pas plus les choses que les gens.

Quand la fortune m'est contraire,
Au lieu d'aller crier : Misère !
Tirant un trait sur le passé,
Je compte ce qu'elle a laissé,
Et me dis : Elle eut pu tout prendre,
Ne peut-elle aussi tout me rendre,
N'aimant pas à boudier longtemps,
Pas plus les choses que les gens ?

Moins de soucis, moins de scandale :
Si l'on adoptait ma morale,
Oui ! chacun plus gaîment, je crois,
Ici-bas porterait sa croix.
Et quand viendrait l'heure dernière,
Entrez chez nous, dirait saint Pierre ;
Le bon Dieu n'a jamais longtemps
Boudé les choses ni les gens.

A mes amis, va, je te donne,
Va, ma chanson, mauvaise ou bonne,
Fais-leur le bien que tu me fais,
Cela vaut les meilleurs couplets.
Sitôt que l'humeur me tourmente,
Petite chanson, je te chante,
Et, grâce à toi, ne puis longtemps
Bouder les choses ni les gens.



TOUJOURS CONSTANT, TOUJOURS FIDÈLE.

CHANSON EN SIX TABLEAUX.

PREMIER TABLEAU.

Le jour de gloire est arrivé.
 Allons, enfants de la patrie !
 L'étendard sanglant est levé,
 Marchons contre la tyrannie !
 Oui ! sans-culottes, ça-ira !
 Assez longtemps on nous lanterne.
 Capet, on le raccourcira ;
 L'aristocrate à la lanterne !
 Égalité ! fraternité !
 Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
 Je jure de mourir pour elle !

LE PEUPLE.

Dansons la carmagnole,
 Vive le son !
 Vive le son !
 Dansons la carmagnole,
 Vive le son
 Du canon !

Pour égaliser le terrain,
Peuple français prends ta massue !
A bas les châteaux !! Souverain,
Ton palais, à toi, c'est la rue.
Le grand rasoir national
Sera l'emblème de ta gloire :
C'est ton bâton de maréchal
Et l'instrument de la victoire.
Égalité ! fraternité !
Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

LE PEUPLE.

Dansons la carmagnole,
Vive le son !
Vive le son !
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

Plus de calotte ni rabat !
A bas le pape et sa vermine !
Vivent Robespierre et Marat !
Vive la sainte guillotine !
A bas Dieu, ce roi des cagots !
A bas les rois ! à bas les prêtres !
Vivent septembre et ses héros !
A bas les brigands et les traîtres !
Égalité ! fraternité !
Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

LE PEUPLE.

Dansons la carmagnole,
Vive le son !
Vive le son !
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

A bas l'or ! vive l'assignat !
A bas ce marchand qui rapine
Et ce boulanger scélérat
Qui nous fait payer sa farine !
Vivent Santerre et son faubourg !
Qu'ils viennent sauver nos familles !
Les agents de Pitt et Cobourg
Égorgent nos fils et nos filles !
Égalité ! fraternité !
Vive la sainte liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.
Dansons la carmagnole.

LE PEUPLE.

Vive le son !
Vive le son !
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !

Vive Fouquier ! à bas les lois !
Plus d'avocat qui nous enjole !
A bas modérés et bourgeois !
Qu'on leur coupe à tous la parole !
A bas les princes ! — Des tyrans
Qu'on écrase jusqu'à la graine !
Les petits loups valent les grands :
Le plus mauvais gland devient chêne.
Égalité ! fraternité !
Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Dansons la carmagnole,
Vive le son !
Vive le son !

LE PEUPLE.

Dansons la carmagnole,
Vive le son !
Vive le son !
Dansons la carmagnole,
Vive le son
Du canon !



DEUXIÈME TABLEAU.

En ce beau jour, offrons au ciel
Les vœux de la reconnaissance !
Relevant le trône et l'autel,
Un héros a sauvé la France.
Amis, Napoléon enfin
Daigne accepter le diadème,
Et le saint père est en chemin
Pour oindre son front du saint chrême.
A l'empereur gloire et santé :
Vive à jamais sa majesté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Où peut-on être mieux
Qu'au sein de sa famille ?
Vivons, aimons comme nos bons aïeux.

LE PEUPLE.

Veillons au salut de l'Empire,
Veillons au maintien de nos droits.
Si le despotisme conspire,
Conspirons la perte des rois.

Nous couvrant, après tant de maux,
De l'égide de son génie,
Du joug sanglant de ses bourreaux
Il a délivré la patrie.

Que bientôt unis aux lauriers,
Les myrthes décorant sa tête,
A César naisse un héritier,
Fruit d'une plus douce conquête !
Que Dieu donne à sa majesté
Une longue postérité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Vivons, aimons comme nos bons aïeux.

LE PEUPLE.

Veillons au salut de l'Empire, etc.

L'ARMÉE.

Soldats français, chantez Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétez, en combattant,
Ces mots sacrés : gloire et patrie.

L'Europe est soumise à ses lois ;
Son fis naissant est roi de Rome.
A genoux donc, peuples et rois,
Tombez tous aux pieds du grand homme !
Glorieuse de ses vertus,
Ainsi le proclame la France.
C'est un grand homme ! non ! c'est plus :
C'est l'homme de la Providence !
Oui ! l'élu du ciel, le voilà !
Dieu le fit, et se reposa.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

A votre majesté fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Veillons au salut de l'Empire, etc.

L'ARMÉE.

Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le héros cherche les périls :
Sans les périls, qu'est la victoire ?
Soldats français, chantons Roland,
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons, en combattant,
Ces mots sacrés : gloire et patrie.

TROISIÈME TABLEAU.

Le ciel en courroux s'est lassé,
Il a pris pitié de nos peines :
L'ogre de Corse est terrassé,
Et l'Europe a brisé ses chaînes.
Que l'on coure sus au brigand
Rouge de sang et noir de crimes !
La Sainte Alliance vous rend,
Français, vos princes légitimes.
Honneur à la fidélité !
Vive la légitimité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Honneur à la fidélité !
Vive la légitimité !

LE PEUPLE.

Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Vive le fils de saint Louis
Qu'appelaient les vœux de la France !
Que la douce blancheur du lis
A nos cœurs rende l'espérance !
Du monstre et son sinistre oiseau,
Partout qu'on efface l'image !
Que l'on brûle aussi son drapeau,
Emblème sanglant du carnage !
Vive à jamais la royauté !
Vive la légitimité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Honneur à la fidélité !
Vive la légitimité !

LE PEUPLE.

Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Que font les soldats de Jésus?
Où donc est leur troupe fidèle?
Dans mes États il n'en est plus :
Mon peuple, à grands cris, les rappelle.
Français, c'est mon premier bienfait,
Car, quel soin plus grand me réclame,
Après le don que Dieu m'a fait,
Sinon le salut de votre âme?
Vive la congrégation !
Vive la sainte mission !

LES BADAUDS.

Charmante Gabrielle, etc.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LE PEUPLE.

Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.

Enfin, nous voilà tous heureux :
Plus de discorde, plus de guerre !
Oui ! sous nos princes vertueux,
L'union règne sur la terre.
Ah ! loin de nous ces temps maudits
Qu'on appelait des jours de gloire !
Nous avons nos Bourbons chéris :
Le bonheur vaut bien la victoire.
Garant de la stabilité,
Vive la légitimité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

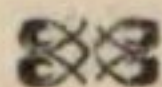
Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Charmante Gabrielle !
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars.

LE PEUPLE.

Vive Henri quatre !
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre, etc.



QUATRIÈME TABLEAU.

Aux armes ! l'on brûle Paris !
Entendez-vous la fusillade ?
Citoyens, quittez vos logis :
Qu'on s'arme ! qu'on se barricade !
Après quinze ans de trahisons,
Vengeons nos libertés perdues !
A bas ! à bas ! plus de Bourbons !
Les ordonnances sont rendues !
La charte avec la liberté !
Qu'elle soit une vérité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Peuple français, peuple de braves,
La liberté rouvre ses bras.
On nous disait : Soyez esclaves ;
Nous avons dit : Soyons soldats.

LE PEUPLE.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

A bas le faubourg Saint-Germain !
A bas ses crachats et ses plaques !
Et ses marquis de parchemin,
Venus en croupe des Cosaques !
A bas ces voltigeurs goutteux,
Pour fusil ne portant qu'un cierge !
La poudre, c'est trop bon pour eux ;
De l'eau, pompiers ! qu'on les asperge !
La charte avec la liberté !
Qu'elle soit une vérité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Soudain Paris, dans sa mémoire,
A retrouvé son cri de gloire.

LE PEUPLE.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

LA CANAILLE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira ! etc.

Oui ! ça-ira ! victoire enfin !
Le Polignac est en déroute.
Le vieux roi, la canne à la main,
De l'Angleterre a pris la route.
Le gamin est républicain ;
Le peuple crie : Un trône à vendre !
Le badaud cherche un souverain ;
La chambre demande : Où le prendre ?
La charte est mise de côté ;
Le plan d'une autre est présenté.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Allons enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous, de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé.

LE PEUPLE.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

Enfoncé le roi très-chrétien !
Plus de régnants de par la grâce !
Nous avons un roi citoyen,
Un roi bourgeois pris sur la place.
Louis-Philippe est bon enfant ;
Comme un marchand dans sa boutique,
Au trône il s'asseoit en disant :
C'est la meilleure république.
Fils de Philippe-Égalité,
Sa charte, c'est la liberté.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

LE PEUPLE.

Entendez-vous, dans nos campagnes,
Mugir ces féroces soldats ?
Ils viennent jusque dans nos bras
Égorger vos fils, vos compagnes.

Est-il souverain plus charmant ?
Les excellents dîners qu'il donne !
Voilà le vrai gouvernement :
Bon cuisinier, cave aussi bonne.
C'est le règne du pot-de-vin (1) :
Aussi comme chacun prospère ;
Ici la palme est au plus fin,
Et la fortune au savoir-faire.
La charte est une vérité,
Et la charte est la liberté.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

LE PEUPLE.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons ! marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

Jamais l'éloquence des lois
N'eut une influence plus grande :
Aux chambres, l'on fait à la fois
Et la réponse et la demande.
Qui tire à hu, qui tire à dia,
Dans son éternelle harangue ;
La monarchie est à *quia*,
Assassinée à coups de langue.
La charte, c'est la liberté,
Et la fille d'égalité.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

En avant marchons
Contre leurs canons
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire.

LE PEUPLE.

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons ! marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !



CINQUIÈME TABLEAU.

De liberté, pas trop n'en faut,
Dit une vieille chansonnette.
L'excès en tout est un défaut :
Qui va trop loin, plus ne s'arrête.
A bas ! à bas ! qui tuera-t-on ?
Le monarque ou le ministère ?
Et là-dessus, tocsin ! canon !
Et voici la barraque à terre.
Égalité ! fraternité !
Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LE PEUPLE.

Des lampions ! des lampions !
Des lampions !

LA CANAILLE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !
Les aristocrates
A la lanterne !
Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !
Les aristocrates
On les pendra !

A bas Philippe l'enjoleur
 Et sa clique liberticide !
 A bas ! à bas l'usurpateur !
 A bas le fils du régicide !
 Rappelons l'ancien ! — Charles ? — Non !
 A bas ! — Vive le roi de Rome !
 Non ! non ! Paris ! voilà le bon.
 Non ! c'est Bordeaux ! c'est là notre homme.
 Liberté ! — Légitimité !
 La charte ! — La fraternité !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
 Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Des lampions ! des lampions !
 Des lampions !

LE PEUPLE.

Égalité ! fraternité !
 Vive à jamais la liberté !

LA CANAILLE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !
 Les aristocrates
 A la lanterne ! etc.

Plus de rois, ni grands ni petits !
A bas le Corse et sa séquelle !
A bas Bordeaux ! à bas Paris !
La France ici fait peau nouvelle.
Quatre-vingt-neuf est revenu :
Allons, peuple, qu'on se réveille !
Vive Dupont ! vive Ledru !
Tous républicains de la veille.
Égalité ! fraternité !
Vive à jamais la liberté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Des lampions ! des lampions !

LE PEUPLE.

Plus de rois, ni grands, ni petits !
A bas Bordeaux ! à bas Paris !

LA CANAILLE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !

Les aristocrates

A la lanterne ! etc.

Le pouvoir n'est pas fait pour tous :

La République est la tempête.

C'est un gouvernement plus doux,

Français, qu'ici l'on vous apprête.

Vivent Saint-Simon et Fourier !

Vive Enfantin ! vive le père !

Et que, par eux, le monde entier

Soit un immense phalanstère !

Tout, selon la capacité,

Au meilleur la propriété.

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,

Je jure de mourir pour elle !

LES BADAUDS.

Égalité ! fraternité !

Vive à jamais la liberté !

LE PEUPLE.

Quatre-vingt-neuf est revenu,

Vive Dupont ! vive Ledru !

LA CANAILLE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !

Les artistocrates

A la lanterne ! etc.

A bas Fourier ! vive Cabet !
A tout le monde, part égale ;
Et, pour gouvernement de fait,
La république sociale !
Robespierre, c'est rococo ;
Barrère, un diseur de sornette ;
Marat n'était qu'un aristo,
Et Danton une girouette.
A bas donc la propriété !
Fraternité ! communauté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LA CANAILLE ENNUYÉE D'ENTENDRE TOUJOURS LA MÊME CHOSE.

Ah ! ça-ira, ça-ira, ça-ira !
Les autorités à la lanterne !

Peu satisfaites de cette variante, les autorités s'entre-regardent.

LE PEUPLE.

Ah ! ça-ira ! ça-ira ! ça-ira !
Les autorités, on les pendra.

LES BADAUDS TREMBLANTS.

Ah ! ça-ira ! ça-ira ! ça-i....

Le bruit du canon leur coupe la parole.



SIXIÈME TABLEAU.

Le drapeau rouge est arboré ;
La populace est dans la rue ;
Le canon d'alarme a tiré :
Qu'a donc Paris ? — Paris se tue.
Encor quelque nouveau malheur !
Non ! un bruit court de bouche en bouche :
L'on prétend que d'un empereur
En ce moment la ville accouche.
Amis ! l'empire est décrété.
Vive à jamais sa majesté !

LE CORPS DES AUTORITÉS.

Toujours constant, toujours fidèle,
Je jure de mourir pour elle !

LE PEUPLE (2).

Partant pour la Syrie,
Le jeune et beau Dunois
Allait prier Marie
De bénir ses exploits.



(1) Sans doute la corruption fut grande à cette époque, mais il serait injuste d'en accuser le souverain dont on ne peut mettre en doute la probité et la pureté des mœurs. Il était d'ailleurs assez curieux d'entendre, lorsque Louis-Philippe obérait sa fortune particulière par ses dépenses et le luxe vraiment royal de sa maison et de sa table où tant de monde était admis, les journaux l'accuser de parcimonie et même d'avarice. La vérité est que jamais prince ne fut plus généreux, et ne fit un emploi plus large de ses revenus. La liquidation de ses dettes en a donné la preuve.

(2) La chanson populaire n'est pas d'origine moderne : nos pères avaient les leurs comme nous avons les nôtres. Les sauvages en ont comme les peuples civilisés : les Indiens ont leur chant de guerre, de victoire, de mort, etc. Celui qui n'a pas été témoin d'une révolution, ne saurait se figurer jusqu'à quel point un chant peut surexciter les passions de la foule.

Certains chants ont sans doute conduit nos soldats à la victoire, mais d'autres aussi furent l'incitant et peut-être la cause de bien des excès et des crimes. Voici, d'ailleurs, les noms des chants qui sont rappelés dans ce morceau :

La Carmagnole, qui fut composée dans des intentions fort innocentes, n'en est pas moins devenue la compagne obligée du *Ça-ira*, ce refrain des septembriseurs et de ces furies dites *tricoteuses*, dont la mission était d'injurier les victimes.

La Marseillaise fut composée en 1792, par Rouget de l'Isle, officier du génie, alors en garnison à Strasbourg. On venait de déclarer la guerre à l'Autriche ; aussi intitula-t-il son hymne, dont il fit également la musique : *Chant de guerre*, puis *Chant du départ*. Ce ne fut qu'après le 10 août qu'elle prit le nom de *Marseillaise*, parce que ce fut en la chantant que les volontaires de Marseille attaquèrent le château des Tuileries.

Mourir pour la patrie fut chanté, dit-on, par les Girondins, quand on les conduisait à l'échafaud ; de là son nom de *Dernier chant des Girondins*.

Où peut-on être mieux, extrait d'un vaudeville ou d'un opéra de l'époque, fut appliqué à Bonaparte quand il revint à Paris après ses

victoires d'Italie. Il fut, un soir, salué par ce chant au moment où il entra à l'Opéra.

Veillons au salut de l'Empire date de l'époque où il prit la couronne impériale, peut-être même d'un peu avant. Ce morceau fut lancé comme ballon d'essai.

La chanson de Roland, qui commence ainsi :

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance.

n'a pas été faite pour l'empereur : nous en ignorons l'origine. Mais elle devint le chant des mécontents dans les derniers temps de l'Empire, et fut défendue par la police. A cette époque, une sorte de charbonnerie militaire s'était formée dans l'armée ; des arrestations furent faites ; le gouvernement crut l'avoir étouffée, mais elle subsistait encore en 1812, et la conspiration Mallet, Guidal et Lahorie en fut la suite.

Personne n'a oublié l'origine de *la Parisienne*, dont l'auteur est Casimir Delavigne. La résurrection de *la Marseillaise* la suivit de près. Quelques vieux jacobins voulurent aussi ressusciter *la Carmagnole* et le *Ça-ira* : ils ne trouvèrent pas d'écho. Il n'en fut pas de même en 1848, et le *Ça-ira* accompagnait le drapeau rouge dont nous débarrassa Lamartine.

Le cri beaucoup plus innocent *des lampions*, qui n'en voulait qu'aux réverbères, étouffa bientôt ce *chant du meurtre*.



RÉGINA.

—

CHANT SLAVE.

—

O pauvre fleur que ballotte l'orage,
A peine éclosée et vouée au malheur,
Faible nacelle échappée au naufrage,
Viens ! il te reste et mon bras et mon cœur.
Repose, enfant, ce cœur est ton asile ;
Oui ! sur ce cœur, en paix tu peux dormir.
Dors, mon amour, que ta nuit soit tranquille ;
Te voir pleurer, pauvre ange, c'est mourir.

Non ! plus de pleurs, ma compagne chérie ;
Tiens tes beaux yeux fermés jusqu'au matin,
Car chaque larme, ô ma vierge, ô ma vie,
Retombera brûlante sur mon sein !
Quel ennemi, près de moi, peux-tu craindre ?
Lorsque mon front se courbe devant toi,
Nul, sur la terre, ici ne peut t'atteindre :
L'autan se tait, et le ciel est pour moi.

Quand le cercueil, se fermant sur ma tête,
Ne laissera que mon nom ici-bas,
Ce nom encor peut, contre la tempête,
Te soutenir comme faisait mon bras.
Sur cette pierre où ma cendre repose,
Tu jetteras, en passant, une fleur,
En répétant : Ami, voici la rose
Dont le bouton a fleuri sur ton cœur.

Un jour aussi ta brune chevelure
Qui, parfumée, ondule sous ma main,
Ceindra ton front de sa blanche parure,
Comme le givre au soleil du matin.
Mais tu diras : De cet ami fidèle
J'étais l'amour, la gloire, le trésor ;
Aurait-il vu que je ne suis plus belle,
Lui qui m'aimait, il m'aimerait encor.

Repose donc, ô ma blanche colombe !
Repose en paix sur ce cœur enivré,
Et que m'importe ou la vie ou la tombe
Quand, sur mon sein, est ton front adoré !
Ah ! d'un baiser viens aspirer ma vie,
Et ce baiser pur comme ton amour,
M'ouvrant le ciel, ce ciel notre patrie,
Mon jour dernier sera mon plus beau jour.

Lorsque deux cœurs sont unis sur la terre,
Leur amour vit au-delà du trépas;
Dieu, qui rendit ma chaîne si légère,
A dit : La mort ne la brisera pas.
Ce Dieu si bon, ce Dieu qui te fit belle,
Qui te donna tout ce qui m'a charmé,
Ce Dieu, toujours propice au cœur fidèle,
Te bénira, car tu m'as bien aimé.



LA CRINOLINE.

Qui vient en aide au démon ?
Chacun dit : C'est la toilette.
Erreur ! un joli chiffon
A sauvé mainte fillette.
Monsieur, tenez-vous un peu,
Dit la belle qu'on lutine ;
Si vous ne craignez pas Dieu,
Respectez ma crinoline.

La crinoline a du bon :
Elle remplace une mère ;
Au bal comme à la maison,
C'est une duègne sévère.
Perdu dans ses plis profonds,
Dédale que rien n'éclaire,
Le cœur, qui marche à tâtons,
A plus de chemin à faire.

Sujette au vent, quelquefois
Elle amène une culbute :
La vertu fait contre-poids
Et lui sert de parachute.
Tous les raisins ne sont pas
Ceux de la terre promise :
Et, sans ces grands falbalas,
Le vent aurait peu de prise.

Mais ce qui n'est pas un jeu,
Outre le fumeur cynique,
Elle a, contre elle, le feu
Et l'allumette chimique.
Au gaz, si nous ajoutons
La bougie et la chandelle,
A chaque pas, nous risquons
D'incendier une belle.

Ici, grâce au serrurier,
Est le remède suprême :
La doublure étant d'acier,
On fait la robe du même.
Mais gare au fer aimanté !
Comme aux approches du pôle,
Un regard de la beauté
Fera tourner la boussole.

Pour quelques légers défauts,
Calculez-en l'avantage :
Quand votre femme à huis-clos,
Ainsi qu'en un sarcophage,
Non moins que par ses vertus,
Par ses volants garantie,
Ne nous tentera pas plus
Que ne ferait la momie.

Si je vous comptais les bras
Que la crinoline emploie,
Et les gens de tous états
Qu'elle engraisse et tient en joie,
L'inventeur en serait mis,
Ayant au front l'auréole,
A côté de saint Denis
Ou de saint François de Paule.

Pour la robe, tout compris,
Il faut, de soie ou de laine,
Autant qu'il fallait jadis
Pour en faire une douzaine.
Avec ce que ma moitié
Porte ainsi de marchandise,
Sans peine, un jour férié,
On draperait une église.

Ni Jacquart, ni Parmentier,
N'ont rendu si grand service :
Du maître et de l'ouvrier,
Elle est la mère nourrice.
L'enrichissant de son fruit,
A peu près comme la brise,
Non par ce qu'elle produit,
Mais bien par ce qu'elle brise.

Oui ! sa casse est un bienfait
Aujourd'hui pour l'industrie :
A chaque pas qu'elle fait,
Vrai loup dans la bergerie,
Accrochant tout ce qui pend,
A mes plats cherchant querelle,
Il me faut, trois fois par an,
Renouveler ma vaisselle.

Cela me coûte bon, mais
J'en ai dit le bénéfice,
Et j'ai le cœur trop français
Pour y voir un préjudice.
Je vais payer aux maçons
Des sommes autrement fortes,
S'il faut, pour les cotillons,
Qu'ils élargissent mes portes.

Voyez-vous brique, mortier,
Truelle, échafaud, brouette,
Forgeron et menuisier
A l'œuvre pour la toilette !
Lorsqu'en route elle se met,
En vain cherchez-vous la voie,
Le grand chemin disparaît
Sous ses plis qu'elle déploie.

Si les chemins sont étroits,
La rue a besoin de marge :
Pour deux robes à la fois,
Pas de trottoir assez large.
Nos temples ne sont plus bons :
Où peut-on sauver son âme,
S'il ne faut que cent jupons
Pour encombrer Notre-Dame ?

Mais ce costume tel quel
A la sanction divine,
Car je vois, sur leur autel,
Nos saintes en crinoline.
Or, comment de si gros plis
Lorsqu'une âme est entourée,
Entre-t-elle en paradis
Dont si petite est l'entrée ?

Si chaque belle, au guichet,
S'accrochait à la serrure,
Plus d'une reculerait
Pour ménager sa parure ;
Car du bonheur des élus,
Félicité si louée,
Elle ne jouirait plus
En crinoline trouée.

Donc, la crinoline, amis,
N'est pas la perte des âmes ;
Elle maigrit les maris,
Mais elle arrondit les femmes.
Elle nous conduit au but,
Elle aide le monde à vivre ;
Elle est utile au salut,
Et du démon nous délivre.

Veux-tu l'obtenir un jour,
Jeune fille qui m'écoute,
Ce prix du céleste amour ?
La sagesse en est la route.
Crinoline à bouquet d'or
Te parerait bien, je pense,
Mais ce qui vaut mieux encor,
C'est la robe d'innocence.

PETIT-GRIS.

Mon petit chat vaut bien un homme,
Je crois même qu'il en vaut deux ;
Et c'est Petit-Gris qu'on le nomme :
C'était le nom de ses aïeux.
Né de race aristocratique,
Chat de salon de père en fils,
Tenant son rang comme un cacique,
Il ne prend jamais de souris.

« Vrai marmiton, va-t-on me dire,
Un bon à rien, dont les hauts faits
Finiront dans la poêle à frire
Ou la casserole aux civets. »
Détrompez-vous. Fils de la guerre,
Comme Hector, né pour les combats,
Il sait vaincre comme il sait plaire :
C'est le Napoléon des chats.

S'il laisse ainsi la grignoteuse,
Chez moi, s'égaudir sans danger,
C'est moins par humeur paresseuse
Que de crainte de déroger.
Il ne veut pas souiller ses lèvres
Du sang d'un être si mignon :
Le lion chasse-t-il les lièvres ?
Le loup court-il le hanneton ?

Pour l'adresse, pour la voltige,
Il n'a jamais eu son égal ;
Il sait bien que noblesse oblige,
Lui, du sang du tigre royal.
Mais, comme un tigre s'il est brave,
Il n'a pas sa férocité,
Et s'il joue avec son esclave,
C'est qu'il lui rend la liberté.

Qu'un rongeur de la forte espèce,
Qu'un surmulot ou qu'un rat d'eau
Se présente. Quelle souplesse !
Jamais combat ne fut plus beau.
Ainsi se mesuraient naguères
Le Guelfe avec le Gibelin,
Ou du temps de nos premiers pères,
Le Gaulois contre le Romain.

Mais un seul rat, est-ce une affaire
Pour ce fier rominagrobis ?
Non ! pour égaliser la guerre,
Mettez-en trois, mettez-en dix.
Je l'ai vu, mieux que la portière,
Aux chiens errants fermer ma cour,
Et, comme un suisse au ministère,
Leur dire : Ce n'est pas le jour.

De cet animal intrépide,
Je dois citer le plus beau coup :
Devant moi, ce nouvel Alcide,
Un jour s'élança sur un loup (1).
Le loup avait brisé sa chaîne ;
Comme un voleur, il avait fui.
Le chat était sur son domaine :
Charbonnier est maître chez lui.

Pour la couveuse et son ménage,
Il est meilleur que le gamin :
Il n'aurait jamais le courage
D'aller lui ravir un poussin.
Aussi la poule, à son écuelle,
Le laisse se ravitailler ;
Et s'il veut dormir avec elle,
Il a sa place au poulailler.

Bien d'autrui, jamais ne le tente ;
 Plus que son dû, point il ne prend.
 Il vint, d'une perdrix vivante,
 Un matin me faire présent.
 C'était le produit de sa chasse,
 Et bien à lui ; mais, délicat,
 Il dit, en la voyant si grasse,
 Que c'était trop bon pour un chat.

Comme tous ceux de sa famille,
 Esprit subtil et grand flatteur :
 Voyez comme il vous entortille
 Quand il attend quelque faveur !
 Bien fin est celui qui résiste
 A son rou-rou qui va toujours :
 C'est l'éloquence du sophiste
 Vous endormant sur le velours.

Petit-Gris, large en ses manières,
 N'est pas citoyen d'un grenier ;
 Il a dit : Tous les chats sont frères ;
 Il voit tous ceux de mon quartier.
 Et de l'universel suffrage,
 Si les chats jouissaient, je crois
 Que candidat de son village,
 Il obtiendrait toutes les voix.

Un chat ne saurait être un ange ;
Il a ses défauts, c'est un fait.
Pourtant il pourrait perdre au change,
Un jour s'il devenait parfait.
Laissons-lui sa grâce caline,
Ses allures d'homme de bien :
C'est beaucoup d'en avoir la mine,
Lorsque tant de gens n'en ont rien.

Mon Petit-Gris est jeune encore ;
Aussi n'a-t-il pas de moitié.
Est-ce à cet amour qu'il ignore
Que je devrais son amitié ?
Je ne sais ; mais ami fidèle,
Où je suis, il n'a nul ennui,
Et, dans ce moment, il épelle
Ces couplets que je fais pour lui.

(1) Le chat, comme le chien et la plupart des animaux, a partout la conscience de son droit ou de son chez lui ; et le fait cité, tout peu croyable qu'il paraisse, est vrai.



LA BOURSE.

Mes bons amis, j'ai fait fortune,
Entre deux eaux, toujours nageant ;
J'ai joué, mais sans crainte aucune,
Car c'était avec votre argent.
Après plus d'une expérience,
M'arrêtant au calcul certain,
Nous avons partagé la chance :
A vous la perte, à moi le gain.

En vérité, la belle affaire
De spéculer sur ce qu'on a !
C'est l'*a b c* du savoir-faire
Et le jeu qui mène à quia.
Mais, du prochain, vider la poche
Pour en former son capital,
C'est là vraiment fondre la cloche
Et créer le fonds social.

Quand je vis supprimer, en France,
Et la loterie et les jeux,
Je me dis : Ce n'est pas finance,
Mais c'est moral ; cela vaut mieux.
Comme l'or ne vient pas de source,
Fallut aviser sur le cas :
C'est ainsi qu'on fonda la Bourse,
Et le diable n'y perdit pas.

Alors régnait l'absolutisme ;
Chacun s'étonna de la loi.
La Bourse, c'est le communisme :
Tout le monde, à la Bourse, est roi.
Là, ni parchemin, ni noblesse ;
Là, ni prince, ni monseigneur.
L'héritage même est en baisse :
Les titres n'y sont qu'au porteur.

Si l'égalité se pratique,
C'est bien là : chacun son morceau.
C'est un État démocratique,
Chez qui l'enchère est le niveau.
Si l'on n'y coupe pas de têtes,
Le panier en reçoit pourtant :
Jamais, même aux jours de tempêtes,
La Grève n'en vit tomber tant.

C'est à la Bourse, vient-on dire,
Que l'on voit tant de gens pleurer.
Mais combien elle en a fait rire !
Quelle conséquence en tirer ?
Elle a ses deuils, elle a ses fêtes,
Et, pour la nommer par son nom,
Si c'est l'enfer des gens honnêtes,
C'est le paradis du fripon.

Au pharaon, à la roulette,
A pleine main on jetait l'or ;
On y jouait aussi sa tête :
A l'honneur on tenait encor.
Mais à présent, autre système :
L'argent d'abord, l'honneur après.
Un beau coup résoud le problème :
La probité, c'est le succès.

Après le jeu, la commandite
Et la tire par actions :
On risque moins à la faillite
Qu'au vol fait par effractions.
Le juge parfois vous gourmande ;
Amen ! et vous n'y songez plus.
On peut payer cent francs d'amende
Lorsqu'on gagne cent mille écus.

Mais des abus, voici le pire :
Qui dira : Ma rente est à moi,
Quand, de moitié pour la réduire,
Suffit d'un petit bout de loi ?
Ainsi, chez nous, tout se replâtre,
D'où l'on peut conclure assez bien
Que cinq étant devenu quatre,
Quatre pourra devenir rien.

Si, dans son auguste influence,
Un grand vient peser au plateau,
Ayez les yeux sur la balance :
Il veut avoir part au gâteau.
La Bourse, c'est l'arche nouvelle
Où bien des animaux sont pris,
Et, selon la loi naturelle,
Les gros y mangent les petits.

Primes, reports, marchés à terme,
Agioteurs et coulissiers,
Vautours qui, jusqu'à l'épiderme,
Plumez les malheureux rentiers ;
Agents de la hausse et la baisse,
Changeurs légaux, courtiers marrons,
Vampires que mon sang engraisse,
Qu'avez-vous donc fait de mes fonds ?

Ces maltotiers de la gabelle
Qui, jadis, nous mordaient au flanc,
Prenaient la peau, mais non la moëlle :
Vous, c'est la chair avec le sang.
Par vous, cet or, de l'industrie
Le but, le gage et le ressort,
Cet or, qui nous donnait la vie,
N'est plus qu'un instrument de mort.

Au bout de la corde tendue,
Laissons-les gonfler leur ballon ;
Ils ont la tête dans la nue
Et les pieds sur le cabanon.
C'est l'or qui porte la misère ;
Ce qui le prouve, et par témoins,
C'est que la terre où tout prospère
Est celle où l'on en voit le moins.

Ainsi que le vent qui dévore,
Frappant tout de stérilité ;
Comme la boîte de Pandore,
Présent de la fatalité,
La Bourse, poursuivant son œuvre,
Va, fouillant la ville et les champs,
Jusque dans la main du manœuvre,
Prendre le pain de ses enfants.

Arrachons enfin la patrie
Au culte immonde du veau d'or,
A la honteuse idolâtrie
Du dieu qui, toujours, dit : Encor !
Encore ! encore ! oui ! davantage !!
Et la richesse serait là !
Non : le plus riche, c'est le sage
Qui vit content de ce qu'il a.

Que sert ce trésor qu'il étale
A ce joueur chez qui l'or pleut ?
Pauvre Plutus, triste Tantale,
Plus il en a, plus il en veut.
En vain cet argent qu'il encense
On le lui jetterait en tas,
Il est, dans sa misère immense,
Pauvre de tout ce qu'il n'a pas.

Sans doute la victoire est belle,
Mais il n'en est pas sans effort :
Si le vent guide la nacelle,
Sans plaisir on arrive au port.
La réussite est importune
Quand le hasard vient la donner :
Tel jouit moins de sa fortune
Que du plaisir de la gagner.

Il n'est qu'un seul bien qui contente,
Qu'on montre sans baisser les yeux :
C'est la richesse intelligente
Qui n'a pas fait de malheureux.
Si le temps seul peut y conduire,
Il n'en détruit pas les douceurs ;
Mais à la Bourse, qui peut dire :
Cet or n'est pas mouillé de pleurs ?

A la source de l'abondance,
A celle qui ne peut tarir,
Allons, amis, chercher l'aisance
Du présent et de l'avenir.
Trois choses font l'État prospère
En donnant richesse et bonheur,
Et ces trois choses sont : la terre,
La charrue et le laboureur.



ÉPÎTRE AU ROI (1).

1859.

Au bon temps de la monarchie,
Quand Louis quatorze régnait,
Quand Corneille éveillait Thalie,
Quand Molière nous sermonnait,
Boileau, déposant sa fêrule,
Célébrait Louis. Je veux, moi,
D'un grand rimeur petit émule,
Faire aussi mon épître au roi.

L'orage grondait sur nos têtes,
On respirait du sang dans l'air;
Debout, tout un peuple en goguettes
Dansait au cliquetis du fer :
Lors s'élançant dans la bagarre,
Un homme dit : Place au plus fort !
Et, du timon prenant la barre,
Il conduisit la nef au port.

Vainqueur par votre seul courage,
Mais roi par notre volonté,
Reste un plus rude apprentissage :
C'est celui de la royauté.
Nous, vieux Français, vous, l'un des nôtres,
Comme nous, sujet de la loi ;
C'est beau de commander aux autres,
C'est mieux d'être maître de soi.

Si je n'étais pas si timide,
Je dirais à sa majesté :
Sire, lâchez un peu la bride,
La France aime la liberté.
Plus ne voulons de république,
Car chat échaudé craint le feu ;
Mais, sire, à votre mécanique
Je voudrais un peu plus de jeu.

N'allez pas gâter la partie,
Ni surtout couper l'arbre au tronc :
D'un roi, souvent courte est la vie,
Mais le souvenir en est long.
Derrière lui, le temps s'arrête
Pour le clouer sur ses tréteaux,
Ayant l'auréole à la tête
Ou la marque infâmante au dos.

Qu'un héros ébranle le monde
Sous les pas de ses bataillons ,
Que devant lui la foudre gronde :
La gloire en est à ses canons.
Mais, de gloire, il en est une autre
Plus digne encore de vos vœux ;
Celle-là sera bien la vôtre :
Monseigneur, faites des heureux.

En vain, pour embellir la ville,
Les monuments sont entassés ;
Le marbre a remplacé l'argile :
C'est beaucoup, ce n'est pas assez.
Prince, pour qu'on vous divinise
Et que vos palais soient cités,
Ne faut pas que votre main brise
Le temple de nos libertés.

Majesté, rendez-nous la presse
Ou tout le sang qu'elle a coûté ;
Si, parfois, elle a sa rudesse,
Elle a bien son utilité.
César a brisé sa boussole
En bâillonnant la vérité :
Si le peuple eut eu la parole,
Il domptait la fatalité.

Sur l'écrivain, sur le poète
Il a pesé d'un bras trop dur ;
De plomb, il leur ceignit la tête :
La dégager était plus sûr.
Car cette tête n'est pas celle
Qui tombe et disparaît aux yeux :
C'est l'hydre et sa force éternelle ;
On en coupe une, il en vient deux.

Si l'éloquence inopportune
De plus d'un parleur rouge ou blanc
A fait tomber de la tribune
Bien moins de phrases que de sang,
Dans certains pays, le silence
Prend ses victimes au talon,
Et souvenons-nous qu'à Byzance
Les muets portent le cordon.

L'historien est votre maître :
Rois, devant lui sachez fléchir.
Le présent est à vous peut-être,
Mais à lui seul est l'avenir.
Où seraient Achille et sa gloire,
Hector et son nom si vanté,
Si, pour eux, burinant l'histoire,
Homère n'avait pas chanté ?

Au pied du mur, voyez le lierre
Rampant, tout petit et bien bas,
Et qui, s'élevant terre à terre,
Silencieux étend les bras;
Puis, doucement embrassant l'arbre
Dont il dépasse les plus hauts,
Finit, dans un cercle de marbre,
Par l'étouffer sous ses rameaux.

Sous ses pieds, foulant la patrie
Après avoir rivé ses fers,
C'est en vain que la tyrannie
Se croit à l'abri des revers.
Mais il n'est pas de long servage,
Le droit fait enfin le plus fort :
Ce peuple, courbé par l'orage,
Est libre tant qu'il n'est pas mort.

La raison lui dit à l'oreille :
Il faut te lever, il est tard ;
Il fait grand jour : qu'on se réveille !
Revêts le manteau du départ.
Lors renaissant à l'espérance,
Comme l'Hébreu déshérité,
Il reprend sa marche et s'élance
Sur le sol de la liberté.

Loin de moi le vœu sacrilège
De ces promoteurs de forfaits ;
Vivez ! et que Dieu vous protège !
Vivez ! pour nous donner la paix.
Ailleurs mon amour est peut-être ;
Mais, avant tout, à mon pays ;
Qui le défend, voilà mon maître :
Il combat pour moi, je le suis.

Prince, l'étoile qui vous guide
A son éclat, a son danger.
Du pouvoir, la pente est rapide :
Au conquérant il faut songer.
Il traversa la gloire humaine
Comme le coureur au clocher,
Ne trouvant au bout de l'arène
Que le vautour sur son rocher.

Quand, cédant aux lois de la guerre,
L'Europe demandait quartier,
Quand l'aigle tenait sous sa serre
Le cheval et le cavalier,
Lorsque sous sa main souveraine
Se courbaient cent peuples divers,
Quand, enfin, la France était reine,
Pourquoi la chargeait-il de fers ?

De ce qu'on craint ou qu'on respecte,
Que faisait-il ? Je l'ai vu, moi,
Comme on ferait d'un vil insecte,
Sous son pouce écraser un roi ;
Et dans une immense hécatombe,
Confondant le faible et les forts,
D'un souffle dévorer la tombe
Et jusqu'à la cendre des morts.

Vous n'avez pas, brisant un trône,
Époux à la pointe des dards,
Pour en arracher une aiglonne,
Renversé l'aire des Césars.
Mais de la fille d'un empire
Qui vengeait sa virginité,
Jamais vous n'aurez à maudire
L'adultère fécondité.

A la monstrueuse alliance
Des forts contre les opprimés,
Vous n'avez pas traîné la France
Pour vaincre des bras désarmés.
Foulant aux pieds le diadème,
Vous n'avez pas, comme un forban,
Pour faire des sujets quand même,
Vendu des peuples à l'encan (2).

Ah ! si l'arbre de la patrie
L'avait couvert de ses rameaux,
Il eut, de la France meurtrie,
Au tigre arraché les lambeaux ;
Mais alors vainement il lève
Ce front naguère si chéri :
Il avait épuisé la sève
De l'arbre qui l'avait nourri.

Sur cet écusson où se mire
Le triomphateur du matin,
Toujours je vois la main écrire,
Comme à Balthazar au festin :
« Roi de Ninive, l'heure approche,
Ton front s'est brisé sur l'écueil,
Et ton épée était la pioche
Qui devait creuser ton cercueil. »

Ornez la tombe impériale,
Nous vous saurons gré de ce soin ;
Mais que votre ardeur filiale
Ne vous entraîne pas trop loin !
Chantez, célébrez sa mémoire,
Louez son génie et son bras,
Jusqu'au ciel exaltez sa gloire,
Mais, prince, ne l'imitiez pas.

Ah ! croyez-moi, restez vous-même ;
Le bonnet ne fait pas le front :
Sous le casque ou le diadème,
Les sages restent ce qu'ils sont.
Gardez-vous d'oublier trop vite
Que vous n'êtes pas de haut lieu,
Et régnez par votre mérite,
Et non par la grâce de Dieu.

Né du peuple (3), une fois encore,
Montrez-vous, pour lui, fils aimant.
Dieu nous dit : Père et mère honore,
Si tu veux vivre longuement.
Oui ! vous vivrez. Assez de guerres !
Et vous aurez, grand dans la paix,
En nous, Français, devenus frères,
Des amis, et non des sujets.

Le temps, encor gros de tempêtes,
Pour vous enfin s'est éclairci :
L'aigle du nord, l'aigle à deux têtes,
Devant le vôtre ont dit : Merci.
Le léopard vous traite en frère,
Le croissant vous prend pour patron,
Votre obligé, c'est le saint père :
Cela nous satisfait-il ? — Non.

La pompe et la magnificence
Peuvent, là-haut, suffire aux dieux ;
Mais en vain nous cherchons, en France,
La poule au pot de nos aïeux.
Oui ! c'est là, sire, où nous en sommes :
Nous régnons, et nous avons faim.
Vous nous avez fait de grands hommes,
Maintenant donnez-nous du pain.

(1) Cette chanson, comme on peut le voir, date de 1859, après nos victoires d'Italie. Les vœux qu'elle émet ont été, pour la plupart, réalisés : la paix a été faite ; — plus de latitude a été accordée à la presse ; — la tribune parlementaire a recouvré toute sa liberté ; — les bannis ont été rappelés ; — enfin, le chef du gouvernement a noblement répondu à ce cri : Donnez-nous du pain : des constructions de toute nature ont été entreprises à Paris et dans les départements ; de nouveaux débouchés ont été ouverts à l'industrie et au commerce, etc. La crise actuelle n'est pas spéciale à notre pays : elle est générale, et, des puissances européennes, la France est encore celle qui en souffre le moins, grâce aux mesures prises pour y faire arriver les céréales.

(2) Allusion au partage de la Pologne : crime politique qui a déshonoré les puissances qui y ont pris part. La France y est restée étrangère.

(3) Né du peuple : c'est-à-dire du suffrage populaire.



LES MAUSSADES.

POST-FACE.

Ces chansons ont une suite; mais fidèle à son système d'ordre et de paix, l'auteur évite avec soin tout ce qui pourrait être un sujet ou même un prétexte de récrimination. Les meilleures intentions peuvent être mal interprêtées : en politique surtout, il est des choses auxquelles on ne peut toucher sans blesser les hommes. Les partis ne sont pas indulgents : ce n'est donc pas au moment où les passions sont surexcitées qu'il est possible de les traiter en philosophe, ou en chansonnier si vous voulez, car la chanson a aussi sa philosophie. C'est même celle qui pénètre le plus vite et le plus sûrement dans les masses : tel couplet a fait penser plus de gens qu'un gros traité de morale. Mais s'il peut agir utilement, c'est lorsque cette passion commence à faire place à la réflexion ; alors

seulement elle est disposée à croire. Ce n'est pas quand un homme est ivre qu'il faut lui parler raison : laissez-le dormir une heure ; à son réveil, il écoutera avec patience et quelquefois avec fruit le sermon qui, quelques instants plus tôt, l'aurait mis en fureur.

Une chanson n'est jamais bonne quand elle fait du mal. Mais aussi, laissât-elle à désirer comme poésie, elle ne peut être complètement mauvaise lorsqu'elle produit un bien ; ce qui, tôt ou tard, a lieu, si elle donne un bon conseil ou révèle une vérité utile, car nul, mieux qu'elle, ne se grave dans la mémoire.

Quoique la chanson ne soit pas dans le *Codex*, elle peut donc servir de remède ; mais ce remède, de même que tous les autres, doit être appliqué à temps, sinon il ne guérit pas ; il peut même faire le contraire : c'est ce que l'auteur a voulu éviter. Le complément des *Maussades* paraîtra donc plus tard.

En attendant, nous avons cru faire plaisir au lecteur en réunissant, à la suite de ces couplets, quelques-uns de ceux que l'auteur a composés dans d'autres temps, et qui avaient trait aux circonstances. Cette revue rétrospective aura ici son intérêt.



LES MAUSSADES.

DEUXIÈME PARTIE.

LES MAUSSADES.

DEUXIÈME PARTIE.

Les pièces suivantes, sauf quelques-unes, ne sont pas inédites : elles ont paru dans les recueils et journaux du temps, ou dans les œuvres diverses de M. Boucher de Perthes (1). Si nous les reproduisons ici, c'est qu'elles peignent assez bien les époques où elles ont paru.

(1) *Romances, Ballades et Légendes*, 1 volume in-12; Paris, 1830; Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, 17.—*Chants armoricains*, 1 volume in-12; Paris, 1831; mêmes libraires.—*Satires, Contes, Chansonnettes*, 1 volume in-12; Paris, 1833; mêmes libraires.

LES MAUSSADES.

DEUXIÈME PARTIE.

Les deux premières parties de ce recueil ont paru dans les années 1820 et 1821. Elles ont été publiées par les soins de M. de Maussade, alors directeur de la Bibliothèque de la ville de Paris. Elles ont été enrichies de nombreuses notes et de gravures. Elles ont été imprimées chez M. de Maussade, à Paris.

(1) Recueil de Maussade et de Maussade, 1 volume in-8, Paris, 1820.
Recueil de Maussade et de Maussade, 1 volume in-8, Paris, 1821.
Recueil de Maussade et de Maussade, 1 volume in-8, Paris, 1822.
Recueil de Maussade et de Maussade, 1 volume in-8, Paris, 1823.

LES SOUVENIRS.

1815.

Qu'ils étaient beaux, ces nobles chants de guerre,
Ces cris vaillants, précurseurs des combats !
Nos bras alors faisaient trembler la terre ;
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas ?

En écoutant, au jour de la tempête,
Des bataillons le terrible fracas,
Du monde entier nous rêvions la conquête :
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas ?

Dans la mêlée, à l'aspect du carnage,
Quand pâlissaient les plus braves soldats,
Nos fiers accents ranimaient leur courage :
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas ?

Lorsqu'au retour nous chantions la victoire,
Mille beautés se pressaient sous nos pas ;
Elles disaient : « Qu'ils sont brillants de gloire ! »
O Durandart, ne t'en souviens-tu pas ?

L'AVERTISSEMENT.

Où vas-tu, Durandart ? ah ! quel démon t'inspire ?
Où t'entraîne un objet trompeur ?
La gloire n'est jamais la fille du délire :
Le héros est celui qui commande à son cœur.

Vainement sur son front il voit gronder l'orage,
La foudre éclate sur ses pas ;
Aux autans déchaînés opposant son courage,
La fortune l'éprouve et ne l'étonne pas.

A travers les torrents dirigeant sa nacelle,
Il brave la rage des flots ;
Et lorsque le rocher déjà cède et chancelle,
Seul, il est immobile au milieu du chaos.

Le souci dévorant, de ses ailes funèbres
Voudrait en vain l'envelopper ;
Comme l'aigle, son œil éclaire les ténèbres :
Le glaive l'environne et ne peut le frapper.

Sur lui, si le destin fait tomber sa furie,
Il ne versera pas de pleurs ;
Au jour de l'infortune, il supporte la vie
Sans fatiguer le ciel d'inutiles clameurs.

Calme dans ses tourments, paisible est sa prière ;
Son cœur a dit : « Je suis mortel. »
Lorsque l'heure est venue, à cette heure dernière
Sans crainte il se soumet à l'arrêt éternel.

LE TRANSFUGE.

A minuit, soyez tous demain sur la colline (1),
Tous ayez votre lance et votre bouclier ;
Mais surtout vers ce lieu qu'aucun ne s'achemine,
S'il n'a pas l'espérance et le cœur d'un guerrier.

On a vu dans la plaine une horde étrangère,
On a vu Durandart animer sa fureur ;
Durandart, avec nous qui combattait naguère
Et dont le brave aussi célébrait la valeur !

Le bras de Durandart levé sur sa patrie !
Durandart un perfide ! amis, qui l'aurait cru ?
On prétend qu'une femme, une horrible furie,
A troublé sa raison et détruit sa vertu.

En vain il fut vaillant, il n'est plus redoutable ;
Ne vous rappelez pas ses antiques travaux :
Le glaive est émoussé quand la main est coupable,
Et contre la patrie il n'est pas de héros.

Les dieux sont avec nous ; ennemis du parjure,
Peuvent-ils seconder celui qui les brava ?
En combattant pour nous, ils vengent leur injure ;
Durandart les trahit, Durandart périra.

De cent peuples divers, en vain il s'environne :
Parmi les nations le trait va le saisir.
Amis, de son malheur quel noble cœur s'étonne ?
Heureux si, dans nos rangs, il avait su mourir !

(1) Ces stances furent composées en août 1813, quand le bruit se répandit que le vainqueur de Hohenlinden, débarqué à Gothenbourg, se joignait aux ennemis de la France. Nous sommes loin d'excuser la conduite de Moreau, ce n'est jamais impunément qu'on prend les armes contre sa patrie ; mais nous ne pouvons croire qu'il ait été guidé ici par le seul désir de se venger de Napoléon. Il a voulu jouer le rôle de médiateur, et nous pensons que s'il eût vécu, il aurait obtenu une paix moins désastreuse que celle de 1814. Au surplus, sa faute a été cruellement punie. On a dit que sa femme l'y avait entraîné : la séduction est venue d'autre part : il est bien difficile de résister à la flatterie quand les flatteurs sont des rois. On sait ce qu'a fait l'empereur Alexandre pour l'attacher à sa cause. J'avais partagé l'enthousiasme qu'inspirait ce général ; aussi, je ne saurais rendre l'impression que j'éprouvai un demi-siècle plus tard, à St-Pétersbourg, lorsqu'entrant dans l'église catholique, je lus sur une table de marbre, assez peu apparente, incrustée dans le mur, une inscription annonçant que Moreau, blessé à mort devant Dresde, le 26 août 1813, reposait là.

LE SOMMEIL.

Tu dors, Oscar ! altérés de carnage,
Les fils d'Albin descendent sur ces bords ;
Jusqu'au Belen ils portent le ravage,
Ils sont vainqueurs, et tu dors !

N'entends-tu pas les hymnes de victoire,
N'entends-tu pas ces sinistres accords ?
De ton rival ils ont chanté la gloire,
Ils chantent ta honte, et tu dors !

Ils sont entrés sous ton toit tutélaire,
Et, sur ta tête, appelant le trépas,
Ils ont brisé la coupe de ton père :
Eh quoi ! tu ne t'éveilles pas !

Il étaient mille, il n'avait que sa lance,
A l'oiseau noir ils ont livré son corps ;
Son sang t'appelle, il demande vengeance ;
Son ombre crie, et tu dors !

ISNELLE.

Oscar, ne te plains pas d'Isnelle,
Ne te plains pas d'elle, ô guerrier !
Oscar, ton amante est fidèle
A ton glaive, à ton bouclier.
Elle a vu fléchir ta bannière :
N'attends pas un tendre retour.
Quand tu disais le chant de guerre,
Elle disait le chant d'amour.

Qu'importe à l'ombre de ton père
Le vain récit de tes douleurs !
Cesse de pleurer ta misère
Quand l'étranger rit de tes pleurs.
Lève ton front de la poussière ;
Que le vainqueur tremble à son tour.
Oscar, redis le chant de guerre,
Je redirai le chant d'amour.

Oscar, l'avenir te regarde :
Écoute, entends-tu ces accords ?
Oscar, c'est la harpe du barde
Prête à célébrer tes efforts.
Sur la colline solitaire
Je t'attends à la fin du jour :
Tu rediras le chant de guerre,
Je redirai le chant d'amour.

LE CHANT.

Je chanterai le brave et sa patrie ;
Écoutez-moi : Depuis quatre printemps,
Les fils sanglants de la Scandinavie,
De l'Ultonie avaient conquis les champs.

Le fier Oscar, assis au pied d'un chène,
De son pays déplorait les malheurs,
Lorsque la voix du barde d'Ardulène
Vint, par ces mots, interrompre ses pleurs :

« Il a pleuré, le guerrier de Témoré :
« Ah ! du vaillant qu'est devenu le cœur ?
« Est-il vaincu, lorsqu'il lui reste encore
« Le bouclier et la lance et l'honneur ?

« L'enfant du nord, avide, sanguinaire,
« Dans tes foyers a porté le trépas ;
« Il a brisé la tombe de ton père ;
« A-t-il, Oscar, a-t-il brisé ton bras ?

« S'il a détruit, d'une main téméraire,
« Des monuments qu'il ne pouvait flétrir,
« Peut-il, dis-moi, dans sa vaine colère,
« A l'univers ôter le souvenir ?

« De tes cités qu'il sape les murailles,
« N'auras-tu pas ton glaive pour rempart ?
« A-t-il ravi ce sceptre des batailles ?
« A-t-il rompu la pointe de ton dard ?

« Toute la terre est, dis-tu, sa complice.
« Toute la terre admire tes hauts faits,
« Et contre lui n'as-tu pas la justice,
« Tes souvenirs et les maux qu'il t'a faits ? »

Le barde cesse, et l'écho du rivage
Jusqu'à l'Ulster répète ses accents.
Saisi d'effroi, le conquérant sauvage
Baissa la tête à ces terribles chants.

On entendit, du couchant à l'aurore,
Tous les guerriers redire avec fureur :
« Est-il vainqueur, puisqu'il nous reste encore
« Le bouclier et la lance et l'honneur ? »

—
OSSIAN.

Je les ai vus, les enfants du rivage,
Je les ai vus, comme de vils troupeaux,
Le cœur tremblant, fuir devant mon courage,
Et, pour refuge, implorer les tombeaux.
Je suis passé ; soudain, levant la tête,
Ils ont crié : « C'est le jour des vaincus ;
« Sur les héros appelons la tempête ;
« Mort aux vainqueurs ! les glaives sont rompus. »
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire ;
Allez le dire : Ossian a parlé.

Ils ont voulu, d'une main téméraire,
Du sol vainqueur arracher les lauriers ;
Aux monuments, au marbre funéraire,
Ravir les noms des antiques guerriers ;
Ils l'ont voulu. De sa serre impuissante,
L'oiseau des nuits frappe en vain le cercueil,
Et sur le roc, la vague mugissante
Voit se briser sa rage et son orgueil.
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire ;
Allez le dire : Ossian a parlé.

Honneur au preux dont l'âme généreuse
Ne fléchit point à l'aspect du danger !
Honneur au preux dont la main courageuse
N'a pas serré la main de l'étranger !
Au temps futur, le barde de la guerre
Répétera les exploits des vaincus,
Quand des vainqueurs, la gloire passagère,
Les noms flétris déjà ne seront plus.
Allez, Oscar, allez, fils de la gloire,
Allez redire au brave désolé
Qu'il reviendra le jour de la victoire ;
Allez le dire : Ossian a parlé.

L'HEURE.

Chantez encor, que l'écho du rivage
Porte vos chants au pilote étonné ;
Le torrent gronde, à l'aspect de l'orage
Chantez encor, l'heure n'a pas sonné.

Laissez encor reposer votre lance,
Laissez encor votre dogue enchaîné ;
N'appellez pas l'instant de la vengeance,
N'appellez pas, l'heure n'a pas sonné.

Buvez encor, buvez, le soleil brille ;
Buvez aux dieux, les dieux l'ont ordonné.
Dans le foyer que la flamme pétille ;
Buvez encor, l'heure n'a pas sonné.

Paix ! écoutez : du barde de la guerre
La harpe d'or au loin a résonné ;
Il a redit vos exploits à la terre.
Paix ! écoutez : l'heure n'a pas sonné.

Gloire au guerrier ! qu'il s'arme ! l'heure approche ;
Déjà la nuit a couvert les vallons ;
L'oiseau du soir a chanté sur la roche ;
Gloire au guerrier ! l'heure sonne, partons.

LE SILENCE.

Marchons sans bruit, la nuit nous favorise,
Ne troublons pas leur paisible sommeil ;
Voici l'instant, l'instant de la surprise :
Que leur repos n'ait jamais de réveil !

Taisez-vous tous ! de la prudence !

Laissez-moi diriger vos coups ;

Silence, enfants, faites silence !

Taisez-vous, amis, taisez-vous !

Avec le jour, la trompette guerrière
Au loin fera retentir les échos ;
Avec le jour, on verra la bannière
Qui fut toujours le guide des héros.

Taisez-vous tous ! de la prudence !

Laissez-moi diriger vos coups ;

Silence, enfants, faites silence !

Taisez-vous, amis, taisez-vous !

Le brave aussi quelquefois dissimule ;
La ruse encore est permise au guerrier.

Dans les combats, le plus vaillant recule :

L'honneur se couvre aussi du bouclier.

Mais taisez-vous ! de la prudence !

Laissez-moi diriger vos coups ;

Silence, enfants, faites silence !

Taisez-vous, amis, taisez-vous !

LE CHÊNE.

Je ne les vois plus dans la plaine,

Je n'entends plus le son du cor.

Oscar, nous chanterons encor

Sous l'ombrage de mon vieux chêne.

L'étranger ne me dira plus :

« Je suis l'héritier de ton père.

« Gloire aux preux, malheur aux vaincus !

« Il n'est rien à toi sur la terre. »

Il le disait : le bras du fort

Contre lui s'armait de sa chaîne ;

Où sont-ils les enfants du nord ?

Je ne les vois plus dans la plaine.

Ainsi qu'un sinistre brouillard,

Ils avaient convert la prairie ;

Mais, à la lueur de son dard,

Le chef veillait sur la patrie.

La barque a repris son essor,

Le vent souffle, la voile est pleine :

Oscar, nous chanterons encor

Sous l'ombrage de mon vieux chêne.



LE CABARET.1815.

En vain je regarde à la ronde,
En ces beaux lieux, dieu ! quel déchet !
Est-ce aujourd'hui la fin du monde,
Ou bien la fin du cabaret ?
J'arrive frais comme une rose,
Par un bon vent, voiles dehors,
Et tout seul je trinque et je cause ;
Tous les bons enfants sont-ils morts ?

Francs buveurs et joyeux convives,
Hélas ! qu'êtes-vous devenus ?
Avez-vous donc gagné les rives
Du pays où l'on ne boit plus ?
Je n'entends plus ce chœur aimable,
Ces voix qui chantaient sans efforts :
Amis, êtes-vous sous la table ?
Tous les bons enfants sont-ils morts ?

En vain du rocher de Cancale
L'huître verte arrive à Paris ;
Hélas ! c'est un sot qui l'avale
Sans mot dire, et peut-être pis.
En vain la liqueur pétillante
Du verre a dépassé les bords,
L'on a bu, personne ne chante ;
Tous les bons enfants sont-ils morts ?

Le bordeaux tristement se traîne
A travers un gosier anglais ;
Ce n'est pas du chant qu'il amène,
Non, ce ne sont que des hoquets.
Bacchus, en voyant ces indignes
Ainsi profaner ses trésors,
Hélas ! a fait couler les vignes ;
Tous les bons enfants sont-ils morts ?

Souffrirons-nous, fils de la treille,
Que l'on boive ainsi le meilleur ?
Et n'avons-nous pas la bouteille
Pour en frapper le ravisseur ?
Que de bouchons on le canonne,
Amis, secondez mes efforts ;
Armez-vous d'un fût, d'une tonne ;
Tous les bons enfants sont-ils morts ?

Je sais qu'au temple de mémoire
Je ne suis qu'un petit garçon ;
Mais l'on ne m'a jamais vu boire
Avec Blücher et Wellington.
Fidèle à notre indépendance,
Je puis dire au moins sans remords :
Vive le bon pays de France !
Les bons enfants ne sont pas morts.



LE TAMBOUR.1815.

Je connais un petit homme
Qui, partout, tambourinant,
A tous les gens que l'on nomme
Va faire son compliment :

Ran-tan-plan; ran-tan-plan,
Ran-tan-plan, tan-plan, tan-plan.

Robin est nommé ministre,
C'est un grand évènement;
Voyez comme il administre !
Pour monsieur Robin-le-Grand
Ran-tan-plan, etc.

Il est tombé, c'est encore
Un bonheur plus étonnant,
Et c'est l'homme qu'on adore
Qui gouverne maintenant.
Ran-tan-plan, etc.

Les ennemis sont en France,
C'est heureux assurément ;
Vivent notre délivrance
Et le Russe et l'Allemand !
Ran-tan-plan, etc.

Pour ne point payer la dîme
Qui nous causait détriment,
Nous paîrons tous le décime,
Ah ! quel heureux changement !
Ran-tan-plan, etc.

Les rentiers font une affaire
Dont le bénéfice est grand :
Au lieu de la somme entière,
Ce n'est qu'un tiers qu'on leur prend.
Ran-tan-plan; ran-tan-plan,
Ran-tan-plan, tan-plan, tan-plan.



LE DÉCROTTEUR ANGLAIS.

Frottez, bon courage,
Brossez, mes enfants ;
Au royal cirage
On viendra longtemps.
Pour graisser l'empeigne,
Il n'est plus que moi ;
Voici mon enseigne :
Décrotteur du roi.

Quand le roi se crotte,
Il me dit : Garçon,
Tire-moi ma botte,
Et frotte, luron.
Je lui réponds : Sire,
Tendez les jarrets,
Et je vous le cire
Au cirage anglais.

Avant qu'on revienne
Du pays lointain,
Je cirais à Vienne
L'empereur Germain.
Mais la marchandise
Ne prenait pas tant,
Et l'œuf à sa guise
Était plus luisant.

Parmi ses confrères,
Cela lui fit tort :
Les poules sont chères,
Les œufs sentaient fort.
L'un voulait la brosse,
L'autre le pinceau,
Et tout ce négoce
Mit l'enseigne à l'eau.



LES ÉCREVISSSES.1816.

Gardons-nous d'être savans,
C'est dangereux, quoi qu'on dise.
Mes amis, guerre au bon sens,
Vive à jamais la sottise !
De tout ce que nous savons,
Faisons d'heureux sacrifices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Grâce à ces jours de clarté,
Nous avons, pour désapprendre,
L'esprit de certain côté
Qui sait comme il faut s'y prendre.
A l'aide de ses leçons,
Nous redeviendrons novices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Pour faire notre salut,
Il faut marcher dans l'ornière ;
En courant trop vite au but,
Nous l'avons laissé derrière.
Sur nos pas donc revenons,
Profitons des jours propices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Un docteur ayant emploi
De maître en fait d'ignorance,
Chaque jour veut une loi
Pour empêcher qu'on avance.
A ce grand homme, rendons
Grâce de ses bons offices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Pour aller comme le vent,
La poste a pris la manière :
Au lieu de chevaux devant,
On les attèle derrière.
On dit que nous arrivons,
Et j'en vois tous les indices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

Naguère on parlait au cœur
De notre gent écolière ;
Aujourd'hui, frère fouetteur
Ne parle qu'à son derrière...
Ainsi toutes les saisons
Ont, chez nous, leurs bénéfices ;
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.

L'écrevisse est, comme on sait,
L'emblème de la sagesse,
Comme le cancre est, de fait,
Un modèle de largesse.
On la voit fuir les rayons
Et chercher les précipices.
Reculons donc, reculons,
Comme font les écrevisses.



LE CHEVALIER FIÉROT.1816.

Je suis ce grand homme de guerre,
Ce héros dont on parle tant ;
C'est par respect pour feu mon père
Qu'on ne m'a pas nommé le Grand.
A mon nom, la beauté soupire,
Le plus vaillant ne souffle mot ;
Enfin, puisqu'il faut vous le dire,
Je suis le chevalier Fiérot.

J'aurais pu devenir altesse,
Ministre, prince, et même roi,
Si je n'étais d'une noblesse
Où l'on dédaigne tout emploi.
En acceptant, fût-ce un empire,
Je ne monterais pas plus haut ;
C'est bien assez de pouvoir dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

De tous les ordres de la terre
Je pourrais être chamarré,
Mais de ma gloire héréditaire
Je me trouve assez bien paré.
Pourquoi se décorer de chaînes
Quand on connaît ce que l'on vaut ?
Il est des ordres par douzaines,
Il n'est qu'un chevalier Fiérot.

J'entends des gens, à la tribune,
Discourir, babiller sans fin,
Pour qu'un public, race importune,
S'occupe d'eux le lendemain.
Moi, quand je veux que l'on m'admire,
Je ne vais pas crier si haut ;
Je n'ai qu'à me montrer et dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

On me connaît plus d'une dette,
Mais c'est par raison que je dois :
Si je payais ce que j'achète,
On me prendrait pour un bourgeois ;
Et, pour éviter le tapage,
Quand un créancier fait le sot,
Sans balancer je déménage :
Je suis le chevalier Fiérot.

D'un certain mot sentant l'injure,
Un quidam me blesse un matin ;
Il osa plus : sur ma figure
Je le sentis lever la main.
De ce méfait, qui me regarde,
Je tire vengeance aussitôt,
Et soudain je crie : A la garde !
Je suis le chevalier Fiérot.

J'ai dédaigné, dans mon enfance,
De cultiver ces vains talents
Qui, dit-on, charment l'existence
Et servent à passer le temps.
Qu'a-t-on besoin de savoir lire ?
On n'a jamais d'instant de trop
Quand, tout le jour, on peut se dire :
Je suis le chevalier Fiérot.

Je vois nos preux, pour plaire aux belles,
Sans cesse rôdant sur leurs pas ;
De cachemires, de dentelles
Embellir leurs brillants appas.
Si je veux le cœur d'une femme,
C'est l'affaire d'un simple mot ;
Je me présente et dis : Madame,
Je suis le chevalier Fiérot.

Si je meurs, à mes funérailles
Je n'inviterai que le roi ;
Je n'entends pas que des canailles
Y viennent prier Dieu pour moi.
Point d'épitaphe louangère ;
Tout ce que je veux, en un mot,
C'est que l'on grave sur la pierre :
Ci-gît le chevalier Fiérot.



LE SANSONNET.1817.

Au château, près de la grille,
Est un sansonnet malin,
Qui toujours jase et babille
Aux dépens de son prochain.
Voyez la vilaine bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

A ce vainqueur qui s'approche,
Il dit d'un air empressé :
« Monsieur, en tournant la broche,
Avez-vous été blessé ? »
Voyez la méchante bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

Au trésor un personnage
Vient-il, son ruban au cou,
Il prétend qu'au pâturage
L'âne n'a pas son licou.
Voyez la maudite bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

A ce gentilhomme en place,
Jadis Chambellan subtil,
Il dit : « Monseigneur, de grâce,
Dites-moi quel vent fait-il ? »
Voyez l'insolente bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

A ce père de l'église
Qui nous conduit en bon lieu,
Il demande avec franchise :
« L'abbé, croyez-vous en Dieu ? »
Voyez la vilaine bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

L'avocat fonctionnaire
Vient-il à placer son mot,
Il chante d'une voix claire :
« As-tu déjeûné, Jacquot? »
Voyez la méchante bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

A cet évêque qu'enflamme
Le zèle des sacrements,
Il dit : « Comment va madame,
Monseigneur, et vos enfants? »
Voyez l'insolente bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

Si de la justice on cause,
D'honneur et de droits acquis,
Aussitôt il se dispose
A chanter *de profundis*.
Voyez la maudite bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.

Il reconnaît d'une lieue
Le docteur et l'écolier ;
Et soudain tournant la queue,
Il ne fait plus que crier.
Voyez la vilaine bête !
Taisez-vous donc, malhonnête ;
Sansonnet, sansonnet,
Taisez-vous donc, s'il vous plaît.



LE CONSEIL DES SINGES.

Je ne garantis pas l'histoire
Que je vais ici vous conter ;
Et s'il est honnête d'y croire,
Il est très-permis d'en douter.
On nous assure qu'à Lutèce,
Un jour Jocko, singe savant,
Ayant rassemblé son espèce,
Prononça le discours suivant :

« Assez longtemps, singes mes frères,
On a vu d'injustes rivaux,
Sans considérer nos manières,
Nous mettre au rang des animaux.
Examinez votre visage,
Voyez comme je suis bâti :
Jupin fit l'homme à son image,
Sans doute il nous y fit aussi.

Je puis prouver ce que j'avance,
Je puis le prouver par témoins :
Croyez-en mon expérience,
Vous êtes hommes pour le moins.
Vous êtes tous dispos, ingambes,
Vous avez deux pieds et deux mains,
Et vous marchez sur vos deux jambes
Tout aussi bien que les humains.

Ordre à tous nos compatriotes
D'être en habit bien ajusté ;
Nous ne mettrons pas de culottes
Pour plus grande commodité.
Les gens d'esprit ont le teint blême
Et le front chauve et dépouillé ;
Et nous, ce qui revient au même,
Avons le derrière pelé.

Pour ne point trotter sur la terre
Comme les chiens et les chevaux,
Nous forcerons quelque confrère
A nous voiturer sur son dos.
Au lieu de manger la grenaille,
On se nourrira de fricot :
Nous engraisserons la volaille
Et nous mettrons la poule au pot.

Nous aurons des singes de lettres
Dont l'esprit nous endormira ;
Nous en aurons de géomètres,
De chimistes, et cœtera...
Nous aurons des singes comiques
Pour faire rire et digérer ;
Nous aurons des singes tragiques
Payés pour nous faire pleurer.

Nous aurons une cour d'assises,
La chambre haute et le parquet ;
Nous aurons des singes d'églises,
Des singes portant le mousquet.
Avec nos humains camarades
Comme il faut de l'égalité,
Pour avoir aussi nos malades
Nous aurons une Faculté.

Je fais défense qu'on s'agrippe :
Au lieu d'aller, dans nos débats,
A coups de dents, à coups de griffe
Nous étrangler comme des chats,
Sans plus tarder, il faut qu'on fasse
De bons outils à fin tranchant,
Pour nous égorger avec grâce
Et nous découper proprement.

Quand, un beau jour, vous voudrez faire
Un héritier de la maison,
Vous vous rendrez chez le notaire
Pour lui conter votre raison ;
Et de différer cette affaire
N'allez pas courir les hasards,
Car, je vous le déclare en frère,
Vous feriez des singes bâtards.

Ici, chez tous tant que nous sommes,
Je ne vois point de roturiers ;
Vous me semblez tous gentilshommes,
Car vous avez quatre quartiers.
De vos façons peu délicates
Sachez pourtant vous corriger :
N'allez jamais à quatre pattes,
Et sous peine de déroger. »

Jocko se tut, et l'audience
Approuva fort ce beau projet ;
On résolut, en conséquence,
De faire ainsi qu'il le disait :
Mais de notre humaine existence,
Après l'essai d'un jour ou deux,
Ils virent, par expérience,
Que vivre en singe valait mieux.

QUE J'ÉTAIS BON ENFANT !

Celui qui l'a dit est habile,
Et je vois que c'était bien dit.
Mon Dieu, que l'on naît imbécile !
Qu'on est sot quand on est petit !
Lorsqu'on navigue sans boussole,
On va comme pousse le vent.
Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
Que j'étais bon enfant !

Je me laissais, pour mon martyre,
Mettre en cage chaque matin ;
C'était, dit-on, pour savoir lire
Et pour apprendre le latin.
Un pédant, pour tout protocole,
Me battait charitablement.
Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
Que j'étais bon enfant !

Éveillé dès le crépuscule
 Au lieu de dormir grassement,
 Je travaillais comme un Hercule
 A m'entonner le rudiment ;
 J'étais heureux d'une parole
 Et je vivais d'un compliment.
 Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
 Que j'étais bon enfant !

Aux dépens de quelque confrère
 Bien loin de me faire valoir,
 Je voulais l'aider à bien faire,
 Et je lui dictais son devoir.
 Sans y gagner même une obole,
 J'étais honnête et prévenant.
 Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
 Que j'étais bon enfant !

Je n'aurais pas, pour un empire,
 Volé la place du voisin ;
 J'aurais craint qu'on ne pût me dire :
 Ce n'est pas là le bon chemin.
 Quand j'avais donné ma parole,
 Je la tenais bien fermement.
 Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
 Que j'étais bon enfant !

Parler contre ce que l'on pense
Me semblait toujours être un tort,
Et la clef de ma conscience
N'était pas près du coffre-fort.
Je n'encensais jamais l'idole,
Ni le pourvoyeur du moment.
Mon Dieu, quand j'allais à l'école,
Que j'étais bon enfant !



LA VIVANDIÈRE

DANS L'EMBARRAS.

—

Dieu du bon Dieu ! quelle avanie !

On me conduit au violon ;

C'est une horreur, une infâmie :

Au régiment que dira-t-on ?...

Ah ! qu'une femme, au commissaire,

Est à plaindre d'avoir à faire !

Grenadiers, mes amours,

Venez, venez à mon secours !

Je suis honnête vivandière,

Manon Fricot, tel est mon nom ;

J'en appelle à l'armée entière,

Artilleur, sapeur et dragon.

Quoi ! ne peut-on, sans qu'on vous chasse,

Prendre l'air le soir sur la place ?

Grenadiers, mes amours,

Venez, venez à mon secours !

Ai-je, comme plus d'une belle,
Changé d'amour à tout moment ?
Ai-je cessé d'être fidèle
Aux grenadiers du régiment ?
Voilà que de moi l'on s'assure
Pour me mettre à la préfecture.

Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours !

Je le demande : m'a-t-on vue
Passer du centre aux voltigeurs ?
Ou bien des bourgeois, dans la rue,
M'en aller ramasser les cœurs ?
On sait bien que je ne m'attache
Qu'au chevron et qu'à la moustache.

Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours !

Ai-je, dans la cavalerie,
Pris du service ? Non, jamais
Je n'ai confondu de ma vie
Les bancals avec les briquets.
Jamais le son de la trompette
Ne m'a fait retourner la tête.

Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours !

Ce n'est pas un bourgeois, j'espère,
Qui vient ici m'interroger.
Je l'ai dit : je suis militaire,
Le régiment doit me juger.
Si l'on veut poursuivre l'affaire,
Qu'on assemble un conseil de guerre !
Grenadiers, mes amours,
Venez, venez à mon secours !



LE BON VIEUX TEMPS.

Maudit soit le temps où nous sommes !
Honneur à nos bons vieux parents !
Nos pères étaient de grands hommes,
Beaucoup plus grands que leurs enfants.
Tout était grand dans leurs manières :
Grande soif et grand appétit,
Grandes lances, grandes rapières,
Grand feu, grande table et grand lit.

Qu'on fût en paix, qu'on fût en guerre,
Ils se couvraient le corps d'acier ;
En gens prudents, ils faisaient faire
Leurs habits chez le serrurier.
Si, dans la saison printannière,
Ce poids leur échauffait le sang,
Ils se mettaient à la légère
En déshabillé de fer-blanc.

La médecine et la chimie
N'avaient pas fait de grands progrès ;
Qu'arrivait-il ? de maladie
L'on ne mourait presque jamais.
Mais, en dépit de cet obstacle,
La mort n'allait pas moins son train ;
Alors on mourait d'un miracle,
Comme aujourd'hui d'un médecin.

Le diable n'ayant pas encore
Imaginé les procureurs,
Thémis, qui si bien nous dévore,
Alors ménageait les plaideurs.
D'une façon simple et touchante
On traitait le droit au palais ;
Et quelques pintes d'eau bouillante
Jugeaient à fond tous les procès.

Pour éclairer quelque mystère
Entre gens issus de bon lieu,
En champ clos on portait l'affaire
A l'arbitrage du bon Dieu.
Aussi bien qu'au temps où nous sommes,
Le bon droit éclatait d'abord ;
Le ciel jugeait comme les hommes :
Le plus faible avait toujours tort.

On convertissait l'ignorance
Avec un zèle des plus chauds,
Et l'on brûlait alors en France
Autant de gens que de fagots.
Par un exemple bon à suivre,
On coupait racine à l'erreur ;
Et quand on brûlait un sot livre,
On en brûlait aussi l'auteur.

Je conclus que jamais notre âge
Ne vaudra le bon temps passé ;
Que si l'homme était plus sauvage,
Il était aussi plus sensé.
Mais ne fût-il pas sans reproche,
Avouons tous qu'il était beau
Le temps où l'on mettait en broche
Un bœuf au lieu d'un aloyau.



LE MARCHAND DE COCO.

Venez tous sans cérémonie,
 Bonnes gens, faites-vous du bien ;
 Voulez-vous avoir douce vie ?
 Ne vous laissez manquer de rien.
 Si vous avez la bouche sèche,
 Arrivez, arrivez chez nous,
 A la fraîche ! à la fraîche !
 Arrivez, buvez, servez-vous.

C'est ici ! c'est la renommée
 Du fameux coco de Paris,
 De cette boisson estimée
 Dont on parle en tous les pays.
 Si vous avez la bouche sèche,
 Arrivez, arrivez chez nous,
 A la fraîche ! à la fraîche !
 Pour deux liards, vous en aurez tous.

Le frontignan et le madère,
Et le bordeaux et le pomard,
A côté semblent de l'eau claire ;
On n'en donne plus qu'au canard.
Si vous avez la bouche sèche,
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche ! à la fraîche !
Pour deux liards, vous en aurez tous.

Il entre dans ce breuvage
Quatorze fruits, et cœtera....
Qui le boit n'a jamais la rage,
Voyez plutôt, Azor est là.
Si vous avez la bouche sèche,
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche ! à la fraîche !
Pour deux liards, vous en aurez tous.

Orateurs, chanteurs, demoiselles,
Venez tous en boire à longs traits ;
Il vous rendra la voix plus belle,
Il vous tiendra le teint plus frais.
Si vous avez la bouche sèche,
Arrivez, arrivez chez nous,
A la fraîche ! à la fraîche !
Arrivez, buvez, servez-vous.

LE BON PETIT HOMME.

Il était un bon petit homme
Ne faisant rien de son état,
Rond et poli comme une pomme,
Guilleret comme un petit rat.
Toujours riant, toujours aimable,
Il embaumait par ses vertus,
Et c'était le plus agréable,
Le plus frais de tous les élus.

Chez lui, dans son petit ménage,
Régnaient l'ordre le plus parfait ;
Et simplement, comme au jeune âge,
Tout était dit, tout était fait.
Si, dans le loisir du dimanche,
Il médissait un petit rien,
Toute la semaine, en revanche,
De lui-même il disait du bien.

Sans être ivrogne ni vorace,
Il aimait fort les bons repas,
Et ne faisait point la grimace
Devant les morceaux délicats.
Pendant l'Avent et le Carême,
De bon gibier le soutenait ;
Mais, pour éviter l'anathème,
Chez lui tout le monde jeûnait.

Il avait une ménagère
Pour surveiller le pot-au-feu ;
Et quelquefois, mais sans colère,
On dit qu'il la battait un peu.
Or, en considérant l'usage,
On peut bien lui passer ce train,
Car il faisait très-bon ménage
Avec la femme du voisin.

Pour que son dîner, fort passable,
Ne fût pas celui de chacun,
Il s'était fait faire une table
Où l'on ne pouvait tenir qu'un.
Quoique sobre par caractère,
Si, dans un moment de gaîté,
Parfois il buvait à plein verre,
C'était toujours à sa santé.

Bien qu'ayant beaucoup de tendresse
Pour l'ensemble du genre humain,
Il avait pourtant la sagesse
De s'aimer mieux que le prochain.
Il ne fit jamais la sottise
De se rendre avocat d'autrui,
Et lorsqu'il allait à l'église,
Il ne priait Dieu que pour lui.

Il sut, dans toutes nos querelles,
Se tirer fort bien d'embarras ;
Jamais les mauvaises nouvelles
Ne lui causèrent de tracas.
S'il fallait, par la circonstance,
Être de l'un ou l'autre bord,
Il soutenait, par préférence,
Toujours le parti le plus fort.

On le disait très-charitable,
C'est le devoir de tout chrétien ;
Il plaignait fort le misérable,
Mais ne lui donnait jamais rien.
Il n'est plus, ce bon petit homme,
Il est mort, hélas ! quel malheur !
Mort d'un dîner : et voilà comme
Les élus s'en vont au Seigneur.

MONSIEUR CINGLANT.1818.
—

Cinglant on me nomme ;
Je suis magister :
J'ai bon pied, bon air,
Et venez voir comme
Je cingle ; zon, zon !
C'est le bon système ;
Et zon, zon, zon, zon !
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon !
Thème et version.

De l'école antique
Frère ignorantin,
J'apprends le latin
Et l'arithmétique.
Et comme un dragon
Je fouette ; zon, zon !
C'est l'ancien système ;
Et zon, zon, zon, zon ! etc.

A tête légère,
Un petit vaurien
N'apprend jamais rien
Que par le derrière.
Aussi, tout de bon,
Je tape ; zon, zon !
Je tape, quand même...
Et zon, zon, zon, zon !
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon !
Thème et version.
J'ai, pour la lecture,
Un bon martinet ;
La verge et le fouet
Sont pour l'écriture.
Et pis qu'un démon
Je cingle ; zon, zon !
C'est le grand système ;
Et zon, zon, zon, zon ! etc.

J'ai gagné ma chaire
Naguère au concours ;
J'ai fouetté deux jours
L'école primaire.
Et chacun, d'honneur,
Disait : Quel docteur !
C'est le vrai système ;
Et zon, zon, zon, zon ! etc.

A la quatrième
On me laisse, hélas !
J'ai pourtant un bras
Bon pour la troisième.
Et comme un lion
Je tappe ; zon, zon !
C'est le bon système ;
Et zon, zon, zon, zon ! etc.

Comme j'administre !
J'aurais à mon choix
Deux cents, trois cents voix,
Si j'étais ministre.
Pour toute raison,
Je leur dirais : Zon !
C'est là mon système ;
Et zon, zon, zon, zon ! etc.

Que la Providence,
Juste en ses desseins,
Fasse par nos mains
Que bientôt la France
N'entende qu'un son :
Zon, zon, zon, zon, zon !
C'est tout le système ;
Et zon, zon, zon, zon !
Version et thème,
Et zon, zon, zon, zon !
Thème et version.

MA FORTUNE EST FAITE.1820.

J'occupais un mince emploi,
Emploi de province ;
J'y vivais moins bien qu'un roi
Et même qu'un prince.
Après vingt ans, un matin
On fait maison nette ;
Ah ! me voilà libre enfin :
Ma fortune est faite.

Sans qu'un inspecteur maudit
Me lance anathème,
Je puis déjeuner au lit
Et dîner de même.
Je pourrai chanter l'amour
Et la chansonnette,
Ou bien dormir tout le jour :
Ma fortune est faite.

Je n'entendrai plus la voix

D'un préfet sinistre,

Me crier : A bas les lois !

Vive le ministre !

Je puis aimer mon pays

Sans que l'on me fouette,

Et rire avec mes amis :

Ma fortune est faite.

Je ne suis plus obligé

A maintes grimaces :

Avant que d'avoir mangé

De dire mes grâces.

Lors de la fête du lieu,

Sans mettre ma brette,

Je puis prier le bon Dieu :

Ma fortune est faite.

Au lieu de tenir bureau

La journée entière,

De lire un sot bordereau

Et la circulaire,

Les deux pieds sur les chenets,

Dans ma maisonnette,

Je rimerai des couplets :

Ma fortune est faite.

LES FINANCIERS.

Les pois mûris dans la cosse,
Tous voulaient part au ragoût ;
L'un dit : Je veux la plus grosse ;
L'autre reprit : Je veux tout.
Pour terminer la querelle,
Le seigneur leur fit : Holà !
Travaillez, et la plus belle
Est à qui la gagnera.

Satan était à l'écoute,
Il allongea donc la main.
Rien n'y vint ; il dit : Sans doute
La plus belle est au plus fin.
Alors il créa la Bourse,
Le cours, la rente et ses jeux,
La faillite pour ressource
Et la corde aux moins heureux.

Savez-vous, chez cette espèce,
Ce qui compte pour vertus ?
Est-ce l'esprit, la sagesse ?
Non ! ce sont les sacs d'écus.
Trônant, assis sur sa caisse,
Comme un preux sur le pavois,
Au banquier le droit d'aînesse :
Ses courtisans sont des rois.

Tous les jours, fêtes nouvelles ;
Sur sa table, les primeurs ;
Jamais, pour lui, de cruelles :
N'a-t-il pas la clef des cœurs ?
Veut-il avoir du génie,
Vite, et par droit de scrutin,
Il entre à l'Académie
Relié de maroquin.

Puis arrive la débâcle,
Le vide succède au plein :
Le saint hors du tabernacle
Doit détalier, et grand train.
Le diable loue au trimestre,
Souvent il faut déloger :
De son paradis terrestre
On jouit en viager.

FRISAC.

De ses dix doigts propriétaire,
Mon père, honnête perruquier,
Aurait pu, par leur ministère,
Devenir aussi financier ;
Mais une soif fort importune
Ne lui permettant d'entasser,
Il ne me laissa pour fortune
Que le talent d'en amasser.

J'étais seigneur d'une boutique,
Plus riche que bien des rentiers,
Quand on fit une république
Qui fit la barbe aux perruquiers.
Ma main ne fut plus occupée ;
Chacun me faisait aviser
Qu'ayant eu la tête coupée,
Il ne se ferait plus raser.

Ne trouvant plus de barbe à faire,
Je fis le petit potentat,
Décidant la paix et la guerre
Et les affaires de l'État.
Je promenais la savonnette
Sur les fautes, sur les excès ;
Je poudrais plus d'une défaite
Et faisais mousser les succès.

Enfin, la discorde sanglante
Déménageant de nos cantons,
On me rendit, avec patente,
Le monopole des mentons.
Mais des fatigues diaboliques
M'attendaient dans les premiers tems :
J'avais à faire à mes pratiques
Une barbe de vingt-cinq ans.

Qu'épris d'une gloire nouvelle,
Chacun médise du présent ;
Moi je veux, au rasoir fidèle,
Vivre et mourir en vous rasant.
En vain l'ignorance blasphème
Contre un respectable métier ;
Je ferai la barbe, quand même...
Car je suis ultra perruquier.

Au seul penser de l'autre monde,
Plus d'un richard a mal au cœur ;
De couler bas en passant l'onde,
Je conçois ce qui leur fait peur.
Mais, chez nous, ce n'est pas de même :
De ma pauvreté, je suis fort ;
J'attends en paix l'heure suprême,
Et je fais la barbe à la mort.

Souvent les maîtres de la terre
Font, pour se tirer d'embarras,
Ce qu'il conviendrait peu de faire,
Même ce qui ne convient pas.
Exempt de ces soins politiques,
A mon gré je pense et j'agis :
Je ne rase que mes pratiques,
Et ne coiffe que mes amis.

Si, du sentier, le roi s'écarte,
Il faut qu'il dise ses raisons ;
Sans chambres, ni conseils, ni charte,
Moi, je commande à mes garçons.
Avec un pouvoir despotique,
Ce qui me convient, je le fais ;
Et je suis roi dans ma boutique
Plus que le roi dans son palais.

Tandis que l'on mettait les trônes
Sous le marteau républicain,
Tandis qu'on brisait les couronnes,
Ma trousse me restait en main.
De ceci, j'ai conclu sans peine
Qu'il vaut mieux, qu'il vaut mieux cent fois
Tenir le rasoir à main pleine,
Que le sceptre du bout des doigts.



LA RÉCLAMATION.

Quoi ! vous voulez dans un fauteuil
 Me placer à l'Académie !
 Avez-vous des habits de deuil
 Pour la triste cérémonie ?
 Je n'ai pas mérité mon sort :
 Emportez, emportez la bière.
 Mes amis, je ne suis pas mort,
 Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Avant que je sois trépassé,
 Faudra-t-il vous entendre dire
 Mon *requiescat in pace*,
 Et si bien portant que j'expire ?
 Ah ! je n'ai point de passe-port,
 Ni la somme du luminaire.
 Mes amis, je ne suis pas mort,
 Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Tout se tait dans ce Phlégéton,
Ou s'il en sort quelques voix sombres,
On reconnaît assez au ton
Que c'est la musique des ombres.
Et moi qui voulais chanter fort,
Et moi qui désire vous plaire,
Mes amis, je ne suis pas mort,
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Si quelqu'un était revenu
Du fond de ce gouffre funeste,
Eh bien ! j'y serais descendu
En disant : L'espérance reste.
Mais dès qu'on a touché le bord,
On n'est bon à rien sur la terre !
Mes amis, je ne suis pas mort,
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

Vous direz que l'honneur est grand,
Aussi je vous en remercie ;
Mais quarante morts cependant
Ne valent pas un homme en vie.
Jamais les proverbes n'ont tort,
Hélas ! je ne saurais qu'y faire ;
Mes amis, je ne suis pas mort,
Et je ne veux pas qu'on m'enterre.

L'ÉLECTION DE VILLAGE.

1820.

—

Si j'ne l'ons dit, j'le répète,
J'ons pêché l'goujon,
Et j'somm' la plus grosse tête
De tout not' canton.
J'somm' maire, et c'qui gn'i a d'risible,
J'somm' adjoint itoux,
Et j'somm' encore aligible
Comme y disient tous.

V'la qu'un' fanfar' d'clirinettes,
De cors à bouquin,
De tambourins, de trompettes,
M'éveill' z'un matin.
Dans ma cour z'est un' cohue
De gens tous joyeux ;
J'entends crier dans la rue :
Viv' Cadet Buteux !

Queuqu' c'est, queuqu' c'est que c'tapage,
Ce train z'est-c' pour moi ?
Est-c' que j'somm' fait d'not' village
Z'empereur et roi ?
Chacun m'répond : C'est tout comme,
Vous êt' député ;
Viv' Cadet ! z'en rout', mon homme,
Et du bon côté.

Soudain j'crions que l'on selle,
On n'm'en donn' pas l'temps,
Et v'là l'public qui s'attèle
A mon char-zà-bancs.
Mon Dieu ! queu maudit att'lage
Que ces bonnes gens !
Y serions moins gais, je gage,
S'ils étions dedans.

Enfin, quitte d'eux personnes,
J'vons à mon emploi.
J'entrons dans c'lieu z'à colonnes
Z'où j'dois fair' la loi.
J'n'avions ni carte, ni guide,
Où m'mettre, où m'jucher ?
A droit' z'est un endroit vide,
J'allons m'y nicher.

Messieurs, voulez-vous m'permettre ?

Ils m'ouvront leurs rangs.

J'avons donc l'honneur de m'mettre

Près d'ces honnêt' gens ;

Mais un vent coulis qui m'glace

Bientôt m'fait trimer,

Et j'vons à gauch' prendre place,

Crainte d'm'enrhumer.

Le guignon veut que j'm'accole

De deux citoyens

Qui n'disions pas un' parole

Sans jouer des mains.

Y z'avions raison, je pense,

De tant s'trépigner ;

Mais j'craignis qu'leur éloquence

N'vînt à m'éborgner.

Au milieu z'est un confrère,

C'est l'plus gros que j'vois ;

J'me disons : V'là mon affaire,

C'est z'un homm' de poids.

J'm'approchons : Dieu ! queu beau monde

Paraissions d'tout' part !

J'ne voyons plus à la ronde

Que gens gras à lard !

A pein' j'avions pris séance,
Qu'on vient m'inviter,
D'la part de son excellence,
Z'à venir dîner.
J'savons c'que j'dois à la France,
J'avons not' mandat ;
J'acceptons donc, comme on pense,
Pour sauver l'État.

Un quelqu'un mont' dans la chaire :
C'était z'un curé.
V'là qu'il nous parle de guerre
En délibéré.
Écoutez comme il jargonne,
Voyez c't'égrillard !
Est-ce donc queuqu'amazone,
Ou l'abbé César ?

Bientôt z'un guerrier s'élance
Son esprit z'en mains ;
V'là qu'à propos de finance,
Il parle des saints.
C'est z'un général de Rome
A ce que je voi.
Allons donc prier c'saint homme
D'prier Dieu pour moi.

L'minist' à son tour opine :

Ah ! qu'il parle bien !

Cependant v'là qu'on l'taquine ;

J'disons : Nom d'un chien !

J'voulons qu'à son éloquence

On n'changit un mot :

Il faut d'la reconnaissance

A qui pai' l'fricot.

L'persident prend z'un' sonnette :

Voyez donc c'fifi !

Il sonne, il met sa casquette ;

J'mets la mienne aussi.

Eh ! dis donc, face d'Carême,

Pas d'ces façons là :

J'le voulons minist' quand même,

Entends-tu bien ça ?

Alors not' minist' s'relève

Et fait tant d'fracas

Que j'craignons fort qu'il n'se crève

Avant not' repas.

Je m'trouvions dans une passe

Qui m'donnait queuq' peur,

Car si c't'excellenc' trépasse,

J'dînerons par cœur.

Pour sauver d'la circonstance
C'galant homme-là,
J'm'écrions : J'votons d'avance
Pour tout c'qu'il dira.
J'l'applaudis une heure entière :
A-t-il donc jase !
Non, jamais not' ménagère
N'a tant dégoisé.

Sitôt qu'il fut las d'en dire
Et d'nous scier l'dos,
V'là-t-il pas qu'un aut' veut lire
Deux in-folios.
J'me levons rouge d'colère
Et j'lui dis : Lapin,
Si tu n'rengain' ton affaire,
J'vons faire du train !

Crois-tu donc qu'à la chandelle
J't'écoutrons prêcher ?
Jarnigué ! cett' chamb' est-elle
La chamb' z'à coucher ?
J'ons l'gosier plus sec qu'un chantre,
Et vous saurez tous
Que j'n'ai z'encore dans l'ventre
Qu'un pain de deux sous.

Chacun z'à cett' rhétorique
Se taisit soudain,
Et l'persident, sans réplique,
Nous dit : Z'à demain.
J'courons vite au ministère :
L'bourgeois m'attendait.
Mon Dieu ! queu bon vin ! queu chère !
Queu minist' ça fait !



L'ENSEIGNE.1821.

Mon auberge a pour enseigne,
Messieurs, *la Fidélité* ;
Je ne crains pas qu'on se plaigne
Que ce nom soit emprunté.
Tout est bon par excellence
Dans un lieu trop peu vanté ;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Le vin, je le fais moi-même ;
Aussi, messieurs, j'en répons.
Qu'on dise celui qu'on aime,
Qu'on le dise, ils sont tous bons :
Vins de Tokay, de Constance
De première qualité.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

J'ai de la bière de Flandre
Qu'on fabrique près d'Auteuil ;
J'ai du mouton le plus tendre
Pour les filets de chevreuil.
La chicorée est, je pense,
Un bon café de santé ;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

D'un fin lapin de garenne
Voudriez-vous un sauté ?
Dans ma cave qu'on le prenne,
On y chasse en sûreté.
Si mon café vient de France,
La Suisse a fourni le thé ;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Je suis moi-même un modèle
Des plus nobles sentiments ;
Et toujours je fus fidèle,
Messieurs, à tous mes serments :
Au dernier la préférence !
Et je bois à sa santé.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Ma femme, qui ne s'écarte
De son devoir, entre nous,
N'est pas, messieurs, sur la carte,
Mais je ne suis pas jaloux.
Près de vous elle est, je pense,
En toute sécurité.
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Chez moi, chacun peut, sans crainte,
S'exprimer en liberté :
Je ne suis que par contrainte
Agent de l'autorité.
Un mot dit sans conséquence
Est rarement rapporté ;
Venez tous, de confiance,
Boire à la Fidélité.

Aux élections naguère
J'ai toujours vendu ma voix,
Souvent, pour mieux m'en défaire,
Aux deux partis à la fois ;
Et, pour tenir la balance,
Messieurs, je n'ai pas voté.
Venez tous, de confiance,
Boire à la fidélité.

On dit que ma conscience

A de l'élasticité ;

Je le confesse, et je pense

Que c'est une qualité.

Pour un emploi de finance

Je me trouve tout porté ;

Venez donc, de confiance,

Boire à la Fidélité.



QUE FERONS-NOUS DE LA PAIX?

1825,

APRÈS LA PRISE DU TROCADÉRO ET LA PAIX AVEC L'ESPAGNE.

Saint Benoît, à ses novices
Répétait : « Activité !
La mère de tous les vices,
Frères, c'est l'oisiveté. »
Moi, de l'avis du bon père,
Hier je me demandais :
Si nous n'avons plus de guerre,
Que ferons-nous de la paix ?

« Nous rentrerons en campagne,
Dit l'un de nos gros bonnets ;
N'avons-nous pas l'Allemagne
Et sa meute de roquets ?
Allons donner la savate
A tous ces rois de carreau :
Quand le chat montre la patte,
Il faut le jeter à l'eau. »

Pas si vite, répondis-je,
Et laissons en paix les gens ;
Vous savez ce qu'on inflige
Aux brouillons dits conquérans.
Le jeu vaut-il la chandelle ?
C'est ce qu'il faut calculer,
Lorsque la France a, chez elle,
Tant de fils à démêler.

Si la guerre a tant de charmes,
Faisons-la donc, mais tout doux :
N'aiguisons pas trop nos armes
Et ménageons bien nos coups.
Point de tête pourfendue !
Il faut avoir le plaisir,
Lorsqu'entre amis l'on se tue,
De se regarder mourir.

« Quand j'étais en Dalmatie,
Disait un des décorés,
Un soir, dans une sortie,
Nous fûmes tous massacrés. »
Et, sur ma mine ébahie
Au récit de tels exploits,
Il ajoutait : « Dans ma vie,
Ça m'est arrivé trois fois. »

QUE FERONS-NOUS DE LA PAIX?

Voilà le trépas que j'aime
Tout franc. Il me plairait fort
De vous raconter moi-même
La façon dont je suis mort.
Quand Lazare hors du suaire
Mit la tête, un peu surpris,
Il eut un beau compte à faire
A sa mère et ses amis.

A notre entrée en campagne,
Courant bien vite au plus près,
Nous attaquons la cocagne
Des gros mangeurs de budgets.
Leur laissant leur escarcelle,
Nous consignons au trésor
La brouette avec la pelle
Qui leur ont porté tant d'or.

Il faut, quand leur part est faite,
S'occuper des moins heureux :
Lorsqu'on sert à tant par tête,
Nul ne doit manger pour deux.
Déjà nous payons la gloire,
Et l'amour nous a coûté :
Faut-il payer le mémoire
De la générosité?

Qu'un Crésus soit magnifique,
C'est une vertu des grands,
Mais sujette à la critique
Quand elle est à nos dépens.
Et si j'en crois les apôtres,
L'aumône se connaît là :
De donner ce qu'ont les autres,
Ou de donner ce qu'on a.

A nos coureurs d'héritages,
Nous ferons la guerre aussi ;
Aux spoliateurs à gages,
Grâce, pardon ni merci.
Sur la route un misérable
Allant guetter le passant,
A mes yeux est moins coupable
Que ce voleur au mourant.

Point ne veux que l'on ménage
Tous ces petits tyranneaux,
Au pouvoir faisant hommage
De nos droits et des plus beaux.
Ennemis de la lumière,
Ils mettront, crainte d'y voir,
Pour peu qu'on les laisse faire,
Le soleil sous l'éteignoir.

A ces faiseurs d'entreprises,
Spéculateurs en trépas,
De tout faisant marchandises,
Jusqu'au sang de nos soldats,
Tenant recrue en boutique,
Je dirai : Je suis la loi ;
Plus d'homme problématique :
Le seul recruteur, c'est moi.

Que le vieux soldat remplace (1)
L'enfant qui ne peut servir !
Que de cet impôt on fasse
Au soldat, un avenir !
État, parents, tout profite,
Et ce paria du camp
Qu'un chevron réhabilite
N'est plus l'esclave qu'on vend.

Mon Dieu, mon pays, ma dame,
Ce vœu n'est pas impromptu,
Car de tout temps, pour la femme,
J'ai vaillamment combattu.
Mais haine à cette syrène
Sollicitant, l'or en main,
L'audience d'un Mécène
Débitant de pots-de-vin.

Guerre encore au journaliste,
Ce censeur au marc le franc,
Libéral ou royaliste,
Mais toujours au plus offrant.
Sur son front bravant la honte
Je ne vois ni froid, ni chaud,
Mais son registre de compte
Va vous dire ce qu'il vaut.

Ainsi, sans quitter la France,
En preux chevalier chrétien,
Tu peux briser une lance
Sur le Turc et le païen.
A moins sur nous et les autres
Que, pour finir ce conflit,
Dieu, comme sur les apôtres,
N'appelle le Saint-Esprit.

(1) Dans un volume intitulé : *Petites solutions de grands mots*, Abbeville, 1848, l'auteur, en un article portant pour titre : REMPLACEMENT MILITAIRE, développe cette même idée. Il demandait que l'État se chargeât exclusivement du remplacement; que le prix en fût fixé par lui, et le produit destiné à améliorer le sort et assurer l'avenir des militaires parmi lesquels seraient pris les remplaçants. Le vœu de l'auteur a été rempli par la nouvelle loi.



LE MARCHAND DE RUBANS.

1850.

—

Je suis le marchand de rubans,
Venez, messieurs, à ma boutique ;
J'en ai des bleus, j'en ai des blancs,
Et tous bon teint pour la pratique.
J'en ai de toutes les façons,
Pour tous les goûts, pour tous les âges,
J'en ai pour les petits garçons,
J'en ai pour les grands personnages.

Magistrats, soldats et valets,
Aujourd'hui chacun en achète ;
Les uns en bravant les boulets,
D'autres en faisant la courbette.
Je ne dirai pas aux passants
Pour rien qu'ils s'approvisionnent ;
Non, messieurs ; mais si je les vends,
C'est moins cher que ceux qui les donnent.

En voilà que l'on met au cou
Ou qu'on attache en jarretière,
En voilà qu'on met en licou,
Ceux-ci devant, ceux-là derrière.
Prenez-en tous, oui, prenez-en,
Prenons-en tous tant que nous sommes ;
Ce n'est qu'à l'aune de ruban
Que l'on mesure les grands hommes.

J'en ai porté d'un empereur
Qui voulait tout vaincre et soumettre,
J'en ai porté du grand seigneur,
Et j'en ai porté du grand maître.
J'en ai porté d'un roi régnant,
Et d'un roi mis à la retraite ;
Je n'en porte plus maintenant
Que de la façon de Lisette.



LE MORT.

Depuis que l'on m'a mis en terre
Je ne fus jamais plus heureux ;
Dans l'autre monde point d'affaire,
Point d'importuns, point d'ennuyeux.
Le trépas enfin nous délivre
De ce qui nous fit soupirer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Quoique défunts, ici nous sommes
Gaillards, dispos et bons vivans ;
Ici, point de ces vilains hommes
Qui font là-haut si peur aux gens.
A la gaîté chacun se livre
Sans crainte de se voir coffrer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Ici l'amour, paisible et sage,
Ne cause que peu d'embarras,
Et si quelque belle est volage,
Comme on est mort, on n'en meurt pas.
Si jamais le plaisir n'enivre,
Jamais il ne nous fait pleurer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Gens qui redoutez la lumière,
Qui criez quand le soleil luit,
Que ce pays-ci doit vous plaire !
On n'y voit clair ni jour ni nuit.
Vous n'y trouverez pas un livre,
Pas un journal à censurer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Malheureux époux que vos femmes
Font enrager, n'enragez pas ;
Croyez-moi, laissez là ces dames,
Et sans regret sautez le pas.
Si vos moitiés voulaient vous suivre,
Nous les empêcherons d'entrer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Ministres que chacun tracasse,
Tant sur la terre on est ingrat,
Avec nous venez prendre place,
Comme des ministres d'État.
Ici, pas de budget à suivre
Et pas de Chambre à conjurer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Conquérants toujours prêts à battre,
Paladins à pied, à cheval,
Vous pourrez nous couper en quatre,
Et sans jamais nous faire mal.
Le bronze, le fer ou le cuivre
Ne sert ici qu'à se parer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

Malades qui, pour nous rejoindre,
Demandez le plus court chemin,
Si vous désirez nous atteindre,
Appelez vite un médecin.
Ici, plus de régime à suivre
Et plus de sang à nous tirer ;
Mes amis, si vous voulez vivre,
Faites-vous bien vite enterrer.

A SA SAINTETÉ.

1832 (1).

Mon très-saint père, il faut choisir :
Terre ou ciel, et point de mélanges ;
On ne peut régner et bénir,
Ou pour sujet il faut des anges.

Le sceptre avec le goupillon
Longtemps n'ont pu marcher ensemble ;
Quand l'un dit *oui*, l'autre dit *non* ;
Si l'un menace, l'autre tremble.

Le Christ ne fut jamais guerrier,
Et l'on sait qu'il tança saint Pierre,
Lorsque pêcheur de son métier,
Le saint se crut homme de guerre.

Croyez, saint père, à la leçon ;
Les positions sont pareilles :
Pour mettre Rome à la raison,
Il faudrait couper trop d'oreilles.

En ornerez-vous vos palis
Comme un pacha de Samarcande ?
Comment entrer en paradis
Paré d'une telle guirlande ?

Au Japon, dit-on, sont deux rois :
L'un roi de paix, l'autre de guerre ;
Selon son devoir et ses droits,
Tout au ciel, ou tout à la terre.

Le roi divin n'a qu'à bénir ;
Le roi mondain, c'est autre chose :
Il doit juger, il doit punir,
Et s'il se trompe on le dépose.

Très-saint père, à vous le bon lot ;
Donnez l'autre à quelque manœuvre,
Quelque légat fait grand-prévôt
Et responsable de son œuvre.

Il peut ramener au giron
Vos sujets parfois peu traitables ;
Que son gouvernement soit bon,
En saints vous changerez les diables.

La paix, c'est le bonheur pour tous ;
La paix, c'est le ciel sur la terre.
Si Dieu nous a dit : Aimez-vous,
C'est qu'il n'est pas dieu de la guerre.

La paix ! la paix ! c'est à ce prix
Qu'on vous garde votre héritage ;
Sinon, saint père, à Saint-Denis
Allant finir votre voyage.

Au bruit d'un nouveau jubilé
Dont vous n'aurez pas fait le prône,
Votre temporel envolé
Allégera votre couronne.

Ah ! très-saint père, croyez-moi,
Cédez leur ici quelque chose ;
Et, pour un petit bout de loi,
N'allez pas perdre votre cause.

Sans doute il faut être chrétien,
Mais chrétien, on a sa patrie ;
N'oubliez pas qu'Italien
Vous vous devez à l'Italie.

Une et libre de l'étranger,
L'Italie enfin souveraine
Bénira la main du berger
Quand il aura brisé sa chaîne.

Que vous demandent nos amis ?
Ce que leur a promis saint Pierre :
Le repos dans le paradis,
Et la liberté sur la terre ;

Non la liberté du démon,
Mais la liberté de bien faire :
La liberté de la raison,
La liberté de la prière.

Père alors, sous votre drapeau
Je vois tous les peuples du monde,
Ne formant plus qu'un seul troupeau
Que votre charité féconde,

Et l'arbre sacré de la croix,
Ce gage de miséricorde,
Entre les peuples et les rois
Sera celui de la concorde.

(1) Ce morceau fut écrit et publié en 1832, à la suite de l'occupation, par les Autrichiens, des États de l'Église, où ils avaient été appelés par Grégoire XVI, aux prises avec les Romains qui demandaient une constitution. C'est cette intervention de l'Autriche qui amena, la même année, la prise d'Ancône par les Français. Comme aujourd'hui, la position de Sa Sainteté, non comme pape ou chef de l'Église, mais comme souverain temporel, était très-précaire. Tout annonçait une guerre européenne où forcément il allait se trouver entraîné, et, vainqueur ou vaincu, sa situation n'en était pas moins dangereuse. L'auteur l'avait prévu, et cet avis, comme on peut le voir, avait quelque chose de prophétique. C'est ce qui nous engage à le reproduire aujourd'hui.



LES MAUSSADES.

TROISIÈME PARTIE.

LES MAUSSADES.

—

TROISIÈME PARTIE.

LES MAISSADES

LES MAISSADES

TROISIEME PARTIE

LES MAUSSADES.

TROISIÈME PARTIE.

Les romances et chansonnettes qui suivent, et qu'on peut voir aussi dans les œuvres de M. Boucher de Perthes, 1830 et 1831, n'ont rien de politique ni qui tienne aux circonstances; mais mises en musique par presque tous les compositeurs alors en vogue, elles ont été si souvent chantées qu'elles sont devenues populaires. Cette popularité a ses inconvénients : en passant ainsi de bouche en bouche, elles n'en sortent pas invariablement telles qu'elles y arrivent. La mémoire ne sert pas toujours bien les chanteurs des rues; et, de leur côté, les pianistes font souvent céder les paroles aux caprices de leur clavier. Nous les rétablissons ici telles que l'auteur les a écrites.

LES MALISSADES.

TROISIÈME PARTIE.

Les malissades et chicaneries qui suivent, et qui ont fait
tant de mal à la France, ont été recueillies de M. de La Fayette, 1780
et 1781. Il est bien de remarquer qu'il n'y a rien de personnel aux personnes
citées; toutes sont en quelque sorte anonymes. Elles ont été si souvent
reproduites alors en France, elles ont été si souvent
citées qu'elles sont devenues publiques. Cette partie
est à peu près complète; ce n'est pas à dire qu'il n'y ait
rien de plus à ajouter, mais ce n'est pas à dire qu'il n'y ait
rien de plus à ajouter. Les malissades sont devenues
si communes qu'il n'y a plus rien à dire. Les malissades sont
devenues si communes qu'il n'y a plus rien à dire. Les malissades
sont devenues si communes qu'il n'y a plus rien à dire.

PETIT BLANC.

Un petit blanc que j'aime
En ces lieux est venu;
Oui ! oui ! c'était lui-même,
C'était lui, je l'ai vu.
A la pauvre négresse
Il porte le bonheur ;
Elle voudrait sans cesse
Le presser sur son cœur.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah ! petit blanc si doux !
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Sitôt que l'ombre cesse,
Que le ciel est en feu,
Vous me dites : « Nègresse,
Reposez-vous un peu. »
Vous bon, toujours le même,
Jamais ne me battez ;
Et quand je vous dis : « J'aime ! »
Vous, blanc, vous m'écoutez.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah ! petit blanc si doux !
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Quand j'ai quitté ma mère
Dans le pays là-bas,
Je regrettais la terre
Et je pleurais, hélas !
Mais sur l'autre rivage
Mon cœur s'est arrêté ;
J'ai vu votre visage,
J'ai repris ma gaîté.
Petit blanc, mon bon frère,
Ah ! petit blanc si doux !
Il n'est rien sur la terre
D'aussi joli que vous.

Que j'aime votre bouche
 Et vos cheveux si doux !
 Lorsque ma main les touche,
 Mon cœur en est jaloux.
 Votre regard m'enchanté
 Comme le plus beau jour,
 Et votre voix touchante
 Me fait mourir d'amour.
 Petit blanc, mon bon frère,
 Ah ! petit blanc si doux !
 Il n'est rien sur la terre
 D'aussi joli que vous.

LA NÈGRESSE.

Silence ! il a dit : « J'aime ! »
 Écoutez, c'est à moi ;
 C'est à moi, c'est moi-même,
 Pauvre négresse, à toi !
 Écoutez, je vous prie,
 Ce mot est mon trésor,
 Et pour charmer Marie,
 Il va le dire encor.

Si j'avais voulu croire
Ce miroir imposteur,
Il disait : Elle est noire,
Point n'aura de bonheur.
Mais mon cœur est fidèle,
Seul il sut l'enflammer ;
Ah ! pour paraître belle,
Il suffit donc d'aimer.

Peut-être en l'autre vie,
Quand Dieu me bénira,
Alors blanche et jolie,
C'est lui qui m'aimera.
Point ne serai cruelle,
Point n'aurai de vouloir ;
Et je serai sa belle,
Fût-il un pauvre noir.



L'INSENSÉ.

Ce malheureux qui, sous l'ombrage,
Murmure sa triste chanson,
Naguère était paisible et sage,
Mais il a perdu la raison.
Du coup qui menace sa vie
Depuis deux ans il est blessé ;
Il aime, plaignez sa folie,
Priez pour le pauvre insensé.

Une fée injuste, inflexible,
Sur lui jeta, dit-on, un sort.
Depuis ce temps, il est sensible :
Infortuné, que n'est-il mort !
Par sa puissance la cruelle
Dans ses nœuds le tient enlacé.
Il est constant, il est fidèle :
Priez pour le pauvre insensé.

Ne croyez que l'enchanteresse
Ait des secrets bien étonnans :
L'esprit, la grâce, la jeunesse
Sont ses philtres, ses talismans.
Mais, hélas ! perfide, légère,
Son cœur est trompeur et glacé.
Sans aimer, elle a l'art de plaire :
Priez pour le pauvre insensé.

A sa douloureuse constance
Trouvant un barbare plaisir,
L'ingrate éveille l'espérance,
Et son mal ne peut pas guérir.
Il s'éloigne, elle le rappelle ;
Il revient, il est repoussé ;
Il pleure, elle s'en croit plus belle :
Priez pour le pauvre insensé !



LES PETITS MONTAGNARDS.

—

Colas, voici la nuit ; que dira notre mère
En ne nous voyant pas revenir au hameau ?
Comme elle va gronder ! et ma sœur Isabeau,
Hélas ! ne pourra pas apaiser sa colère.

Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Hier, quand tous les deux nous quitions la montagne,
Quand le givre du soir blanchissait nos cheveux,
Je te vis tout-à-coup, Colas, fermer les yeux ;
Tu disais : « Je m'endors, restons dans la campagne. »

Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Personne n'est venu, qu'un chien du monastère ;
Mais comme l'autre jour, au lieu de nous flatter,
Il hurla près de toi, puis voulut t'emporter ;
Je lui dis : « C'est Colas, laisse-le, c'est mon frère. »

Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

Colas, ce n'est pas bien ; il me vient la pensée
Que tu veux m'effrayer, que tu feins d'être mort ;
Car pour lever ton bras je fais un vain effort,
Et ton cœur ne bat plus, et ta main est glacée.

Allons, allons, c'est trop dormir,
Colas, Colas, il faut partir.

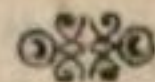


ROSE D'AMOUR.

Sous cet ombrage est une rose,
La plus suave du vallon,
Fleur du matin à peine éclosé,
Aussi fraîche que le bouton.
Ce n'est pas la rose perfide
Qui veut enivrer pour trahir ;
C'est une fleur douce et timide
Que son parfum fait découvrir.
Ah ! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour !

Lorsque le zéphyr la décèle,
Vers elle on se sent attirer ;
Un doux sentiment nous appelle,
L'âme voudrait la respirer.
Quand on la voit, le cœur palpite,
On désire s'en approcher ;
Si l'on approche, il bat plus vite,
Et la bouche veut la toucher.
Ah ! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour !

Trésor charmant de la nature,
Ton éclat n'est pas emprunté :
Grâce et candeur sont ta parure ;
Ton art, c'est la simplicité.
Tu charmes sans être coquette,
Tu nous séduis sans le savoir,
Et, semblable à la violette,
L'on t'aime avant que de te voir.
Ah ! crois en paix dans la prairie,
Rose plus belle qu'un beau jour,
Reine des fleurs, rose chérie,
Rose d'amour !



LA PETITE MENDIANTE.

C'est la petite mendiante
Qui vous demande un peu de pain ;
Donnez à la pauvre innocente,
Donnez, donnez, car elle a faim ;
Ne rejetez pas ma prière !
Votre cœur vous dira pourquoi...
J'ai six ans, je n'ai plus de mère,
J'ai faim, ayez pitié de moi !

Hier, c'était fête au village,
A moi personne n'a songé ;
Chacun dansait sous le feuillage,
Hélas ! et je n'ai pas mangé.
Pardonnez-moi si je demande,
Je ne demande que du pain ;
Du pain ! je ne suis pas gourmande ;
Ah ! ne me grondez pas, j'ai faim.

N'allez pas croire que j'ignore
Que dans ce monde il faut souffrir ;
Mais je suis si petite encore !
Ah ! ne me laissez pas mourir.
Donnez à la pauvre petite,
Et, pour vous, comme elle prîra !
Elle a faim, donnez, donnez vite,
Donnez, quelqu'un vous le rendra.

Si ma plainte vous importune,
Eh bien ! je vais rire et chanter ;
De l'aspect de mon infortune
Je ne dois pas vous attrister.
Quand je pleure, l'on me rejette ;
Chacun me dit : « Éloigne-toi ! »
Écoutez donc ma chansonnette ;
Je chante ! ayez pitié de moi !



O PAUVRE ENFANT**TU SERAS ROI !**

1820.

—

Dors, cher enfant, jusqu'à l'aurore ;
Tes jours sont encore inconnus.
Sommeille, ami, sommeille encore ;
Bientôt tu ne dormiras plus.
Tu naquis pour la paix du monde,
Et cette paix n'est pas pour toi ;
Que de mes larmes je t'inonde,
O pauvre enfant, tu seras roi !

Déjà je vois à la lumière,
Cher petit, tes yeux s'entr'ouvrir ;
Referme un moment ta paupière,
Le jour est si long pour souffrir !
Avant que la nuit de la tombe
Étende son voile sur toi,
Plus de repos, douce colombe.
O pauvre enfant, tu seras roi !

Au nouveau-né de la chaumière,
En soupirant tu tends les bras ;
Il est Français, il est ton frère,
Tu le plains, ah ! ne le plains pas.
Il est nu, mais dans sa misère,
Ah ! qu'il est plus heureux que toi !
Il a des amis sur la terre...
Toi, pauvre enfant, tu seras roi !

Contre le glaive sanguinaire
L'innocence est-elle un abri ?
Fils infortuné, vois ton père,
Vois les vertus du grand Henri.
C'est en vain qu'une douce étude
Appelle tous les cœurs vers toi ;
Tu connaîtras l'ingratitude.
O pauvre enfant, tu seras roi !

Dans ton allégresse enfantine
Soulevant le royal bandeau,
Sous la pourpre ta main badine
Sans en connaître le fardeau.
Ton jeune cœur, exempt d'alarmes,
Bat de plaisir, et près de toi
Ta mère, en te baignant de larmes,
Dit : « Pauvre enfant, tu seras roi ! »

JEANNETTE.

Ne battez pas la petite Jeannette.

Grâce ! voyez son repentir.

Pardonnez-lui, car la pauvre fillette,

Si vous la battez, va mourir.

Elle a six ans, et chacun la maltraite.

Hélas ! tout le monde la hait.

Ah ! si quelqu'un voulait aimer Jeannette,

Comme Jeannette l'aimerait !

Quel est son crime ? Elle n'a plus de mère,

Une autre épouse règne ici.

Prenez pitié de la fille étrangère,

Ah ! ne la battez pas ainsi !

Verser des pleurs, voilà ses seules armes ;
Mais de pleurer elle aurait tort.
Pauvre petite, ah ! cache bien tes larmes ;
Hélas ! on te battrait plus fort !



DAMOISEL D'AMOUR.

Laisserez-vous seulette
La pauvre bachelette,
La fille du hameau,
O gentil damoiseau ?
Depuis l'aube nouvelle,
Au pied de la tourelle
J'attends votre retour,
Beau damoiseil d'amour.

J'ai vu sur la fougère
Une plume légère
Qu'agitait le zéphyr,
J'attendais un soupir.
Mais bientôt le silence
A chassé l'espérance.
Êtes-vous de retour,
Beau damoiseil d'amour ?

Dans l'onde qui murmure
J'ai revu la figure
Qui fait battre mon cœur :
Ce n'était qu'une erreur.
Votre ombre fugitive
Seule était sur la rive.
Êtes-vous de retour,
Beau damoiseil d'amour ?

La gentille fauvette,
Si joyeuse et follette,
Semble aujourd'hui languir,
Et ne fait que gémir.
Et moi, triste, pensive,
Moi, comme elle plaintive,
J'attends votre retour,
Beau damoiseil d'amour.



EST-CE VOUS?

Vous m'avez dit, bergère :

« Sitôt qu'il fera nuit,

« Venez sur la fougère. »

Déjà la lune luit ;

J'entends sous cet ombrage

Un murmure si doux !

Bergère du bocage,

Est-ce vous ?

Quand la feuille s'agite

Au souffle du zéphyr,

Soudain mon cœur palpite

D'espoir et de plaisir.

Je crois, sous le feuillage,

Entendre un son plus doux.

Bergère du bocage,

Est-ce vous ?

Le linot qui soupire,
Le ramier qui gémit,
Tout semble ici redire
Ce que vous m'avez dit.
Toujours sous le branchage,
Je vois ces yeux si doux !
Bergère du bocage,
Est-ce vous ?



L'ERREUR.

C'est à vous seul que je veux plaire,
Puisque vous serez mon époux,
Et comment donc se peut-il faire
Que toujours je le prends pour vous ?
Hier, quand j'entendais ma mère
Me dire : « Il revient aujourd'hui, »
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.

L'autre matin, triste, pensive,
Je me promenais sous l'ormeau ;
Soudain la musette plaintive
A fait retentir le coteau :
J'écoutais cette voix si chère,
Je ne sentais plus mon ennui ;
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.

Ce jour encor, oui, ce jour même,
Quand je passais près du bosquet,
Une voix me dit : « Je vous aime ! »
Ah ! comme mon cœur palpitait !
Tremblante et pourtant sans colère,
Je voulais fuir et n'ai pas fui ;
Je croyais que c'était vous, Pierre,
Et c'était lui.



LE PAUVRE.

« O gens de la chaumière,
Venez, venez m'ouvrir ;
La neige est sur la terre,
Et le jour va finir.
Je tombe de misère,
De froid et de douleur. »

« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur ? »

« Celui qui vous implore,
Amis, est un vieillard ;
S'il était jeune encore,
Ah ! viendrait-il si tard ?
Soixante ans, sur la terre,
Il connut le malheur. »

« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur ? »

« A travers la fenêtre,
Je vois briller le feu,
Ah ! veuillez me permettre
De m'approcher un peu !
Sous l'abri tutélaire
J'oublierai ma douleur. »

« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur ? »

« Hélas ! mon chien fidèle,
Mon guide, mon appui,
Tristement vous appelle,
Mais ce n'est pas pour lui ;
Il me voit sur la pierre
Expirer de douleur. »

« Entendez-vous, ma mère,
Le pauvre voyageur ? »



ELLE PLEURAIT.

Je lui disais : « Perfide Estelle,
Vous avez trahi votre foi ;
Vous aimez encore, cruelle,
Vous aimez, et ce n'est plus moi :
Pour un autre vous êtes belle,
C'est un autre amant qui vous plaît. »
A cela que répondait-elle ?

Elle pleurait.

Vous me disiez : « Oui, je le jure,
C'est vous qui régnez sur mon cœur.
Ah ! si jamais je suis parjure,
Soyez ingrat, soyez trompeur. »
Vous êtes parjure, infidèle,
Et je suis constant et discret.
A cela que répondait-elle ?

Elle pleurait.

Souvenez-vous de cet ombrage
Qui souvent entendit nos vœux :
Alors... vous n'étiez pas volage,
Estelle ; alors j'étais heureux.
Si je vous chérissais, cruelle,
Pour vous est-ce donc un secret ?
A cela que répondait-elle ?
Elle pleurait.



LA FAUVETTE.

Jeune fauvette,
Qui vous cachez
Ici seulette,
Vite approchez ;
Dites, follette,
N'avez-vous pas
Dans la prairie
Trouvé Lucas ?
Je suis sa mie,
Il a ma foi.
Est-il fidèle ?
Dites, ma belle,
Dites-le moi.

Sous le feuillage,
Gentil oiseau,
Il vient, je gage,
Voir Isabeau ;
Et la coquette,
Quand il fait noir,
Seule en cachette,
Lui dit : Bonsoir !
Dites, fauvette,
Est-ce un trompeur ?
Je suis discrète :
Dites, follette,
Dites, mon cœur.

Mais la méchante
Rit de mes cris.
Ciel ! elle chante
Quand je gémis !
Allez, traîtresse,
Cœur de rocher
Que ma tristesse
Ne peut toucher !
Dans le bocage
Est un vengeur,
Et sous l'ombrage
Je vois la cage
Et l'oiseleur.

LES REPROCHES.

Non, non, Lucas, je ne suis pas contente,
Vous êtes perfide, menteur ;
Lucas, Lucas, on dit qu'une autre amante,
Déjà m'a ravi votre cœur.

Après trois mois vous devenez volage,
Après trois mois d'autres amours,
Suis-je moins belle ou ne suis-je plus sage ?
Lucas, je vous aime toujours.

Vous me juriez une flamme éternelle ;
Toujours vous deviez me chérir.
Et sans pitié pour ma peine cruelle,
Ingrat, vous me faites mourir.

Non, non, Lucas, je ne suis pas contente,
Je vous ai vu dans le bosquet;
J'ai reconnu cette voix si touchante,
Et vous causiez avec Babet.

Vous lui disiez ce que naguère encore
Votre bouche aussi me disait;
Vous lui disiez : « Babet, je vous adore ! »
Et l'imprudente le croyait.

Vous lui disiez : « C'est à la plus charmante
Qu'aujourd'hui je donne ma foi. »
Non, non, Lucas, je ne suis pas contente ;
Vous aime-t-elle mieux que moi ?



AH ! QUE LES HOMMES SONT MÉCHANTS !

Vous me l'aviez bien dit, ma mère,
Que Lucas était un trompeur,
Que je cesserais de lui plaire
Et que j'en mourrais de douleur.
Oui, le perfide ! il aime Claire,
Il a trahi tous ses serments ;
Vous me l'aviez bien dit, ma mère :
Ah ! que les hommes sont méchants !

Hier, en rentrant au village,
Il était nuit, il faisait noir,
Sous les ormeaux, près du bocage,
Quelqu'un doucement dit : « Bonsoir ! »
On lui répond avec mystère ;
J'approche et je vois deux amants :
C'était Lucas et c'était Claire !
Ah ! que les hommes sont méchants !

A ce tourment, à ce martyre,
Jamais mon cœur n'eût résisté,
Si je n'avais voulu vous dire
Jusqu'où va la méchanceté.

Il prit la main de la bergère :
Que ses regards étaient touchants !
Enfin il l'embrassa, ma mère ;
Ah ! que les hommes sont méchants !



JE LE CROYAIS.

Il me disait : « Douce mie,
Je vous aimerai toujours,
Et ce n'est qu'avec la vie
Que finiront mes amours. »
Qui ne l'aurait cru sincère,
Ses vœux étaient si discrets ?
Il me le disait, ma mère ;
Je le croyais.

« Où trouverai-je une amie
Aussi fidèle que vous ?
Quelle amante plus jolie
Pourrait fixer un époux ?
Que le ciel en sa colère
Frappe si je vous trompais ! »
Il me le disait, ma mère ;
Je le croyais.

« Si mes soins, si ma constance
Ne peuvent vous attendrir,
Si vous m'ôtez l'espérance,
C'en est fait, je vais mourir ;
Et craignez, craignez, ma chère,
D'avoir un jour des regrets. »
Il me le disait, ma mère ;
Je le croyais.



PAUVRE ALEXIS.

Pauvre Alexis, ton sommeil est paisible ;
Oui, sur ta bouche erre encore un souris ;
Et moi parjure, et moi seule insensible.....

Pauvre Alexis !

A ton réveil, à l'aurore naissante,
Ton premier vœu demandera Philis ;
Et loin déjà ton infidèle amante.....

Pauvre Alexis !

Que de soupirs ! que de larmes amères !

Infortuné ! déjà j'entends tes cris.

Ta voix m'implore ; inutiles prières !

Pauvre Alexis !

Ah ! que ton cœur était pur et fidèle !

Que tu m'aimais ! et moi je te trahis.

Un autre, hélas !... Voici l'heure... il m'appelle.

Pauvre Alexis !

LE TROUBADOUR PICARD.

Dans une nuit obscure et pluvieuse,
Au pied des murs d'un antique castel,
Ainsi chantait, dans sa peine amoureuse,
De Picardie un gentil ménestrel :
« O boines gens ! tandis que dans ce monde
Vous dormez tous, mi, sur mon affiquet,
Pour amoukir ma tristesse profonde,
Je vais, marziu, canter un pio molet.

« Je suis c'tila cognu par sa vaillance,
Un chevalier dont le nom est fameux,
Et qui, buquant de sa trique et sa lance,
En Terre Sainte étripa les hagneux.
Comme un pio saint, vaillant à la prière,
Chômant mon sir, ma dame et le bon Diu ;
Boute en avant ! voilà mon cri de guerre,
Et ma devise : Hardi donc ! hardi fiu !

« Le plus souvent mangeant des porqueries,
Pour lit le feurre ou des drops de tigneux,
Par cent biaux faits, escrits sans minteries,
J'ai bien prové que je n'étois doreux.
Bravant l'iau, le caud, le freid, la raque,
Roulant partout ainsi qu'un coconier,
Point je n'ai craint un giant plus que flaque
Et, franc Picard, je suis boin chevalier.

« Quand les chevaux trépassoient de la nase,
Quand tous les quiens enrageoient comme leux,
Lorsque les cots miauloient pis que hase,
Mi je cantois : Ça vo bien, ça vo mieux !
Sur les païens, au son de la trompette,
Comme un démon, tout flambant, tout rousti,
Je dévalois plus dret qu'une alluette,
Et la victoire y venoit avec mi.

« Lorsque le moître avoit fini la guerre,
Dans nos moisons nous rentrions tertous,
Et chaque vespre avions, pour nous refaire,
La bergerotte avec le cidre doux.
Quand les capons, les glènes, les énettes,
Tout roustissoit, bien lardé, bien farci,
Beyant deux yeux pis que des aleumettes,
Au feu d'amour je roustissois aussi.

« Mais Curpidon a la poigne traistresse,
A la doulceur il melait la poison,
Et dans le broc où se beuvoit l'ivresse,
Restoit le cœur ainsi que la raison.
Tant advenante étoit la juvencelle
En tenant l'anse au chopinot joyeux,
Pour demourer oiseux sur sa cayelle,
Il eût fallu le cœur de ces cayeux.

« O Curpidon ! Curpidon, gentil sire !
Que t'ai-je fait pour m'encheper ainsi ?
Mon boin ami, pourquoi d'un tel martyre
Ce pauvre cœur est-il tout étombi ?
Diu Curpidon, n'agite point ton aile !
Diu Curpidon, ne me fais pas sofrir !
Si mon amante, hélas ! est infidèle,
Diu Curpidon, il me faudra morir ! » (1)

(1) Nous avons trop négligé les patois ; ils sont les pères de la langue française qui n'est, me disait un de nos savants de village, que du picard corrompu et appauvri. — En effet, on y retrouve une foule de mots qui nous manquent et qu'on regrette. Pourquoi l'Académie ne les restituerait-elle pas à la langue ? De quel droit les en a-t-on bannis ? — Ils ont veilli, a-t-on dit. — Mais la langue actuelle vieillira aussi ; sera-ce une raison pour la mutiler ? Songeons plutôt à l'enrichir. Rendons-lui surtout ces diminutifs qui vivent encore dans nos patois, et qui donnent tant de grâce et de charme à la langue italienne.

Le patois picard s'en va. Cette chanson est un mélange de français et de picard, tel qu'on le parle aujourd'hui dans nos campagnes.

LE SOLDAT.

A la cabane solitaire
Un pauvre soldat revenait ;
La nuit déjà couvrait la terre,
La bise d'automne soufflait.
Auprès de l'huis de la chaumière,
Au son éloigné du beffroi,
Il répétait : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

« Ouvrez, ouvrez ! » La solitude
A ses cris seule répondait.
De faim, de froid, d'inquiétude,
Le pauvre soldat se mourait.
A la voix qui vous fut si chère,
Vous ne répondez pas ! pourquoi ?
Il a redit : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi. »

L'heure passe, la nuit s'avance,
Il est là depuis hier soir ;
Hélas ! un lugubre silence
Règne encore dans le manoir.
Pauvre fils ! c'est au cimetière
Que ta mère attend après toi ;
Tu l'y joindras : « Ouvrez, ma mère,
« Ouvrez, ouvrez, c'est moi. »



VIENS, BERGÈRE.

Viens, bergère,
Viens, ma chère,
A l'ombre de ces ormeaux.
L'onde pure
Qui murmure
Invite ici tes agneaux.

Sous l'ombrage
Du feuillage
Phébus éteint ses rayons.
La fauvette
Y répète
Ses amours et ses chansons.

L'hirondelle,
Moins fidèle,
Voltige près du ruisseau.
Fugitive,
Elle arrive
Avec le printemps nouveau.

Vois l'abeille
Qui s'éveille
Et cherche le sein des fleurs ;
Vois la rose
Fraîche éclosée
Lui prodiguer ses faveurs.

Philomèle
Nous appelle,
N'entends-tu pas ses soupirs ?
La follette,
L'indiscrete
Nous révèle ses plaisirs.

Tendre amante,
Elle enchante :
Il est doux, bien doux d'aimer !
La cruelle
Ne peut-elle
Dire comme on peut charmer ?



A TA SANTÉ, COLETTE.

Colette m'a défendu
D'aller boire en cachette.
Ma femme, ai-je répondu,
Néant à la requête.
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette.
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette.

Mon Dieu, que le vin est bon,
Grâce à la circonstance !
Que le Grand-Turc a raison
D'en faire la défense !
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette,
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette.

Pour faire du cabaret
Un bureau de finance,
Vin généreux, il faudrait
Te prohiber en France.
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette.
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette.

Ah ! si Colette un beau jour
Allait aussi défendre
Que je lui fisse l'amour,
Que je deviendrais tendre !
Versez donc, maître Thomas,
Et faisons cave nette.
Colette ne le veut pas,
A ta santé, Colette.



LA DÉCLARATION.

C'en est fait, aimable inconnue,
Oui, je vous aime à la fureur,
Et c'est en traversant la rue
Que vous avez conquis mon cœur.
Vous ne m'écoutez pas, cruelle,
Et vous riez de mon tourment ;
Regardez donc, mademoiselle,
Je suis un jeune homme charmant.

Que cette froideur vous honore
Et prouve bien votre vertu !
Il n'est pas juste qu'on adore
Celui que l'on n'a jamais vu.
Mais c'est assez, pour votre gloire,
Lutter contre le sentiment ;
Maintenant, vous pouvez m'en croire,
Je suis un jeune homme charmant.

Je sais fort bien que sur la mine
Il ne faut pas toujours juger ;
Aussi je veux qu'on m'examine,
Et vous devez m'interroger.
J'ai de l'esprit, et je me pique
D'être discret, tendre et constant ;
Bref, au moral comme au physique
Je suis un jeune homme charmant.

Mais, ingrate, rien ne vous touche ;
Vainement je vous peins mes feux :
Hélas ! vous n'ouvrez pas la bouche,
Et vous ne levez pas les yeux !
Songez qu'un si brûlant délire
Peut me causer quelqu'accident ;
Et demain, peut-être, on va dire :
C'était un jeune homme charmant.



OUI, MONSIEUR.

Monsieur, c'est la ferme à Blaise
 Que l'on voit sur ce coteau,
 Et ce Blaise est à son aise :
 C'est le fermier du château.
 Quant à moi, j'ai l'avantage
 D'être sa fille, est-ce heureux !
 Oui, monsieur, et du village
 On dit que je suis la mieux.

L'an passé je fus rosière,
 Oui, monsieur, et j'eus le prix ;
 C'était bien juste, j'espère,
 Personne n'en fut surpris.
 Comme je suis la plus sage,
 Les garçons me font des yeux...
 Oui, monsieur, et du village
 On dit que je suis la mieux.

On croit qu'à Pâques, sans faute,
Mon père me marîra ;
Mais jusqu'à la Pentecôte
Je veux songer à cela.
Je pourrais choisir, je gage,
Car j'ai bien des amoureux ;
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.

Lorsque je serai fermière,
Si vous passez par chez nous,
Venez dans notre chaumière,
Je veux danser avec vous.
Nous irons dans le bocage,
Nous causerons tous les deux ;
Oui, monsieur, et du village
On dit que je suis la mieux.



AH ! QUEL HONNEUR !

Ah ! quel honneur, ma mère !
Je viens d'aller au bois
Où je vais quelquefois
Jouer sur la fougère :
Là, j'ai vu monseigneur
Qui m'a dit : Jeune fille,
Je vous trouve gentille.
Ah ! mon Dieu ! quel honneur !

Puis d'un air agréable
Il demanda ma main,
Que je donnai soudain.
Voyez qu'il est aimable !
Et comme j'avais peur,
Il m'a dit : Je vous aime ;
Il me l'a dit lui-même.
Ah ! mon Dieu ! quel honneur !

Ce n'était rien encore :
Qu'est-ce que de l'amour
Pour un seigneur de cour ?
Savez-vous qu'il m'adore ?
Il m'adore, ô bonheur !
C'est à genoux, par terre,
Qu'il me l'a dit, ma mère.
Ah ! mon Dieu ! quel honneur !

Mais toujours plus honnête,
Voyant que j'avais chaud,
Il voulut aussitôt
M'ôter ma collerette.
Est-ce avoir un bon cœur ?
Et quand je lui rends grâce,
Le voilà qui m'embrasse.
Ah ! mon Dieu ! quel honneur !



L'INSPIRATION.

Imitez ma douce folie,
Mes bons amis, soyez joyeux ;
Sachez gaîment passer la vie
Et profiter des jours heureux.
Tout à Bacchus, à ma maîtresse,
Le cœur paisible et satisfait,
Je ris, je chante, et bois sans cesse...
Quelque chose, s'il vous plaît.

Le plaisir est ma seule affaire,
Ma gloire est d'être un bon vivant.
Épicure est mon secrétaire,
Et Comus est mon intendant.
Gai chansonnier, convive aimable,
Je sais mettre le monde en train,
Et je passe ma vie à table.
Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai faim !

Quand, laissant la lyre amoureuse,
Je veux conquérir des lauriers ;
Quand, dans mon ardeur belliqueuse,
Je suis le plus grand des guerriers,
Je brave tous les preux ensemble,
Rien ne peut me causer d'effroi :
A mon aspect, tout fuit, tout tremble.
Ah ! prenez pitié de moi !

Si, dédaignant l'éclat des armes,
Par un sentier plus abrité,
Loin du fracas, loin des alarmes,
Je marche à l'immortalité,
Comme ceux de l'Académie,
Phébus me nourrit en chemin
Et de nectar et d'ambrosie :
Que n'est-ce un morceau de pain !



LA CALOMNIE.

L'on m'accuse d'être légère,
C'est être injuste en vérité;
J'aime à charmer, oui, j'aime à plaire,
Mais j'aime la fidélité.
Vous ne me verriez pas, je gage,
Chérir de perfides amants;
Et si je suis un peu volage,
Je n'aime pas les inconstants.

On me nomme ingrate, parjure,
Perfide; cela m'est égal :
Pourquoi veut-on que je murmure
De ce qui ne fait pas de mal ?
J'aime pour moi que l'on soupire ;
Mais, hélas ! par un triste sort,
Chaque amant me dit qu'il expire,
Et je n'en vois jamais de mort.

L'on m'assure, dans cette vie,
Que la constance est le bonheur ;
Mais quand on veut être chérie,
Il faut bien partager son cœur.
Si je devenais plus parfaite,
Beaucoup y perdraient, c'est constant ;
Et si je suis un peu coquette,
C'est pour que chacun soit content.

On dit que j'aime la parure,
C'est parler bien peu sensément ;
J'aime la mienne, je vous jure,
Et c'est la seule assurément.
Vois-je une autre femme bien mise,
Cela me donne de l'humeur,
Et si la chose était permise,
Je la battrais de bien bon cœur.

On veut que je sois médisante,
C'est encor bien trouvé, ma foi ;
Quoi ! moi bavarde, moi méchante !
Je dis toujours du bien de moi.
On prétend que je suis ingrate,
C'est n'avoir pas le sens commun,
Et j'ai toujours vingt coups de patte
Pour répondre à qui m'en donne un.

LA FILLE OBÉISSANTE.

Ma mère m'a fait la défense
De jamais vous parler, Lucas,
Et je lui dois obéissance ;
Parlons donc bas, tout bas, tout bas.
Approchez, je vous en supplie,
Le moindre bruit vous trahirait ;
Plus près, Lucas, je vous en prie ;
Car si ma mère m'entendait !

Il faut toujours de la franchise,
Oui, Lucas, retenez ceci ;
Moi, je suis discrète, soumise,
Ma mère veut qu'on soit ainsi.
L'autre jour, elle me dit : « Claire,
Si je vous vois, gare un soufflet ! »
Lucas, éteignez la lumière ;
Car si ma mère me voyait !

Je ne veux rien lui cacher ; certe,
Je n'ai pour elle aucun secret ;
Mais dès que la porte est ouverte,
Elle sait tout ce que l'on fait.
Pour rien alors elle s'emporte :
Si, par malheur, elle trouvait....
Fermez, Lucas, fermez la porte,
Car si ma mère le savait !

COMMENT FAIRE ?

N'entendez-vous pas
Du bruit à la porte ?
Si c'était... hélas !
Oui, c'est... je suis morte.
Ah ! sortez, Lucas ;
On vient, c'est ma mère !
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Vite, cachez-vous,
Vite, qu'on ne bouge,
Ici, là-dessous ;
Ah ! que je suis rouge !
Ma coiffe est en bas,
Mon fichu par terre.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Ah ! ne soufflez pas ;
Chut ! point de tapage ;
Respirez plus bas ;
Moi, vite à l'ouvrage.
J'ai perdu mon bas
Et ma jarretière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Cherchons, cherchons bien
Avant qu'on ne vienne ;
Ne trouvez-vous rien ?
Que je suis en peine !
Quel bruit ! quel fracas !
La lampe est à terre.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Tout espoir est vain,
Ah ! je suis perdue !
Oui, c'est bien certain,
Je serai battue.
Rallumez, Lucas,
Vite la lumière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?

Quand on le saura
Dans notre village,
Lucas, on dira
Que je suis peu sage.
Et je dois, hélas !
Être la rosière.
Dieu ! quel embarras !
Comment faire ?



LE PETIT PIERRE.

Je suis le petit Pierre
Du faubourg Saint-Marceau,
Messager ordinaire,
Facteur et porteur d'eau.
J'ai plus d'une ressource
Pour faire mon chemin ;
Je n'emplis pas ma bourse,
Mais je gagne mon pain.

Je n'ai ni bois, ni terre,
Ni chevaux, ni laquais ;
Petit propriétaire,
Mon fonds est deux crochets.
Je prends, comme il arrive,
L'ivraie et le bon grain ;
Dieu veut que chacun vive,
Et je gagne mon pain.

Contre un bel édifice
J'ai placé mon comptoir ;
Là, sans parler au suisse,
On peut toujours me voir.
Pour n'oublier personne
Je me lève matin,
Et la journée est bonne
Quand je gagne mon pain.

Comme le disait Blaise,
Feu Blaise mon parrain :
On est toujours à l'aise
Lorsque l'on n'a pas faim.
Dans les jours de misère
Je m'adresse au voisin ;
Il a pitié de Pierre,
Et je trouve mon pain.



LA SOEUR DE CHARITÉ.

Hélas ! c'est la pauvre Rose
Qui vient, comme ci-devant,
Vous demander quelque chose
Pour l'entretien du couvent.
Et Rose a de sa patronne
La fraîcheur et la beauté :
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

Craintive est notre fillette,
Et son ombre lui fait peur ;
Mais s'agit-il de sa quête,
C'est alors qu'elle a du cœur.
Que craindrait la pauvre nonne,
Son bon ange est à côté ?
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

Le voisin dans sa chambrette
Quelquefois la voit venir ;
Fût-il même à sa toilette,
Rose ne veut point partir.
Avant tout, il faut qu'on donne ;
Le couvent est endetté.
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.

A la nonnette gentille
S'il demandait un baiser,
Je crois que la pauvre fille
N'oserait le refuser.
Elle a fait vœu d'être bonne,
Et celui d'humilité.
Donnez donc, faites l'aumône
A la sœur de charité.



LA RÉOLUTION.

La crainte, la souffrance,
Le trouble, le chagrin,
Aujourd'hui l'espérance,
Et le malheur demain.
Puisque, sur ce rivage,
La vie est un fardeau,
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Quoi ! gentille bergère,
En me voyant partir,
Vous soupirez, ma chère,
Et vous semblez gémir !
Un si charmant visage
Pleure sur mon trépas ;
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.

Puisqu'on est si jolie,
Consolant le malheur,
Je veux, charmante mie,
Vous presser sur mon cœur.
Mais quoi ! beauté sauvage,
Vous me criez : Tout beau !
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Vous me dites d'attendre,
C'est un présage heureux.
Ciel ! un regard plus tendre
S'échappe de vos yeux.
Contre votre corsage
Vous rappelez mon bras ;
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.

Dans ma reconnaissance
Quand je tombe à genoux,
Votre âme s'en offense,
Vous êtes en courroux.
Ah ! ce nouvel orage
A brisé le roseau !
Nocher du grand voyage,
Approche ton bateau.

Inquiète et pensive,
Vous me prenez la main ;
De la funeste rive
Nous quittons le chemin.
Eh quoi ! vers le village
Vous ramenez mes pas !
Nocher du grand voyage,
Non, non, n'approche pas.



VOUS N'Y PENSEZ PAS.

A moi qui suis sage,
Qui le fus toujours,
Tenir ce langage,
De pareils discours !
Vous mettre en colère,
Et puis dire hélas !
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Grand Dieu ! quelle audace !
Monsieur, laissez-moi.
Que je vous embrasse !
Qui ? vous ! et pourquoi ?
M'appeler ma chère,
Me prendre le bras !
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Mais quelle folie !
Vous à mes genoux.
Ah ! monsieur, je crie,
Monsieur, levez-vous !
Que voulez-vous faire ?
Quel bruit ! quels éclats !
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.

Vite, que l'on sorte,
Sortez, je le veux ;
Si j'étais plus forte...
Allez, c'est affreux.
Mais quel caractère !
Vous partez, hélas !
En vérité, Pierre,
Vous n'y pensez pas.



LA PLUS SAGE.

Des filles de notre village
Je suis, et chacun le sait bien,
La plus fidèle et la plus sage,
Et pourtant je n'y conçois rien.
J'aimais le frère de Thérèse,
Et pour Lycas je l'ai quitté ;
Voilà qu'à présent j'aime Blaise,
C'est comme un sort, en vérité.

L'autre jour, en songeant à Pierre,
A Simon je donne un baiser ;
Blaise vient, je suis sa bergère,
Je ne puis pas le refuser.
Thibaut me surprend sous l'ombrage,
Il en eut... je n'ai pas compté ;
Et cependant je suis si sage ;
C'est comme un sort, en vérité.

Ce matin, je jure à Léandre
Que lui seul sera mon mari ;
Lubin arrive, il est si tendre !
Il faut le lui jurer aussi.
Alexis paraît, il m'appelle ;
Comment aurais-je résisté ?
Et pourtant je suis si fidèle ;
C'est comme un sort, en vérité.



LE CONSEIL.

Ah ! Lucette, c'est un délire
De croire aux serments de Bastien ;
Ah ! c'est un homme, c'est tout dire,
C'est un vaurien.

Je vous dirai tout le mystère,
Car je connais son mauvais cœur ;
Défiez-vous-en bien ma chère,
C'est un menteur.

D'abord, tendrement il regarde,
Et vous entendez un soupir ;
Lucette, tenez-vous en garde,
Il va mentir.

Après, sans vous prévenir même,
A vos pieds soudain le voici,
Et puis il vous dit : Je vous aime !
Il a menti.

Résistez-vous, ruse nouvelle :

Voilà qu'il parle sentiment ;

Il vous nomme ingrate, cruelle !

Ah ! comme il ment !

Il vous jure qu'il vous adore,

Oui, Lucette, il le jurera ;

Mais n'allez pas le croire encore,

Il mentira.



COLAS.

Je voudrais vous aimer, Colas,
Puisque vous désirez me plaire ;
Mais pour y parvenir, hélas !
Dites-moi, comment faut-il faire ?
Vous êtes fidèle et discret,
Vous êtes bon, vous êtes sage ;
Mais, Colas, vous êtes si laid !
C'est dommage !

Quand, de loin, votre chalumeau
Doucement gémit et soupire,
Oui, Colas, vous me semblez beau,
Et sans vous voir je vous admire ;
Mais si vous sortez du bosquet,
Si j'aperçois votre visage,
Ah ! Colas, que vous êtes laid !
C'est dommage !

Si Justin avait votre cœur,
Ou si vous aviez sa figure,
Colas, quel serait mon bonheur !
Je vous aimerais, j'en suis sûre.
Mais Justin est un indiscret,
Un perfide, un traître, un volage ;
Vous, Colas, vous êtes si laid !
C'est dommage !



L'EFFORT INUTILE.

Je voudrais Quelle misère !
 Puisque C'est lui, ma chère,
 Mais pour Qu'on a choisi
 Dites-moi Pour mon mari.
 Vous êtes Il veut me plaire,
 Vous êtes Ah ! j'ai beau faire,
 Mais, Colas Je ne puis pas
 C'est Aimer Colas.

Quand, d' Triste, sévère,
 Doucement Hargneux, colère,
 Oui, Colas Sournois, taquin
 Et sans vous Et libertin.
 Mais si vous Jamais aimable
 Si j'aperçois Ni serviable :
 Ah ! Colas Il est jaloux,
 C'est Puis il est roux.

En sa présence
Il faut, je pense,
Ne pas pleurer,
Ni soupirer.
Ah ! comment faire ?
Je suis, ma chère,
Rien qu'à le voir,
Au désespoir.

Quand, de son âme,
Il peint la flamme,
Dieu ! quel portrait !
Ah ! qu'il est laid !
Et s'il veut rire,
C'est encor pire ;
J'en puis, d'honneur !
Mourir de peur.

Dans le village
Il est, je gage,
Dix amoureux
Que j'aime mieux.
Quand je vois Blaise,
Je suis bien aise ;
Thibaut paraît,
Thibaut me plaît.

Si Lubin chante,
Sa voix m'enchanté,
Mon cœur soudain
Bat pour Lubin.
Mais j'ai beau faire,
Hélas ! ma chère,
Je ne puis pas
Aimer Colas.



JE DÉTESTE TOUS LES HOMMES.

Lisette, soyez-en certaine,
 Les hommes sont tous des trompeurs ;
 C'est pour vous faire de la peine
 Qu'ils vous conteront des douceurs.
 Ah ! pauvres filles que nous sommes !
 Moi, je déteste tous les hommes.

J'aimais Bastien, je le confesse ;
 Il était jeune, il était beau,
 Mais il avait l'âme traîtresse,
 Il me quitta pour Isabeau.
 Ah ! pauvres filles que nous sommes !
 Moi, je déteste tous les hommes.

Après lui, j'écoutai Léandre,
Il me parlait si bien d'amour !
Il avait le regard si tendre !
Mais cela ne dura qu'un jour.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi, je déteste tous les hommes.

Ce fut un monsieur de la ville
Qui sut ensuite me charmer ;
Il était aimable et docile,
Mais il ne savait pas aimer.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi, je déteste tous les hommes.

Enfin, pour contenter ma mère,
Il fallut choisir un époux ;
Je crus être heureuse avec Pierre,
Et c'est le plus méchant de tous.
Ah ! pauvres filles que nous sommes !
Moi, je déteste tous les hommes.



L'ENFANT ABANDONNÉ.

Pauvre innocent, étendu sur la pierre,
Que fais-tu donc ? qui t'a mis dans ces lieux ?
Quel est ton nom ? dis-moi quelle est ta mère ?
Dis, n'as-tu pas d'autre abri que les cieux ?

O pauvre enfant ! tu ne fais que de naître,
Et le malheur sur toi s'est arrêté ;
La honte, hélas ! ou le crime, peut-être,
De ton berceau déjà t'a rejeté.

Mais il repose, et j'entends son haleine ;
En souriant, il entr'ouvre les yeux.
Ah ! pourquoi donc connaîtrait-il la peine ?
Il ne sait pas que l'on peut être heureux.

Infortuné ! je deviendrai ton père :
Dans ma chaumière, ami, viens avec moi.
Tu goûteras le pain de ma misère :
Pauvre je suis, mais le suis moins que toi.

Ah ! si le sort, envers moi moins sévère,
Devait un jour m'accorder sa faveur,
Je trouverais un ami sur la terre,
Et nous pourrions croire ensemble au bonheur.

Point ne voudrais, destin, de ta largesse,
D'en jouir seul si tu faisais la loi ;
A quoi pourrait me servir la richesse,
Si l'amitié n'est pas riche avec moi ?

Mais je bénis la rencontre opportune ;
Chez les heureux je puis donc me ranger.
En attendant que vienne la fortune,
Voici l'ami qui doit la partager.



L'ORAGE.

Pour nous garantir de l'orage,
Allons, Colin, sous ce bosquet.
J'espère que vous serez sage,
Vous voyez bien le temps qu'il fait.
Malgré l'avis que je vous donne,
Déjà vous me serrez la main ;
Vous conduire ainsi quand il tonne,
Ah ! fi ! monsieur, que c'est vilain !

Encore ! malgré moi l'on ose...
Colin, Colin, vous avez tort ;
Finissez, ou vous serez cause,
Monsieur, qu'il va tonner plus fort.
Je vous l'avais dit ; quel tapage !
Le tonnerre est tout près de nous.
Ah ! vous en ferez tant, je gage,
Colin, qu'il tombera sur vous !

Si, pour vous rendre enfin plus sage,
Un simple baiser suffisait,
Colette en aurait le courage,
Monsieur, et vous le donnerait.
Ce n'est, vous devez le comprendre,
Que pour vous tirer d'embarras ;
Mais profitez donc pour le prendre
Du moment qu'il ne tonne pas.

D'en donner un quand je m'efforce,
Quoi ! vous voulez en avoir deux !
Grand Dieu ! vous les prenez de force,
Et lorsqu'il tonne : c'est affreux !
Ah ! si, pour oser davantage,
Vous étiez assez peu sensé,
Attendez du moins que l'orage,
Monsieur, soit tout-à-fait passé.



LOUISE.

J'ai gravi du rocher la cime solitaire,
 J'ai parcouru la plaine et les bords du ruisseau,
 J'ai vu l'oiseau du soir voler sur le hameau,
 Et j'étais avant l'aube auprès de sa chaumière.

Il ne devait rester qu'un jour,

Et j'attends son retour,

L'automne finissait. Assis sur cette pierre,

« Louise, me dit-il, adieu, je vais partir.

« Ce n'est que pour un jour, il ne faut pas mourir ;

« Je reviendrai demain, car Louise m'est chère. »

Il ne devait rester qu'un jour,

Et j'attends son retour.

« Tu me retrouveras au bord de la fontaine,
« Ou bien dans la prairie, au penchant du coteau,
« Ou peut-être au vallon, au pied de cet ormeau
« Que tu vois dominer sur la forêt lointaine. »

Il ne devait rester qu'un jour,
Et j'attends son retour.

Depuis quatre printemps, la malheureuse amante
Venait chaque matin au lieu du rendez-vous ;
L'écho seul répondait à ses accents si doux :
L'ingrat ne l'entend pas, seule elle était constante.

Il ne devait rester qu'un jour,
Elle attend son retour.

—

LE BON MÉNAGE.

Je me souviens de ce jour où ma mère
Me dit : « Louise, il est entré chez nous ;
« En ce moment, il parle à ton vieux père.
« O mon enfant, le veux-tu pour époux ? »
« Si je le veux ! lui dont l'âme est si belle,
Lui si chéri, si charmant ! Quel bonheur !
C'est mon ami, c'est mon amant fidèle :
Si je le veux ! » Ainsi parlait mon cœur.

Mais tant d'amour, il me fallait le taire ;
De trop aimer on dit qu'il faut rougir.
Je répondis : « Vous le voulez, ma mère,
« Et mon devoir est de vous obéir. »

Quand il parut, comme j'étais tremblante !
Comme mon sein malgré moi palpitait !
Ah ! que sa voix était douce et touchante !
Que de plaisir dans ses yeux éclatait !

Lorsque sa main se posa dans la mienne,
De quels transports mes sens étaient émus !
Il était là, je le voyais à peine ;
Il me parlait, je ne l'entendais plus.

Quand vint cette heure et redoutable et chère
Où vers l'autel il conduisait mes pas,
A toi, mon Dieu, j'adressais ma prière,
Et c'était lui que j'invoquais tout bas.

Et ce moment plus doux, plus doux encore,
Où, détachant la rose de mon sein,
Il me disait : « Louise, je t'adore ! »
Il le disait encor le lendemain.

En vain les ans ont passé sur sa tête,
Les ans n'ont pu détruire son amour.
L'hymen, dit-on, n'a qu'un seul jour de fête :
Ma vie encor n'a donc duré qu'un jour ?



FIN

LES MAUSSADES.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

	Pages		Pages
Avant-propos.	i	La gloire et la soupe.	92
La chanson tue	4	La camaraderie	95
L'homme	6	La restauration des modes.	105
La vie	12	Le trafic.	109
La ville.	17	Jurons, mentons.	114
Le village.	21	L'antiquaire	119
A mon chien	28	Grégoire	124
Bon à rien.	32	Les tribulations d'un can-	
Découverte à faire	34	didat.	128
A l'empereur du Japon.	37	Le moineau franc.	138
Le vieux républicain.	42	L'amour tout fait.	147
L'argent.	47	Cassandre à Naples	150
Protestation	52	Les vellétés guerrières.	152
La réclame.	57	Le cumulard	155
L'éloge du chat	62	La femme.	165
Le peuple	66	Le tribunal marchand	172
Une profession de foi du		La queue	178
bon vieux temps	76	Les commis.	184
La fabrique.	81	Hermine.	191
Les crin-crins ou la farce à		L'amant fidèle.	194
grand orchestre	88	M ^{me} Touche-à-tout	196

	Pages		Pages
Les quatre quartiers.	199	La mécanique et le méca-	
L'omnibus.	203	nicien.	273
J'ai soin de moi	211	Flavie	284
Les canons rayés.	214	Le réquisitoire.	289
Le dieu Mars.	218	Le candidat du cabaret. . .	293
Les crapauds.	222	Le chansonnier dans l'em-	
Pétition d'un ouvrier. . . .	230	barras	303
Les grillons d'Aix.	232	L'Italie une.	311
La vapeur.	237	Un philosophe.	313
La vision	243	Toujours constant, toujours	
Florence	247	fidèle.	315
L'avancement.	251	Régina.	341
Le dévot capitaine	257	La crinoline	344
Le conseil électoral	259	Petit-Gris	350
L'Italie libre	264	La Bourse.	355
Un homme comme on en		Épître au roi.	362
voit	269	Post-face	373

DEUXIÈME PARTIE.

Les souvenirs.	379	Le chevalier Fiérot	402
L'avertissement	380	Le sansonnet	406
Le transfuge	381	Le conseil des singes. . . .	410
Le sommeil.	383	Que j'étais bon enfant! . .	414
Isnelle.	384	La vivandière dans l'em-	
Le chant	385	barras	417
Ossian	387	Le bon vieux temps.	420
L'heure.	388	Le marchand de coco. . . .	423
Le silence.	389	Le bon petit homme.	425
Le chêne	390	M. Cinglant.	428
Le cabaret.	392	Ma fortune est faite.	431
Le tambour.	395	Les financiers.	433
Le décrotteur anglais	397	Frisac	435
Les écrevisses.	399	La réclamation	439

TABLE.

561

	Pages		Pages
L'élection de village.	441	Le marchand de rubans.	458
L'enseigne.	448	Le mort.	460
Que ferons-nous de la paix?	452	A Sa Sainteté.	463

TROISIÈME PARTIE.

Petit blanc.	473	Viens, bergère.	513
La négresse	475	A ta santé, Colette	515
L'insensé	477	La déclaration.	517
Les petits montagnards.	479	Oui, monsieur.	519
Rose d'amour.	481	Ah! quel honneur!	521
La petite mendiante.	483	L'inspiration	523
O pauvre enfant tu seras		La calomnie	525
roi!	485	La fille obéissante.	527
Jeannette	487	Comment faire?	528
Damoisel d'amour	489	Le petit Pierre	531
Est-ce vous?	491	La sœur de charité	533
L'erreur.	493	La résolution.	535
Le pauvre.	495	Vous n'y pensez pas.	538
Elle pleurait	497	La plus sage	540
La fauvette.	499	Le conseil.	542
Les reproches.	501	Colas	544
Ah! que les hommes sont		L'effort inutile.	546
méchants!	503	Je déteste tous les hommes.	549
Je le croyais	505	L'enfant abandonné.	551
Pauvre Alexis.	507	L'orage.	553
Le troubadour picard	508	Louise	555
Le soldat	511	Le bon ménage	556

FIN DE LA TABLE.

Abbeville, imp. P. Briez.

Page	Page
128	128
129	129
130	130
131	131
132	132
133	133
134	134
135	135
136	136
137	137
138	138
139	139
140	140
141	141
142	142
143	143
144	144
145	145
146	146
147	147
148	148
149	149
150	150
151	151
152	152
153	153
154	154
155	155
156	156
157	157
158	158
159	159
160	160
161	161
162	162
163	163
164	164
165	165
166	166
167	167
168	168
169	169
170	170
171	171
172	172
173	173
174	174
175	175
176	176
177	177
178	178
179	179
180	180
181	181
182	182
183	183
184	184
185	185
186	186
187	187
188	188
189	189
190	190
191	191
192	192
193	193
194	194
195	195
196	196
197	197
198	198
199	199
200	200
201	201
202	202
203	203
204	204
205	205
206	206
207	207
208	208
209	209
210	210
211	211
212	212
213	213
214	214
215	215
216	216
217	217
218	218
219	219
220	220
221	221
222	222
223	223
224	224
225	225
226	226
227	227
228	228
229	229
230	230
231	231
232	232
233	233
234	234
235	235
236	236
237	237
238	238
239	239
240	240
241	241
242	242
243	243
244	244
245	245
246	246
247	247
248	248
249	249
250	250
251	251
252	252
253	253
254	254
255	255
256	256
257	257
258	258
259	259
260	260
261	261
262	262
263	263
264	264
265	265
266	266
267	267
268	268
269	269
270	270
271	271
272	272
273	273
274	274
275	275
276	276
277	277
278	278
279	279
280	280
281	281
282	282
283	283
284	284
285	285
286	286
287	287
288	288
289	289
290	290
291	291
292	292
293	293
294	294
295	295
296	296
297	297
298	298
299	299
300	300

Hut

Boucher de Perthes, Jacques,

Les maussades: complaints

Paris 1862

P.o.gall. 283 mc

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10088872-7